



L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

ou

LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-MAÇONS

Considérée sous tous les aspects par

Théodore-Henri de Tschudi et
Charles Louis Bardou-Duhamel





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

L'étoile flamboyante

ou

LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-MAÇONS



Considérée sous tous les aspects par

THÉODORE-HENRI DE TSCHUDI

et

CHARLES LOUIS BARDOU-DUHAMEL

1766



© Arbre d'Or, Cortaillod, (NE), Suisse, octobre 2009
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays



PREMIÈRE PARTIE

Variété des opinions sur l'origine de la Franche-Maçonnerie

Qu'un charlatan sans principe et sans pudeur, ait assez mauvaise opinion de ceux à qui il s'adresse, pour leur proposer des absurdités insoutenables, du ton d'un homme inspiré ; afin que dans ces discours d'éloges destinés à la persuasion de l'esprit, à la réforme du cœur, il ait l'effronterie, pour donner poids à ses assertions, de présenter l'art des *Maçons*, comme une science éternelle et nécessairement telle ; qu'en peut-il résulter ? Sans doute la science est en Dieu, elle y est de tout tems et à toujours une pieuse et saine philosophie pour raisonner ainsi de toute chose ; mais cette métaphysique sublime des perfections de l'Être suprême, n'a point trait aux vérités historiques prises dans le temps, et qu'il faut fixer par l'époque du temps. Je sais bien qu'en quelque endroit des livres sacrés, Dieu est désigné une truelle la main, commandant du haut des murs de la sainte Sion, présidant aux ouvrages, assemblant les pierres, et les liant avec le ciment destiné à les unir ; mais cette métaphore retenue au surplus en des cahiers qui n'offrent guère que des allégories, n'est-elle pas dans la catégorie de ces paraboles difficiles, dont le sens est purement moral, et auquel les raisonnements n'ont aucun droit de s'arrêter ? Le faste et l'étalage sont souvent si près du néant, que l'on prévoit d'abord le fort d'une pareille hypothèse. Des hommes moins maladroits, peut-être plus dangereux, parce

qu'ils connaissent davantage les ressources de la persuasion, parce qu'ils surent mieux saisir les faibles de l'humanité, ont hasardé des fables plus supportables.

La vanité établit pour maxime que plus on date de loin, plus on prouve de grandeur et de mérite ; l'aveu public qui se prête volontiers aux chimères, a consacré celle-là : comme si le ruisseau qui se perd dans l'immense Océan, s'anoblissait à cent lieues de sa source. N'importe, accordons quelque chose aux conventions admises, le philosophe sait bien à quoi s'en tenir, mais tous les philosophes n'ont pas acquis leur franc-parler : il faut avoir été chassé de deux tiers de l'Europe, pour oser encore dans le petit coin où l'on végète, et où la police attentive ne vous souffrira pas longtemps dogmatiser et froncer le genre humain. La bonne et saine logique ordonne d'admettre certaines hypothèses : supposons donc qu'en effet la souche la plus ancienne, l'origine la plus reculée, soit la plus glorieuse ; et ne soyons plus surpris que les corps quelconques se soient efforcés de s'illustrer par un historique analogue à cette superbe prétention.

Je ne parcourrai pas les différentes sociétés répandues en Europe, plusieurs ont droit à nos respects, presque toutes sont étayées du suffrage et de l'autorité souveraine : ordres hospitaliers, religieux militants, monastiques même si l'on veut, tous annoncent un point de vue utile, honorable ; tous sont avoués, reconnus, protégés ; tous, à qui saurait approfondir le but de leur institution primitive, présentent des objets avantageux et le sont effectivement. Écoles de héros, pépinières de grands hommes, récompenses aux guerriers, asiles pour la noblesse indigente, hospices dévoués aux vertus, aux actes de l'humanité, retraites sacrées, destinées à la perfection de la morale, à l'habitude de ses pratiques, à l'application de ses préceptes : il me suffit d'apercevoir les résultats heureux de ces congrégations, je n'ai pas besoin de connaître ce qui leur donna l'être. Ainsi sommes-nous accoutumés à respecter, chez un grand, cette jarretière, symbole d'un honneur particulier, sans songer à la froide plaisanterie, à la mauvaise équivoque qui en rendit la décoration fameuse.

Il s'agit ici d'une société clandestine, d'un corps particulier qui s'accroît journallement, qui subsiste depuis longtemps, que l'on soupçonne toujours,

que l'on tourmente quelquefois : société qui dans le fond a tout pour elle, tout contre elle dans la forme, dans laquelle on trouverait peut-être le germe de toutes les autres ; dont les pratiques sont excellentes, les vues honnêtes, la doctrine jute, et qui semble destinée depuis plusieurs siècles, à passer les hommes au crible des épreuves, pour choisir entre eux et partout les bons citoyens, les plus fidèles sujets, les meilleurs pères les époux tendres, les amis vrais, les hommes vertueux. *Franche-Maçonnerie*, voilà son nom substantif grossier, épithète vague, nous saurons vous donner de la valeur ; mais d'où vient-elle ? Quel fut le principe de cette association ? Qui l'institua ? Qui peut la maintenir ? Questions pressées et pressantes, auxquelles il faut répondre et d'abord, rêvons un peu, il est à propos quelquefois de se perdre dans le pays des idées.

Adam, réputé le père commun des hommes, n'est il pas lui-même l'être le plus respectable et le plus considéré ! Nous sommes tous ses enfants ; mais quelqu'un qui par une filiation bien rédigée, prouverait sa descendance directe et nous présenterait des renseignements sur quoi que ce puisse être, transmis je ne sais comment de race en race, et dictés dans le jardin d'*Éden* ou ailleurs, n'aurait il pas le crédit de capter notre assentiment, et celui de faire adopter tous ses paradoxes ? Sans doute. Eh bien, voici le berceau des *Francs Maçons*, l'on s'en rapporte aux premiers auteurs frères ou profanes qui ont écrit sur ce sujet. Heureusement aucun d'eux n'avait apparemment connaissance des systèmes des *Chaldéens*, des *Égyptiens*, ni des calculs *Chinois* ; sans quoi leur enthousiasme d'antiquité les eût fait remonter encore plus loin ; mais il a fallu se restreindre à l'époque de la création du monde ; c'est grand dommage en vérité que nous n'ayons encore que cinquante sept siècles, j'ai presque honte d'une si grande jeunesse : cependant cette fable n'a pas pris, tout la contredisait. À quoi occuper les *Maçons* dans un temps où l'art de la bâtisse était ignoré, où la nature simple dans ses goûts comme dans ses besoins, n'inspirait à la créature que les courtes idées des objets nécessaires à sa conservation, une roche, un arbre, une cavité lui servait d'abri ; l'univers était son palais, lambrissé des plus magnifiques productions que la main

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

bienfaisante du Créateur avait formées pour son usage ; fallait-il à l'homme d'autres ornements, d'autres commodités, d'autres habitations ?

Jubal le père des Pasteurs
Fut le premier qui fit des tentes,
Ou paisible il vivait des rentes
De ses innocentes sueurs.

Maçons, c'est dans un de vos cantiques que je trouve mon texte habilement employé par une imagination chaude, il prouvera peut-être un tour, que les *Francs-Tisserands* ou les *Francs-Charpentiers*, sont plus vieux que vous, puisque l'usage des tentes, par conséquent celui des toiles et des tissus, l'art au moins d'assembler des branchages, de rapprocher des bois, de les enchevêtrer, de les unir, pour former un abri, antécède de beaucoup celui de cuire et de calciner le roc, d'en amalgamer les parties émincées, avec un volume de fluide suffisant pour composer ce ciment solide, qui depuis fut le lien des édifices les plus durables.

Le déluge qui submergea tout, aura sans doute noyé vos fastes ; on a senti que cela devait être : un auteur plus réfléchi, plus conséquent a détruit le premier système. Comment un seul homme, échappé à l'inondation générale, occupé à sauver tant de choses qui bientôt allaient lui faire besoin, aurait-il pu songer aux petits plans de vos petits ouvrages, aux faibles tablettes qui devaient contenir la mécanique et les règles de votre art, consacrés dès-lors à la postérité par des moyens dont je ne me doute pas, et dont vous seriez bien embarrassés de nous rendre raison ? Non, sincèrement, et pour le profit, je ne dis pas de la vérité, mais d'un peu de vraisemblance, oublions *Adam* ; vous ne tenez à lui que comme le reste des hommes, attachons-nous au patriarche.

Noé, trouvé juste devant le Seigneur, demande, obtient, ou mérite d'être excepté de la proscription universelle ; le Créateur ne voulait plus replonger l'univers dans le chaos, il ne voulait plus répéter l'œuvre immense de la création ; il fallait punir l'espèce et not pas l'anéantir, ce n'est jamais le désir d'un être infiniment bon ; il fallait donc aussi conserver de quoi la perpétuer.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Noé destiné à cette réparation, reçoit de l'Éternel la leçon des moyens qui doivent le garantir de la submersion. L'arche prescrite, mesurée, proportionnée, divisée, étagée, prend dans ses mains, et par son travail, la forme et la consistance que Dieu lui indique, il y entre avec toute la nombreuse compagnie qui comme lui est réservée à une nouvelle population en tout genre : déjà je le vois flottant sur ce volume immense d'eau, qui bientôt couvre et cache les plus hautes montagnes. Jusque là, *mes chers frères*, permettez-moi de n'apercevoir encore que le triomphe de la charpente ; pas le plus léger avantage pour la maçonnerie. De là, cette invention moderne d'un ordre peu connu, médiocrement répandu sous le nom de la *cognée*, dont l'attribut est une petite hache d'or, suspendue à un ruban nuancé des couleurs de l'iris ; ce fut en effet à peu près vers ce temps que *Noé* aperçut le signe de l'alliance, et les analogies ne sont pas défigurées. J'ai l'honneur d'être de cet ordre dont il existe, je crois, quatre ou cinq chantiers en France, et un à Saint-Domingue ; mais j'avoue, à ma honte, que j'ai presque perdu l'idée de ses pratiques : en gros il me souvient que le tout consiste en quatre grades, (car l'on gradue tout à présent, cette méthode est la corne d'abondance.) Ces grades sont *apprenti*, *compagnon*, *parfait* ou *profès* et *syrien*, dont le cordon est rayé de soixante-douze couleurs, mais pour le peu que je m'en rappelle, j'oserai assurer que de toutes les imaginations nouvelles, celle-ci est la plus ingénieuse, et dont l'allégorie se soutient le mieux. Quant au but de la chose, je n'en dis rien : n'aurait-on pas trop à faire, s'il fallait toujours rendre raison des jeux de l'esprit, et montrer un objet utile ou raisonnable, sous des images décousue. Sans doute ces Messieurs n'ont pas eu l'intention de sauver de la rouille du temps, les plans et les proportions du grand bateau : nous appréhendons peu un nouveau déluge, l'on connaît aujourd'hui tant de parties du globe ignorées alors, qu'il resterait bien quelque petit coin où se réfugier ; en tout cas les ressources qu'offrent la physique et l'art de la navigation tireraient bien quelqu'un d'embarras ; mais la morale gagne à cette fiction ; l'arche est le symbole de l'âme agitée sur la mer des passions, c'est au déluge des vices qu'il faut échapper ; un maître éloquent vous raconte tout cela, vous le croyez ; et sauve qui peut. J'ai lu quelque part

que la fortune d'un ouvrage dépendait du style, il est du bon ton aujourd'hui de ne s'attacher qu'à l'écorce : on souffre à l'auteur les anachronismes, les contre sens, les impostures les plus grossières, si elles sont joliment habillées : un peu d'habitude du néologisme des petits maîtres sauve tout, mais on ne pardonne point une phrase *rocailleuse*, c'est le mot, dût-elle peindre une vérité importante ; et j'imagine que le mérite des surfaces peut également assurer le succès d'une fable quand elle est débitée d'une façon agréable, quand celui qui la raconte ou qui la propose, joint à beaucoup d'effronterie, un peu d'art et d'élocution : il est bien peu d'auditeurs raisonnables.

Adam et *Noé* ayant eu le guignon de ne pas réussir, que devenaient les Francs-Maçons ? Il leur fallait un père, n'eût-il été que de convention : tant de gens n'en ont pas d'autres ! Eh c'est encore assez, souvent trop. Comment faire ? Enjambons, s'est dit un cerveau vif, sautons à pieds joints sur tous les fils de *Noé*, aussi bien où voulez-vous que l'on suive ces gens-là ? Ils sont à tous les coins du monde, c'est jouer aux barres et cela fatigue. Choisissons un lieu commode, mettons-nous en bon air, prenons un sol abondant, fixons-nous dans une contrée délicieuse ; la terre de *Chanaam*, par exemple, la terre promise, où il coule du lait et du miel : bon, justement, j'aime les douceurs, et j'ai la poitrine délicate ; c'était déjà la maladie à la mode ; me voilà bien. Voyons un peu la gazette de ce pays-là : Qu'y dit-on ? Qu'y fait-on ? Qu'est-ce qu'un peuple Juif que l'Être suprême chérit de prédilection ? Pourquoi ? Ce ne sont pas mes affaires. Sachons seulement depuis quand il existe, comment il se trouve ici, quelles sont ses lois, son régime, son gouvernement, ses souverains, en a-t-il ? Oui, fort bien. Parcourons leur liste ; cherchons-en un fameux, bien conquérant, bien sage, bien magnifique, bien puissant. Le voici, *Salomon*, précisément l'ami de Dieu, l'oint du Seigneur, le modèle des rois, tant qu'il est juste ; que fait-il ? La guerre et des conquêtes ; non, en tout cas, tout cela ne me regarderait point. Il rend la justice et donne des lois... je n'en ai que faire. Il embellit le siège de son empire et bâtit un temple, l'on dit qu'il sera très beau : ah ! c'est mon homme, voilà mon époque on ne bâtit pas sans ouvriers, les *Maçons* qui ont travaillé à cet édifice célèbre, quoique le bel esprit du siècle

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

assure et prouve que c'était au plus une chapelle informe, ces ouvriers ont dû eux-mêmes acquérir de la célébrité, et la laisser comme héritage à leurs enfants, ceux-ci à d'autres jusqu'à nous ; cela est plausible : formons-en un corps de gens habiles et fameux, donnons-leur des modes, des règles, des usages, des habits, des attributs : ouvrons les écrits de ce temps là, les dimensions de l'édifice y sont très au long, rappelons-les, joignons-y quelques noms de colonne ou d'ouvrage, ou d'ouvrier ; aidons à la lettre, supposons quelque événement, la mort d'un chef, par exemple classons tous ces gens là, parce qu'il est simple que celui qui exécute n'en fait pas autant que celui qui ordonne ; sur le tout, un vernis de piété, un air d'onction, un ton d'autorité ; parlons haut, crions fort, citons, et beaucoup de mots étrangers ; aidons nous de langages inconnus, qu'une surface mystérieuse en impose aux plus raisonnables, étonne les sots, surprenne, embarrasse, embrouille : dogmatisons et disons hardiment que la société des *Franco-Maçons* prend sa source à la construction du temple de Salomon, lors de laquelle tous les matériaux étaient tellement préparés, que l'on n'entendit aucun coup d'instrument de fer ; devine qui voudra le sens de cette réponse : les énigmes sont les armes des fourbes et l'appât des simples : quels sont en moindre nombre ?



Du cas que méritent ces différents systèmes

O mes Frères ! ô *Maçons* ! qui tant de fois avez eu la patience d'écouter ces impiétés avec recueillement et de l'air de la persuasion, aurez-vous le courage de les lire ? N'auront-elles pas le fort de cent productions éphémères, de tous ces petits chefs-d'œuvre dramatiques, que l'art et l'habileté du jeu fait valoir, mais que l'impression montre sans prestige, et dont la triste nudité répugne : c'est une demi victoire de vous causer cette sensation, mais je veux un triomphe complet : raisonnons.

D'abord, pas un mot d'*Adam*, je vous en prie, ce serait l'histoire des plaideurs de Racine, quand je vois le soleil, quand je vois la lune ; quand aura-t-il tout vu ? On ne combat pas les choses qui se détruisent d'elles-mêmes. Pour le chapitre du patriarche, je remarque avec joie que beaucoup d'entre vous ont déjà pris le parti de réduire cette froide saillie au genre de *Maçonnerie*, qui occupe les loges de femmes. D'abord une pomme dont le pépin est défendu, un vaisseau tourmenté, donc la vertu est l'habile pilote, une tour de confusion qui serait un chef-d'œuvre, si en montrant les dangers du babil, elle pouvait diminuer les caquets, et parmi tout cela, une échelle de Jacob qui y revient comme la fête sur mer, dans l'appartement de la reine de Golconde : n'importe, partout on se rend supportable avec un peu de décoration, de grandes images, de plus grands mots, un peu de génie, point de réflexion, beaucoup d'enthousiasme ; et voilà du beau, de l'admirable, du sublime. Je connais des gens assez fous, pour dire, voilà du vrai mais c'est au plus la séduction des organes, ce n'est pas même celle de l'esprit, comment espérer celle du cœur ? Celui lui cependant qu'il faut persuader. Serait-ce une entreprise difficile à l'égard de Salomon, de son édifice, des combinaisons qu'il occasionne ?

On sent assez que les annales d'un ordre qui n'auraient pour base que des allégations aussi hasardées, vides de preuves et de renseignements authentiques, crouleraient infailliblement et n'obtiendraient pas la plus légère confiance, si elles n'étaient d'ailleurs étayées par une continuité d'analogies, de pratiques, d'usages, de symboles qui tous sont relatifs à la bâtisse du temple de *Jérusalem*, et reportent toujours les sectateurs de cette allégorie aux temps apocryphes des opérations de cet édifice, dont le récit et le détail n'a pour garant qu'une tradition supposée ; caution frivole ou factice, plus propre à plonger dans les erreurs et les conséquences les plus bizarres, qu'à éclairer sur la vérité du principe, la relation des moyens et la définition de l'œuvre.

Inutilement le philosophe religieux consulte les livres sacrés, pour vérifier la citation des faits que l'on assure y être contenus. Avec un peu de succès le savant, le simple curieux essaie d'appeler les écrivains profanes, les auteurs contemporains, les compliceurs nationaux au secours des propositions énoncées pour les légitimer ou les confondre : recherche superflue, nulle trace, nul vestige, aucune lumière qui puisse éclairer cette masse obscure ; rien qui résolve le doute, décide le suffrage, ou détruise le prestige. Muets sur la plupart des faits allégués, ces hommes, et de tout temps il en fut, qui soigneux d'instruire la postérité consacrèrent au dépôt d'une relation fidèle, les événements qu'ils préoyaient devoir intéresser l'avenir ; ces hommes n'ont fait mention d'aucunes des époques d'où les *Maçons* de nos jours partent avec assurance comme du point de leur institution. Sachez-moi gré, *mes frères*, de ne pas dire ouvertement que loin que quelque autorité respectable légitime les contes dont vous bercez vos aspirants, ou favorise vos assertions, toutes au contraire sont positivement démenties par les vénérables écrits que vous en offrez pour garants. Si j'excepte les proportions du temple et le nom des deux principales colonnes dont vous embellissez la signification, tout le surplus est controuvé, ne se lie point. Je me garderai bien d'en convenir, on ne dépouille pas impunément un arbre de son écorce ; d'ailleurs cette petite dissertation trouvera mieux sa place, lorsque nous parcourrons les différents tableaux des œuvres Maçonniques, les diverses classes d'ouvriers dont pour le bien de la

chose je désirerais beaucoup que l'on diminuât le nombre : l'art réduit à ses moindres termes approcherait plus de la perfection ; souvent pour réaliser un but il suffit de substituer à des idées faillantes, des notions simples, mais conséquentes.

Dois-je répéter encore au peuple maçonnique dont je m'honore de faire partie, que la critique frivole, la satire amère, n'entre pour rien dans des réflexions que je sou mets aux regards du profane et de celui qui ne l'est pas. Loin de vouloir répandre un coloris de ridicule sur un corps qui mérite des égards et des éloges quand il sera bien connu ; mon étude principale au contraire est de lui procurer cette considération qui doit être à coup sûr la somme et le produit de l'examen le plus scrupuleux sur ce qui constitue son essence ; il faut que l'on sache sa véritable origine, sa morale, ses progrès, son état actuel, son point de vue, sa fin ; y parviendra-t-on jamais sans promener l'œil scrutateur de l'homme désintéressé sur tous les périodes fabuleux, pour le ramener au période raisonnable ? Que la course soit légère, c'est tout ce que j'ose promettre, mais je ne puis négliger aucuns des recoins de ce dédale, le fil du raisonnement nous en découvrira l'entrée et la sortie. Nous apercevons, par exemple, que l'auteur, peu ingénieux, qui donne pour source à la Maçonnerie, l'époque de la bâtisse du Temple ; a pu être induit à cette méprise par la constante observance de tous les actes relatifs à cette opération, et que les Maçons continuent de maintenir scrupuleusement entre eux par une perpétuité d'emblèmes, qui semblent avoir seulement substitué les spéculations théoriques, aux usages mécaniques, en changeant, pour ainsi dire, le genre, sans pourtant altérer l'espèce.

Cette façon de m'expliquer paraîtra louche à quelques personnes, je m'y attends : mes frères me remercieront encore, j'y compte, de la gaze que je jette sur leurs crayons. Mais au moins qu'ils en conviennent de bonne foi, nous devons trouver une origine plus noble et plus décidée à une société composée de gens de tout âge et de tout état. Passé le premier instant de la surprise, qui ne laisse guère d'espace à la méditation, depuis tant d'années, chez tant de nations, supposera-t-on qu'aucun homme n'ait réfléchi, n'ait fait part de ses

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

doutes ? Cette communication de pensées, le premier besoin de l'humanité, la première preuve que nous sommes nés pour vivre avec nos semblables, qui pourrait l'avoir interdite, interrompue ? Eh ! croira-t-on jamais que les initiations mystérieuses, l'introduction symbolique, ce premier pas qui conduit à nos loges, ait paru à tant de gens d'une importance assez grande, ou d'un agrément assez vif pour captiver si impérieusement des génies capables, que l'on ne paie ni de surfaces ni de bagatelles gravement traitées ? Ils y ont donc aperçu des vérités lumineuses, et comment les ont-ils vues ? et quelles sont-elles ? autant de problèmes dont la solution n'est pas impossible. *Adam, Noé, Salomon*, vous voilà tous trois rangés dans la même catégorie, ce n'est point à vous que je demande compte de la naissance de l'ordre dont je veux éclaircir les fastes. Une époque plus moderne rapproche cette date inconnue à plusieurs, dois-je m'y fier plus qu'aux trois premières ?



Opinion moderne

La fureur d'écrire va si souvent avec celle de citer ; l'air de l'érudition est si fort le ton de ceux que la disette de choses oblige de courir à l'emprunt ; j'ai tant pleuré sur ce ridicule, j'ai tant d'étoffe devant les mains, j'ai si peu la manie de paraître docte, que je vais tout bonnement sans rien voler à l'histoire des croisades, faire de mot à mot celle que l'on débite en loge à ce sujet, et qui sert de pivot à une prodigieuse quantité de roues qui malheureusement engrainent mal : c'est le défaut de bien des machines.

« Auteurs des premières croisades, plusieurs chevaliers s'étant ligués sous la conduite du pieux roi qui les conduisait, pour conquérir sur les Sarrazins la Palestine et les lieux saints, formèrent une association sous le nom de *Maçons Libres*, désignant ainsi, que leur vœu principal était la reconstruction du temple de Salomon. Dès-lors ils adoptèrent pour marques caractéristiques, tout ce qui pouvait se rapporter à ce vaste édifice : équerre, niveau, compas, truelle devinrent leurs attributs, un tablier leur habit, liberté leur devise, secret leur principal devoir. Résolus de faire un corps à part dans la foule des croisés, et de se garantir particulièrement de toute surprise du côté des Sarrazins et de leurs ennemis, ils imaginèrent des mots de ralliement entre eux, des attouchements pour se reconnaître, des signes pour se distinguer à une très grande distance : ces signes, ces mots, ces attouchements furent accordés comme la marque caractéristique de Maçons croisés, et seulement à ceux qui auraient courageusement soutenu les épreuves du noviciat et de l'initiation » : (empruntant conséquemment des Égyptiens, des Grecs, des Romains même bien plus que du peuple Juif, usage des inaugurations symboliques dont la liturgie et le costume fut rédigé toujours dans l'analogie des ouvrages du temple et des ouvriers) : « notre société qui n'ajoutait à l'objet commun de tous les croisés qu'un point de vue plus direct à la réparation des ruines de Jérusalem, un lieu plus étroit pour les y dévouer davantage, prit dès ce temps

une consistance solide, et fraternisa déjà sur le pied d'un ordre avec les chevaliers de *Saint Jean de Jérusalem*, desquels il est apparent que les *Francs-Maçons* empruntèrent l'usage de regarder *Saint Jean* comme le patron de tout l'ordre en général. Le succès des croisades n'ayant pas répondu au désir des croisés, ils se dispersèrent, et chacun d'eux regagna son pays, sous les étendards des chefs, princes ou souverains auxquels ils étaient attachés, mais les Maçons gardèrent leurs rites et leurs méthodes, et perpétuèrent de cette façon les mystères de l'art royal, en établissant d'abord des *loges* en Écosse, ensuite en Angleterre, où nos frères ont joui de privilèges considérables sous plusieurs règnes, ainsi qu'en font foi les chartres des parlements, et c'est de là que la *maçonnerie* est passée en France et maintenue jusqu'à ce jour dans toute sa pureté. »

Telle est en substance l'histoire que les maîtres de loge les mieux instruits, les moins partisans du merveilleux, racontent avec emphase au récipiendaire le jour de son admission ce récit précède d'ordinaire l'explication des emblèmes et des desseins, détail plus ou moins froid, sec et ennuyeux en raison du volume d'esprit dont est pourvu l'interlocuteur, ou de l'air qu'il faut y mettre. J'ai beaucoup voyagé, cent fois incertain du chemin que je devais prendre, j'ai fait des questions, et j'ai trouvé nombres d'hommes peu instruits ou peu officieux, qui sans m'égarer tout à fait, m'ont encore plus écarté de ma route en m'indiquant des sentiers qui semblaient couper au court, mais qui se croisaient à chaque pas, qui me ramenaient en arrière, et finissaient presque toujours par m'anuiter avant d'être au gîte. Le candidat que vous recevez, mes frères, est exactement le voyageur il vous demande le chemin, voulez-vous être ce laboureur grossier ou mal intentionné qui ne le tromperait pas tout à fait, mais qui l'éloigne ; prenez-y garde, cet homme est dans la bonne foi, il s'en rapporte à vous, la nuit s'approche, et vous lui cachez son gîte demain il fera jour, il verra son erreur, votre malice, au moins votre ignorance, que pensera-t-il ? si tous les Maçons étaient ce que dans les divisions des classes de l'ordre on appelle Écossais d'Écosse, revêtus par conséquent du grade de saint André, dont la texture est raisonnable, appuyée sur des faits, et soutenue de vérités

chronologiques et historiques, je ne trouverais pas étrange qu'aux yeux d'un nouveau reçu ils étalassent la légende des martyrs de la guerre sainte : c'est pour eux un magasin de palmes et de trophées auquel tour leur permet de recourir, puisqu'en se prêtant à leur système il serait absolument possible de concevoir que la société des *Franco-Maçons* ait pu être ce qu'ils la définissent, subsister comme ils l'arrangent, et vouloir ce qu'ils désignent, sans le secours d'aucun antécédent. Les vérités physiques sont rares, hors du cercle des chefs-d'œuvre naturels ; les vérités morales sont plausibles et quelquefois équivalentes : mais si peu de Maçons ont atteint ce degré de connaissance, ont acquis ce droit que j'accorde aux Écossais de saint André, de statuer comme principe ce qui, à certains égards, n'est peut-être qu'une relation d'accessoires ou de moyens subséquents, que je ne puis m'accoutumer à voir ce que l'on nomme un maître bleu, fardé comme un tricolore des livrées de la prétention ou de l'enthousiasme, prêcher sérieusement une doctrine qu'il n'entend pas, et qui nécessairement alors produit ce qu'en bonne logique on appelle *obscurum per obscurius*.

J'avouerai sans biaiser qu'en effet au temps des croisades, dont je ne veux ici faire l'apologie ni la critique, plusieurs chevaliers croisés se lièrent par un engagement particulier, et se dévouèrent spécialement à la réédification du temple de Jérusalem, en supposant que l'événement de la guerre générale entreprise pour la conquête de la Palestine, les laissât maîtres du terrain sur lequel ils destinaient d'accomplir cette œuvre vraiment pie. Cette poignée d'hommes que je désignerai plus précisément dans un instant, prit le nom de *Maçons libres*, parce que leur association était la suite d'un mouvement spontané ; mais dans le vrai ils ne firent que marquer une existence, bien plus ancienne, et bien plus noble, sous des symboles qui n'ont que le mérite d'être l'enveloppe d'un corps illustre et célèbre, le premier ordre du monde, le tronc de tous les autres qui n'en sont que des ramifications le seul dont les écrits sacrés et profanes constatent invariablement l'origine sans le secours de la tradition, sans l'effort d'aucune hypothèse, d'une manière si claire et si positive que l'homme le moins lettré peut aisément vérifier toutes les dates et s'en

assurer. Le précis qu'il m'est permis d'en donner fixera pour jamais l'origine de la Maçonnerie. Vérité neuve pour cent mille Maçons enrôlés en aveugles dans un corps dont ils ne connaissent ni le principe, ni les lois, ni les droits, puissiez-vous être l'antidote salulaire de la fausse doctrine qui depuis si longtemps abuse et séduit : puisse la prudence arrêter mon pinceau ! L'amour du bien, celui de l'ordre, mon attachement pour mes frères, mon respect pour le public, dont il est malhonnête de prolonger l'erreur, m'autorisent bien peut-être à risquer une légère esquisse ; mes engagements personnels, mes devoirs, mes obligations me défendent d'achever le tableau. C'est aux souverains seuls ou à ceux qui les représentent que l'on doit ces détails secrets, si jamais ils l'exigent. Ah ! qu'un patriote serait flatté de pouvoir déceler dans sa patrie quelques milliers d'hommes dont le sang est toujours prêt à couler pour le prince, pour la religion et pour l'état, dont le premier vœu fut la gloire de son maître, la défense de ses droits, l'exécution de ses ordres. Il doit suffire aux *Maçons* que je leur indique leurs vrais auteurs : quant aux profanes, n'est-ce pas assez si je leur apprends à respecter les *Maçons* et la *Maçonnerie* ; si je les détrompe, si je tire un coin du rideau ?



Époque fixe

Feuilleter sans cesse de vieilles chroniques, c'est souvent le métier du pédantisme, quelquefois l'étude de la curiosité : en conserver les idées fraîches et présentes pour les reproduire au besoin, c'est le lot de la mémoire ; celui qui s'en tiendrait là, aurait acquis bien peu : mais combiner, discerner, élaguer, c'est l'ouvrage de l'esprit ; juger, apprécier, se décider enfin, c'est le triomphe de la raison.

Les plus anciens militaires, les premiers qui aient eu forme de corps discipliné, *les chevaliers de l'Aurore* et de la *Palestine*, ancêtres, pères, auteurs des *Maçons*, ces hommes illustres dont je ne dirai pas la date, dont je ne trahirai pas le secret, spectateurs affligés de toutes les vicissitudes que le royaume de *Juda* avait successivement éprouvées, espéraient depuis longtemps, qu'un jour Dieu daignerait jeter un œil favorable sur des lieux saints où sa présence s'était manifestée lors de la loi première ils ignoraient encore la plupart que sa naissance mystérieuse et divine les avait consacré de nouveau par les bienfaits de la loi de grâce. Dispersés dans les différentes retraites où le malheur des événements et la destruction presque totale de la nation Juive les avait confinés, ils attendaient quelque révolution qui pût les remettre en possession des domaines de leurs pères, et leur procurer les moyens de rétablir une troisième fois le temple, d'y reprendre leurs fonctions et de rentrer sous un règne paisible dans les emplois éclatants qu'ils avaient toujours occupé, et qui les rapprochaient de la personne sacrée de leurs souverains ils conservaient toujours entre eux ces prétentions légitimes, et gardaient avec soin les renseignements de leur état primitif, leurs règlements, leur particulière liturgie. Ils crurent enfin toucher au terme de leurs disgrâces, et voir luire l'aurore d'une prochaine délivrance, lorsque vers l'an 1093, *Pierre l'Hermite*, ce fanatique obscur, mais entreprenant, ameuta tous les princes chrétiens au recouvrement de la Terre Sainte, et à la restauration des lieux augustes, premier théâtre des

bontés du Dieu de Moïse, scène encore sanglante de l'amour de son divin fils pour le salut des hommes.

À cette nouvelle que les ailes agiles de la renommée et la vitesse du cri public, portèrent bientôt aux extrémités de la terre, les *chevaliers de la Palestine*, cachés dans les déserts de la Thébàide, sortirent de l'anéantissement dans lequel ils végétaient depuis si longtemps, et quittant la solitude pour reprendre les livrées de leur véritable état, ils joignirent bientôt quelques-uns des leurs qui étaient restés à *Jérusalem* pour épier les occasions de se signaler, et s'appliquer aux recherches de la nature, aux méditations les plus profondes sur ces causes, ces effets combinés, que l'art peut atteindre, suppléer, perfectionner quelquefois, et dont les découvertes précieuses leur semblaient des moyens propres à la réussite de leurs vues. Le traité sublime qu'avait déjà tracé sur cette matière épineuse le profond *Morien*, l'un des ascétiques de la Thébàide était l'objet de leurs continuelles études, de leurs spéculations philosophiques jaloux de tout ce qui pouvait les rétablir dans l'antique spéculation, ils puisaient dans le documents des sages, et se concentraient uniquement dans ces opérations longues et profondes, dont les résultats devaient leur procurer les ressources nécessaires pour étayer leurs vues héroïques, et les puissants véhicules sans lesquels tout projet échoue. Je ne désire pas que cette phrase soit généralement entendue l'idée qu'elle présente ne convient qu'à un petit nombre d'hommes laborieux et conséquents ; j'aime mieux être énigmatique, peut-être même déplaisant, que d'obtenir des suffrages dont la banalité rebute quand on les estime ce qu'ils valent foncièrement.

Beaucoup d'entre ceux de nos frères que leur goût pour les sciences occultes fixait à Jérusalem, avaient déjà abjuré les principes de la religion juive, pour suivre les lumières de la foi chrétienne l'instruction de l'exemple décida sans peine à les imiter, ceux des nôtres qui étaient venus les rejoindre : ils désirèrent d'autant plus la restauration du temple, non pour y faire couler le sang des victimes, mais pour y célébrer par des marques solennelles de leur reconnaissance, les effets de la miséricorde et la victime sans tache, dont l'immolation récente et surnaturelle avait aboli le règne des superstitions

grossières, pour y substituer les adorations délicates, les hommages du pur amour ; cependant ils ne renoncèrent point à la commémoration des rites anciens, dont les vestiges leur étaient précieux, et contenaient en quelque sorte le titre auguste de leur fondation première, résolus seulement d'en continuer l'usage entre eux, avec de grandes précautions, et sous le secret le plus inviolable : ainsi les chrétiens vertueux tremblants sous les *Dioclétiens*, les *Domitiens*, et tant d'autres, pratiquaient dans les entrailles de la terre, dans l'obscurité des catacombes, les rites sacrés de leur croyance, dont la persécution et les circonstances leur interdisaient l'usage public et l'aveu solennel.

Le rétablissement du temple pris sous des aspects différents, semblait être en général le vœu de tous les croisés, et le but essentiel de la croisade. Nos frères, nos respectables auteurs ayant conçu combien il était intéressant de ne pas se laisser démêler sur leurs projets ultérieurs, résultants à coups sûrs à l'aide du temps, de la bonne conduite et de l'ensemble, s'annoncèrent simplement comme prenant part à la cause commune, mais pourtant avec quelques traits plus distinctifs, et qui les fit mieux valoir : ils se dirent issus des premiers ouvriers *Maçons* qui avaient travaillé à l'édifice de *Salomon*, et comme tels, dépositaires de tous les plans, mesures et décomptes de la première bâtisse ; ils parurent dès ce moment se consacrer à la nouvelle construction, se destinant d'avance à une architecture spéculative, qui servit à déguiser un point de vue plus glorieux. Dès-lors ils prirent le nom de *Maçons libres*, se présentèrent à ce titre aux armées croisées, et se réunirent sous leurs enseignes. L'avantage de pouvoir se dérober aux regards curieux et jaloux, aux malins commentaires de l'envie, ne sauvait pas les *chevaliers de la Palestine* de la curiosité que leur particulière méthode d'association, et leur dénomination même devait naturellement exciter, ils le prévirent. Les Européens prirent goût à ce genre de société qui paraissait vivre isolée et modeste au milieu d'une foule pétulante et ambitieuse, ils désirèrent d'y être agrégés : les *chevaliers* presumant qu'en tout état de cause, il deviendrait utile d'intéresser différentes nations à leur querelles ou à leur dessein, adoptèrent une manière d'inauguration fixe, qui ramenant toujours au point de direction, fût propre, ou à écarter la foule par la difficulté

des surfaces, ou à essayer la qualité, l'âme et l'esprit des sujets ; mais sans rien innover, ils remirent uniquement en vigueur les pratiques usitées lors de leurs primitives installations. Depuis, des copistes infidèles ont introduit ces formulaires bizarres, ces analogies contraintes, ces symboles équivoques, qui étonnent, qui fatiguent, qui font spectacle dans un camp. Au milieu d'une armée composée de plusieurs milliers d'hommes différents, entourés d'ennemis, tout devait rendre nos frères timides, et prudents ; pour éviter la surprise, ils renouvelèrent l'usage des signaux et des mots d'ordre. De-là, par une suite de l'esprit d'imitation, ces paroles, ces signes, ces attouchements convenus universellement : et c'est leur seul mérite chez le peuple *Maçonnique*, précautions nécessaires, disent-ils, pour sauver leur secret des atteintes de la curiosité, de la trahison, ou de la publicité : de-là sans contredit toutes les cérémonies passées jusqu'à nous, et observées sans changement notable dans les trois grades qui contiennent l'essence et l'esprit de la *Maçonnerie*. C'est à cette époque dont le développement complet est réservé aux seuls *chevaliers de la Palestine*, dont la seule indication suffit aux *Francs-Maçons* proprement dits, qu'il faut inviolablement rapporter l'origine de cet ordre, multiplié si prodigieusement, répandu si généralement, j'allais presque dire, défiguré si totalement. Les *chevaliers de la Palestine* sont donc les premiers et les vrais *Maçons* : ceux-ci néanmoins, c'est-à-dire, les *Écossais de Saint-André d'Écosse*, peuvent subsister indépendamment des autres : la théorie des derniers est liée à la tactique de leurs auteurs, mais sans un besoin réciproque, sans une chaîne nécessaire. La *Maçonnerie* est une belle dérivation, elle offre un système simple, ingénieux, que l'on peut suivre, qu'il faut suivre et perfectionner : la *Palestine* est un ordre subsistant par lui-même, qui peut être rétabli, sans rien détruire, sans déplacement, sans dommage pour qui que ce soit, dont le régime est utile, qui mérite à tous égards d'être honoré, et qui rendrait incontestablement les plus grands services : les *Maçons* perfectionnés, redressés dans leurs modes, dirigés sans relâche à leur vrai but, ne seraient pas une société moins avantageuse ; malgré le cri de la calomnie qui les attaque et les persécute, celui là seul est criminel, qui fait d'un *Franc-Maçon* l'ennemi de l'état. César accusé

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

devant le sénat n'usa pas d'autre apostrophe envers ses délateurs : « Rome, le seul criminel est celui qui m'accuse d'être ennemi de ma patrie. » (*Lucaïn dans la Pharsale*).



La charrue des Camilles, la bêche des Curius, (Voyez la Pharsale, trad. de Marmontel) a produit plus de héros, que le sang le plus illustre n'a souvent animé de descendants honnêtes : les grands événements sortent des plus petites causes la somptuosité, l'élégance, le faste, sont fréquemment le tombeau des vertus ; la pauvreté d'ordinaire est la mère des belles actions, quelquefois aussi les pauvretés (est-il permis de jouer le mot ?) enfantent de prodigieux fantômes : les grands mots ne signifient pas toujours de grandes choses. Y a-t-il beaucoup de titres assez solidement assis pour être à l'épreuve des réflexions ? Mon premier doute s'arrête sur le nom que porte vulgairement la *Maçonnerie* : ORDRE DES FRANCS-MAÇONS. Faisons un dilemme ; ou le public concède gratuitement à nos frères, cette qualification brillante et qui dirait beaucoup au détail, alors ce serait un abus plutôt qu'un usage : ou les Maçons eux-mêmes se le sont arrogé, *possessio valet*, dit la loi, ils s'en appuient et l'habitude prévaut. Au premier cas les frères ont eu tort ; au second, ils n'ont pas raison.

Qu'est-ce qu'un *ordre* ? Notion commune, réponse simple, point d'emphase. Un *ordre* est un corps quelconque dont la source est connue, les pratiques découvert, les règlements fixes, le but décidé, l'utilité prouvée, et dont le crédit tire sa force de la protection directe du Souverain, des diplômes de confirmation, de la convention explicite entre les princes, d'avouer réciproquement tel ou tel établissement particulier, sous telle dénomination, à telles conditions, pour telle fin, et de lui accorder un degré de considération, qui soit la mesure de celle que devra le public. Je ne connais que cette définition.

Tous les ordres en général, religieux, militaires, hospitaliers, ont des lois fiables, permanentes, réfléchies, et scrupuleusement maintenues. Il m'est parvenu en 1764, un mémoire très bien raisonné, sous le titre : *considérations sur la Maçonnerie*, adressé au V. f. de F... Président à Mortier au parlement de

M.... C'était l'ouvrage d'un *Maçon* judicieux, dont le cœur et l'esprit sont excellents ; j'ai eu le plaisir de le connaître depuis, et je m'en crois plus heureux. J'aimerais à voler quelques-unes de ses pensées ; tant je leur ai trouvé de justesse. « Point d'ordre, disait-il, qui n'ait reçu immédiatement l'institution de son fondateur, ou n'ait obtenu postérieurement des rois, des patriarches, des papes, une règle absolue, dont on ne s'est écarté que lorsque la corruption a commencé de diminuer la ferveur ; mais ce n'en a pas moins été un crime aux yeux de ceux qui connaîtraient la force d'une obligation, contractée à la face des autels, ou prêtée entre les mains d'un homme regardé comme supérieur, avec vœu de s'y soumettre et de les exécuter. » Le premier caractère d'un ordre est donc l'émanation d'un pouvoir législatif qui fonde ou qui autorise, ainsi que la détermination de lois précises pour la régie et le code des obligations. Approfondissons : une seconde qualité me semble encore essentielle à tout corps érigé sur le pied d'ordre : je n'en vois aucun où l'on n'exige des preuves, elles varient d'objet, de forme, et reviennent cependant au même. Le chevalier de Malte est d'abord examiné sur ses ancêtres, les caravanes essaient son courage et la force du tempérament je cite celui-là de préférence, parce qu'il est plus journellement sous nos yeux. Les décorations militaires sont elles-mêmes le prix de la valeur et du noviciat essuyé dans les fatigues de plusieurs guerres, dans les occasions de risque et d'éclat ; le chartreux et la carmélite, sont également éprouvés avant d'être admis, le tableau des devoirs passe sous leurs yeux, ils en contractent l'habitude un ou deux ans à l'avance tous les états de la vie ont un noviciat particulier ; et pour tout dire enfin, il n'est point d'*ordre*, si l'ordre n'y règne.

Les *Maçons* qui savaient si bien à quoi s'en tenir à cet égard, devaient-ils souffrir que le public déçu, les appeler d'un nom si peu mérité ? Je ne vétille point, mais pour mon compte, l'épithète qui ne m'est pas due, m'a l'air d'une injure, je ne veux paraître que ce que je suis. Les *Franco-Maçons* se seraient-ils eux-mêmes attribué ce titre ? Je n'ose le croire. Le DE sied si mal à certains noms, il rapetisse si fort ceux qui veulent s'en exhausser.... Oh ! parmi les *Maçons*, il y a tant de gens faits pour connaître cette nuance ; ils ne se seront

pas exposés à ce ridicule d'ailleurs, tout leur manque pour en légitimer la prétention. Apôtres zélés de l'égalité des conditions, de l'état primitif de la nature qui confond tout, qui met chacun au pair, la noblesse n'a chez eux aucun privilège ; les *ordres* épluchent un peu la qualité des personnes. Quelle autre épreuve citeront donc les Frères qui marquent ce noviciat, cette postulance, cet essai, cette gradation nécessaire pour être reçus dans leur corps ? Serait-ce le bandeau, le calice, les promenades, les enjambées, les ?... Vous remarquez que je m'arrête à propos ; quand Sethos revint des pyramides, il ne dit pas tout ce qu'il avait vu ; mais, de bonne foi, appellerons-nous cela des épreuves ? Au surplus dans tous les ordres, je ne crois pas que personne, avant de s'y faire agréger, ignore, ni la nature du lien qu'il va prendre, ni l'objet des pratiques qu'il embrasse, ni l'espèce des lois auxquelles il va s'astreindre : quelle différence ! mes chers frères, tout proscriit la chimère d'un titre qui ne vous est dévolu par aucun endroit, et qui cadre très mal avec la sorte d'humilité et de modestie que vous affectez. *Confraternité*, c'est le mot : j'aurais dit confrérie si depuis quelques années on n'avait prononcé une sorte d'anathème sur les associations de ce genre, et je ne veux rien dire qui puisse vous nuire. Dans Paris, il en subsiste une, à laquelle le nom d'ordre irait mieux qu'à vous : ce sont les confrères de *Jérusalem* ; qu'une plaisanterie nomme communément les frères de l'aloiau, depuis un certain soupé où tout était *Roosbif*. Ces honnêtes gens font des actes publics, qui prouvent la pureté de leur institut, les résultats en sont heureux pour l'humanité ; à certains jours solennels ils délivrent un nombre de prisonniers, ils acquittent leurs dettes : ils ont une caisse, observez bien, ils ont une caisse dont les deniers s'emploient effectivement à soulager les infortunés, on peut en voir le fond, on en fait le compte et l'emploi, des syndics préposés maintiennent cette administration leurs règlements sont vieux, mais suivis : on m'a même assuré qu'en certains cas ils concouraient avec les pères de la rédemption, aux déboursés nécessaires pour le rachat des captifs : de très grands seigneurs, à ce que l'on dit, sont membres de cette société, noble dans son origine sans doute, et dont les procédés continuent d'être nobles, elle est avouée du souverain, des lettres-patentes l'autorisent, les magistrats la

protègent, les gardiens de la sûreté publique, veillent au respect et aux égards qu'un corps mérite toujours, et cependant on ne dit nulle part, *l'ordre de Jérusalem*. Une croix à la boutonnière, des gants blancs, un gros bouquet, un grand cierge, une palme à la main, choses qui valent un triangle de cuivre, un tablier de peau, un maillet, des gants blancs, un cordon, n'importe la couleur, car vous êtes sur ce sujet, les dépositaires du grand prisme, ne lui ont point fait donner le nom d'*ordre*, et vous voulez que l'on vous l'accorde : vous prétendez plus, l'anecdote est trop plaisante pour l'échapper. Un confrère de Jérusalem mourut il y a quelque temps, il était *Franc-Maçon*, le maître de la confrérie, en exercice cette année, était aussi *Franc-Maçon* ; lors de la pompe funèbre, à laquelle tous les confrères assistent, il fut question de nommer ceux qui porteraient les coins du poêle, marque d'honneur, dont la petitesse de l'esprit humain amuse la vanité des vivants, sans utilité pour le mort ; sur ce grand débat, le maître prétendit assigner ces poêles tant brigüés à des *Francs-Maçons*, parce que le cadavre l'était, et qu'à tous égards, assurait-il, la *Maçonnerie* devait avoir le pas sur la *confrérie de Jérusalem* : on pensa faire trente enterrements au lieu d'un, mais les bourgeois de la cité sainte l'emportèrent avec justice sur ceux qui n'avaient fait jadis qu'y bâtir une église. De la sottise d'un particulier, je n'argumente point au général, ce serait une absurdité ; mais je rapporte un fait vrai, que presque tout Paris connaît, et j'en conclus, que si les *Maçon* étaient effectivement un ordre, ils n'auraient pas eu le dessous. Retranchons donc ce titre, ou travaillons à le mériter ; en attendant, simplifions : *la société*, à la bonne heure : des amis, des frères qui se rassemblent, feront une très bonne société, si nous ne sortons jamais de ce double caractère, dont les obligations sont si étendues,

Après vous avoir disputé le nom d'ordre, vous m'allez croire, mes chers frères, d'humeur à vous barrer sur tout mal à propos. Je serai volontiers votre apologiste, toutes les fois que cela sera praticable, au moins tâcherai je d'établir la plausibilité des choses qui vous intéressent, quand elles seront susceptibles d'une tournure avantageuse ; c'est le cas pour le mot *art royal*.

Les *Maçons* sont envisagés, ou comme descendants des ouvriers du temple, ou comme une société protégée par différentes puissances et sous plusieurs règnes, ou comme une pépinière de philosophes destinés à l'étude des sciences, et particulièrement à celle de la nature, de l'alchimie, de la transmutation, dont la vaste carrière a fait le sujet d'un grade connu sous le nom d'*adepte* ou *sublime philosophie*, et fera, suivant toute apparence, l'objet d'un volume à ce petit ouvrage. Je ne me propose pas de constater dans ce moment, sous lequel de ces aspects les *Franco-Maçons* préféreraient de se faire remarquer quoi qu'il en soit, le mot *art royal*, leur convient également. L'édifice du temple ayant été imaginé et construit sous un très grand roi qui présidait aux travaux, les dirigeait, et déployait toute sa magnificence en cette occasion, l'architecte dont on ne cite aucun monument avant cette époque, semble lui devoir sa perfection : l'art de la bâtisse mis dans son jour par *Salomon*, au moyen du petit chef-d'œuvre que l'on lui attribue, peut bien avoir de ce fait acquis le nom d'*art royal*. Je dis petit chef-d'œuvre, parce que les sept merveilles du monde, n'étonneraient peu être aujourd'hui personne, et que je n'entends pas que l'on se récrie sur le pont du Gard, sur le canal du Languedoc, sur l'obélisque de Sixte-Quint, sur les très hautes et surprenantes maisons du Pont-au-Change et tant d'autres singularités qui surpassent de beaucoup le colosse de Rhodes, les jardins de Sémiramis, ou les tombeaux des Momies Égyptiennes : chaque siècle a son goût comme ses prodiges tout roule dans un cercle et se reproduit après une révolution d'années. Les urnes, les vases, les chiffons à la grecque, que j'appellerais à l'Étrusque, parce que j'y retrouve bien plus le goût des ornements Toscans, que les modèles Athéniens toutes ces frivolités, aliments du luxe, objets d'émulation pour les élégants, de fortune pour les artistes, de ruine pour les acheteurs, ne sont-ils pas une vieille sauce réchauffée, pour ranimer des palais blasés depuis longtemps surtout ? Le temple de *Salomon*, peint aux saints volumes comme une machine vaste et somptueuse, jugé par le bel esprit du siècle au toisé de la géométrie, et à celui du raisonnement, deviendra peut-être quelque jour le modèle d'un édifice du même genre a-t-on jamais eu l'idée du vrai beau ? N'est-ce pas un être de raison ? Tout n'est-il pas relatif ? À cela près,

un roi fit l'entreprise, un roi donna les plans, un roi solda les ouvriers, un roi voisin envoya un sculpteur, un fondeur habile, pour contribuer à l'établissement, *Tyr* concourut avec *Jérusalem*, l'art qui pour lors était au berceau, pour coup d'essai fit un coup de maître les maçons qui y furent employés eurent des fils, ceux-ci des neveux, qui de race en race, nous apprirent que ce fut une chose vraiment digne d'un souverain, l'art fut appelé *royal*; d'accord sur les objets qui ne tirent point à conséquence, qui n'impliquent pas contradiction, il sied mal d'épiloguer.

Si les *Maçons*, oubliant pour un instant *Salomon* et son édifice, s'annoncent simplement comme une société d'hommes protégés par différent ! souverains, et sous plusieurs règnes, leur *art* n'en pourra pas moins être appelé *royal*, d'après la faveur particulière accordée par les têtes couronnées, à ceux qui en observaient les pratiques et les allégories. Je ne veux rien vérifier sur cette partie, c'est aux historiens, aux chronologistes à pénétrer ces sortes d'obscurités, je n'ai ni leur talent, ni leur style, ni leurs droits, je raconte, voilà mon rôle. Dans les renseignements historiques du grade appelé quatre fois respectable maître chevalier Écossais, de Saint-André d'Écosse, je trouve, page 13, « es architectes réduits à un petit nombre par les fatigues de la guerre et le fort des combats, résolurent presque tous d'aller former de nouveaux établissements en Europe plusieurs passèrent en Angleterre avec le prince *Édouard*, fils d'Henri III et peu de temps après ils furent appelés en Écosse, par le *lord Stuart*. Leur installation dans ce royaume, date invariablement (calcul maçonnique que je ne garantis pas) en 2307, on leur accorda des possessions, et le privilège spécial de maintenir les us de leur confraternité, sous la condition naturelle de se conformer aux pratiques communes de la vie civile, aux lois du pays (les amis du bon ordre se seraient bien gardés de l'intervertir) ils ont obtenu successivement la protection des rois de Suède, d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. En Suède, sous le roi *Ingo*, vers l'an 1125. En Angleterre, sous *Richard, cœur de Lion*, vers l'an 1390, et sous *Henri III*, vers l'an 1270. En Irlande sous *Henri II*, père de *Richard*, l'an 1180. Enfin, en Écosse sous *Alexandre III*, contemporain de *Saint Louis*, vers l'an 1284. » Vient à la suite de

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

tout cela, l'histoire de *Jean sans terre*, une partie de celle de celle du confesseur de *Guillaume le Conquérant*, qui sont assez bien tissées, et jettent beaucoup de jour dans la chambre noire de la maîtrise ; mais sans anticiper, il faut convenir que si les *Francs-Maçons* ont été étayés aussi authentiquement qu'ils le disent, leurs occupations devaient être sublimes, avantageuse, brillantes, dignes de l'attention des souverains, le titre *art royal* ne leur va pas mal, il ne leur conviendra pas moins, si nous devons les considérer comme un groupe de sages appliqués à la découverte du grand œuvre.

À l'art royal, pleins d'une noble ardeur,
Ainsi qu'à ses secrets rendons hommage :
Tout bon Maçon les garde dans le cœur,
Et de l'ancienne loge ils sont l'image.

À moi, divin *Mathanasius*, je t'invoque : toi qui sus apercevoir tant de beautés dans le coupler de *Collin*, combien de vérités ne trouverais-tu pas dans cette strophe ? Échauffe-moi de ton enthousiasme, prête-moi tous tes dictionnaires ; je ne sais, par malheur, qu'un peu de latin, assez mal ma propre langue, il me faudrait du grec, oh du grec à force ! Il n'y a que cela qui prend : n'importe, nous en ferons, *Alin* fait bien des vases de Corinthe ; *Germain* des urnes superbes de je ne sais où.

À l'art royal. Il n'appartient guère qu'aux rois de récompenser les philosophes, d'apprécier leur travail, d'estimer leur science, et de protéger leurs recherches : il ne convient peut-être qu'aux souverains ou aux très grands seigneurs de se livrer aux essais que l'art d'*Hermès* excite à tenter, non que la découverte essentielle soit par elle-même dispendieuse ; si l'on en croit *Ægidius de Vadès*, *Avicenne*, *Paracelse*, *Bernard Trévisan*, *Geber l'Arabe*, *George Riplée*, *Sendivogius Polonais* : *Morien l'Hermite*, *Jean Pontanus*, *Phoenix*, *Raymond Lulle*, *Nicolas Flamel*, et tant d'autres écrivains célèbres sur cette difficile matière ; celle qui bien combinée, produirait l'or philosophique, n'est nullement chère. Le germe de tous les métaux devant être le même, le grain fixe de l'or, est la seule chose à trouver dans la mine informe, élémentaire, principe principié de

tout ce qui existe dans le règne métallique : mais cette recherche induit à tant d'autres opérations, qu'il faut un revenu royal pour y fournir.

Pleins d'une noble ardeur. C'est le cas, ou jamais, il faut bien de la noblesse, et du désintéressement pour renoncer à toutes vues d'ambition, d'avancement, presque à soi-même, et s'enfoncer ainsi dans des méditations arbitraires, qu'il faut suivre sans relâche avec ardeur, et j'imagine aussi près d'un feu bien ardent, bien continu ; vive la philosophie pendant l'hiver !

Ainsi qu'à ses secrets rendons hommage. On ne peut trop en rendre à la sublimité de ce secret qui reste toujours un problème, quoiqu'il ne fût plus une équivoque. Le changement très facile du fer en cuivre, dont la recette et la méthode se lisent fort au long dans le quatrième tome du théâtre chimique, est un argument invincible contre les incrédules, sur la possibilité de la transmutation, et je ne pense pas qu'aucune espèce de connaissance mérite plus d'éloges, ni plus d'hommages que celle là.

Tout bon Maçon les garde dans le cœur. Je le crois bien vraiment et de toutes façons. D'abord e ne présume pas qu'aucun Maçon y soit encore arrivé leurs idées sont trop décousues, ils sont trop de monde pour faire de la si bonne besogne, et d'ordinaire on ne dit ce que l'on ne fait point d'ailleurs, si les *Francs-Maçons* dans quelque coin du monde, avaient enfin, à force d'étude, de patience et de fatigue, obtenu ce fameux secret, je suis très convaincu qu'ils ne s'en vanteraient pas, qu'ils le garderaient dans le cœur, qu'ils n'en feraient pas ostentation, qu'ils n'en donneraient pas le détail, c'est jouer trop gros jeu, l'humanité même ne gagnerait rien à cette divulgation, il est très probable qu'un secret de cette importance ne se couche point par écrit aussi clairement qu'une expérience physique, on ne fait pas de l'or comme du phosphore.

Et de l'ancienne loge ils sont l'image. Plut au ciel ! si nous travaillions encore sur les vieux errements, et qu'en effet ils eussent été ceux-là, nous serions plus sages, plus savants et vraisemblablement plus riches. En vérité ce n'est qu'aux enfants que l'on promet des images, il nous faut mieux : donnez de la réalité dans vos loges, puisqu'enfin c'est le nom de vos assemblées ; ne pourrait-on savoir où vous l'avez pris ?

Une multitude quelconque érigée en corps, désignation annexée de fait à toute société de personnes qui paraissent vivre collectivement sous les mêmes lois, doit nécessairement avoir un mot distinct et significatif, sinon pour indiquer le genre des opérations et du travail, au moins pour déterminer le lieu de réunion, et l'atelier des ouvriers. Les *Franco-Maçons* occupés aux représentations allégoriques de leur institut, dans des séances régulièrement dirigées par un chef et des officiers adjoints, pour les objets de détail, ont également adopté un nom : leurs assemblées s'appellent *loge*, et c'est heureusement une convention générale, reçue dans tous les pays, exprimée par toutes les langues : j'en suis charmé pour eux, car si cette habitude n'était avouée qu'en France exclusivement, elle occasionnerait trop de plaisanteries. Le génie de la nation n'échappe guère les textes qui peuvent fournir un bon mot ; ailleurs on ne saisit pas si bien le ridicule et les similitudes : c'est peut-être l'effet de la vivacité de l'esprit, peut-être un peu celui de la pauvreté de l'idiome, qui manque à chaque instant d'expressions, pour peindre la variété des objets, des idées, et fait jouer à l'équivoque, à l'aide d'un synonyme.

Loge en Français, signifie une foule de choses : l'empire du dieu des jardins se décore au printemps des *loges* les plus agréables ; Flore paraît continuellement occupée du soin d'y élever un trône délicat et brillant à la mère des amours ; Paris est le centre de ces réduits voluptueux, où le soleil n'ose éclairer les mystères de la déesse, où Zéphyr rafraîchit sans cesse les soupirs brûlants des amants heureux ; l'art se concerte avec la nature, tous deux d'accord s'empressent d'abriter le plaisir. Le laboureur actif, que l'ardeur du midi altère, lasse et dessèche, n'a d'autres ressources que sa *loge*, où pendant quelques heures, après un repas frugal, triste prix de ses peines, il va reprendre dans les bras du sommeil ses forces et son courage. Que vois-je au coin de cette haie ? Glycère a-t-elle abandonné le soin de son troupeau ?

Non : l'œil de la bergère s'étend au plus loin dans la plaine ses brebis que leur toison n'échauffe plus, bondissent et paissent sans trop s'écarter, Glycère les voit à l'ombre d'un feuillage frais, dont les branches adroitement enliassées, forment une *loge* délicieuse ce fut le soin d'Hilas, il l'avait préparée dès la veille.

Deux cents pas plus loin... en descendant vers le taillis... là... presque sur les bords de cette onde limpide, j'aperçois Lubin : pourquoi cette serpe ? Que va-t-il faire ? Une *loge* pour Annette, elle promet de l'y joindre, il y travaille. vivement, les jeunes ormeaux ploient sous ses efforts, leurs sommités se touchent, il les unit, le dôme s'achève.... eh, dans un endroit plus touffu, plus écarté plus sombre, ils seront deux que voudraient-ils voir au-delà

Dans un autre canton, un oiseleur prépare le petit séjour, où demain dès l'aurore il ira disposer ses baguettes, et tendre des pièges aux oiseaux imprudents, point de pipée sans une *loge* : je ne suivrai pas la comparaison, je vous promets, elle nous mènerait trop loin et puis, pourquoi passer si vite ? Attendons ce que sera ce chasseur endormi dans sa *loge*, où sans doute il se tiendra ce soir pour échapper à l'œil du lièvre, qu'il médite d'affuter ; mais quels éclats de voix ! Quels cris partent de cette grosse ferme ! Approchons, c'est un gros dogue enchaîné qui protège le domicile de son maître passons un peu loin de sa *loge*, il pourrait nous atteindre, d'ailleurs il se fait tard, et je veux être à temps pour le nouvel opéra. Quel monde ! Quoi, point de place, pas une, première, seconde, troisième *loge*, tout est retenu les élégants s'étalent aux premières, on pourrait peut-être vous chercher un coin... oui, dans cette petite *loge*..., oh ! c'est pour des femmes qui ne veulent point être vues, qui ne viennent pas même pour voir... à une autrefois. J'irai faire quelque visite, là... là... à cet hôtel à droite... Cachez si l'on reçoit.... Non, Monsieur... Voyez donc, parlez à quelqu'un, frappez à la *loge* du suisse, du portier, faites écrire. Suivrons-nous ce détail ? L'étendue du mot *loge* est immense ; les bêtes féroces dans une ménagerie sont chacune dans une *loge* : aux petites maisons, chaque fou a sa *loge*, gare le *qui pro quo*. Mais toutes les nations sont d'accord de ce terme, pour ce qui concerne les *Franco-Maçons*, ainsi point de quolibets.

Comme le temple de *Salomon* est toujours la perspective des *Maçons* de quelque point qu'on les regarde, il est à supposer qu'ils ont pris le nom de *loge* par une suite de relations avec ce même temple autour duquel il régnait plusieurs salles, plusieurs galeries construites pour rassembler les ouvriers, les ministres, les étrangers avant ou après les fonctions, et qui peut-être leur

étaient assignées pour logement : ces emplacements dans la langue originaire s'appelaient d'un nom qui revient à celui de *loge* dans la nôtre. Peut-être aussi les *Franco-Maçons* auront-ils emprunté cette expression de la langue Italique : *Allogio* veut dire logement, parce que les congrégations se faisaient sans doute dans le logement du chef qui présidait, et que l'on s'était choisi. C'est ainsi que chez certains chevaliers les lieux d'assemblée pour chaque différente nation qui composent ces corps, et que l'on distingue du nom de leur langue, s'appellent *auberge* : nom qui n'est pas pris littéralement dans le sens mécanique que les Français y donnent pour un lieu quelconque où l'on boit et mange, mais dans le sens du mot Italien *albergo*, gîte, hospice, demeure, logement. La première loge connue en Europe fut dit-on, installée Édimbourg par le *lord Stuart* : en supposant le fait tel qu'il est énoncé par les *Écossais de Saint-André*, j'y retrouve une preuve de plus en faveur de l'opinion qui vient d'être établie sur le mot *loge*. À la tenue d'un collège Écossais de Saint-André, il n'est pas question du pavé mosaïque, de fenêtres, de houppe, d'étoile, de colonnes ni d'église : l'assemblée est censée dans une des salles du palais du Lord, où quelques vestiges anciens se trouvent plus comme meubles que comme sujet de méditation : c'est au logement du Lord que les frères se rendent, c'est chez lui que tout se passe ; ce serait effectivement à ce chef lieu, à *Édimbourg*, si l'époque est sûre, que ressortirait exclusivement toute la dépendance nécessaire, directe et absolue du corps maçonnique, quoique depuis, en bien d'autres endroits, il ait pu et puisse encore s'ériger des établissements pareils dans les mêmes errements, pour le même but, sur les mêmes principes, par le seul concours de plusieurs bons frères, qui, libres par essence, en ne dérogeant pas au point de direction, n'ont besoin que de leur volonté propre pour cet arrangement ; à moins qu'ils ne soient convenus d'admettre privativement en telle ou telle contrée, un supérieur, primat, chef, grand-maître ou tribunal suprême, auxquels ils seraient spontanément soumis ; c'est alors une affaire de discipline ou de police particulière, il ne leur serait plus loisible de s'y soustraire, ils ne le pourraient sans intervention des règles reçues, dont le maintien exact importe à la durée de tous établissements et à leur validation.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Qui cadit à fillabâ cadit à toto, c'est un vieil axiome : il faut être minutieusement astreint aux choses de convention, quand de leur observance raisonnable ou futile dépend le sort d'une société.



Profanes : leurs idées sur le but de la Maçonnerie — Celle de plusieurs Maçons à cet égard

L'ivraie croît malheureusement dans les campagnes de *Jérusalem*, comme dans le champ de *Samarie* : ce fut un jour la phrase d'un *Maçon* vertueux destiné par état à éclairer les autres et à les instruire ; cet homme qui joint à un très bon cœur, un meilleur esprit et le talent de bien dire, peignait ainsi d'un seul trait toutes les convulsions qu'éprouve la maçonnerie depuis quelques années, et les profanations qui la dégradent : son propos m'a frappé, j'en saisis l'application. Tous les *profanes* ne sont pas exclusivement ceux qui n'ont point été initiés aux mystères maçonniques : c'est à ceux-là cependant que la société adresse journellement une épithète si injurieuse. *Odi profanum vulgus et arceo* : Horace, par hasard n'était-il pas *Franc-Maçon* ? il hait les profanes, il les écarte, *vulgus* que l'on traduirait par peuple, populace, public, vulgaire, ou quelque chose de pis s'il se rencontrait, tout cela ressemble au ton avec lequel les *Franco-Maçons* partent en général de tous ceux qui ne le sont pas. Il faut en tout pays, en toute secte, en toute société qui fait ce qu'on appelle, bande part, qui hait, méprise, ou craint ce qui ne tient point à elle, une expression décidée pour noter ceux qui lui sont étrangers. Le *Franch Dog* des Anglais est un sobriquet commun à tout être qui n'a pas comme eux, la fureur du *punch* ; l'usage des perruques courtes, l'esprit sombre, l'humeur et les manières rudes cette nation d'ailleurs si respectable, tout en copiant les ridicules et les assétries de sa rivale, la déteste de si bonne foi, qu'elle ne sait pas mieux marquer son dédain pour tout ce qui n'est pas né à Londres ou dans le royaume, qu'en appelant tout étranger *French*, Français. Dans les plus saintes lettres, je vois en général donner le nom de *Gentils* à tout ce qui n'était pas *Juif*, comme si l'abréviation du sexe viril faisait une qualité de plus ou un mérite de moins. Quelque part on nommait païens indistinctement tous ceux qui ne sacrifiaient point à une certaine idole. Aujourd'hui même dans Rome, tout ce qui ne baise point la pantoufle du saint père passe pour hérétique, il n'y a

cependant pas grand mystère à cela : Ceux d'*Osiris* en Égypte, d'*Éleusine* en Grèce, de la bonne déesse à *Rome*, tant d'autres de cette espèce, dont l'histoire de tous les siècles et de tous les peuples fourmille, avaient l'air un peu graves. Personne, s'il n'était initié, n'osait approcher de l'enceinte, *procul estote, profani* : on connaît ainsi tous ceux à qui la participation aux secrètes orgies, aux ténébreuses pratiques, était interdite. *Maçons*, auriez-vous pris de là cet anathème fâcheux que vous prononcez si librement ? vos mystères ont-ils quelque analogie avec ceux-là ? Pourquoi cette parité de précautions, si les symboles se ressemblent si peu ? laissez-moi vous interpréter, vous n'y perdrez pas. Tout homme qui s'applique à des découvertes utiles ou qu'il croit telles, a besoin de se recueillir dans l'ombre, le silence et la paix tout ce qui trouble l'attention, l'étude du savant, du sage, ou du philosophe, fouille, profane le sanctuaire de la science ; à tout cela je ne vois que de l'enthousiasme, il vous fallait un mot pour l'exprimer, vous avez choisi celui de *profanes*, soit. Mais ces hommes à qui vous ne permettez pas de vous regarder.

« *Ils ne sauront pas seulement comment boivent les frères.* »

Leur défendez-vous peut être aussi d'avoir leurs idées sur ce qui vous concerne vous occupe, vous unit ; sur ce que vous faites, sur ce que vous projetez de faire ? laissez-moi dire ce qu'ils en pensent, j'essaierai ensuite de rapprocher ce que vous en croyez vous-mêmes.

Ce n'est pas d'après les Opinions diverses sur l'origine de la *Franc-Maçonnerie*, que le gros du vulgaire intitulé *profane*, peut statuer sur le but des *Maçons* : il est censé que le public ne doit rien savoir des histoires ou des fables, qui se débitent dans les *loges*, et que le peu qui en aurait transpiré dans quelques mauvais livres tel que le *Franc-Maçon trahi*, les *Maçons écrasés*, le *secret de la Maçonnerie divulgué*, et plusieurs autres rapsodies aussi froides, aussi calomnieuses, n'est en effet que la rêverie de quelque tête folle, l'invention de quelque auteur famélique, ou tout au plus la vengeance de quelque mauvais sujet disgracié. Très peu de gens raisonnables partent de ces notions suspectes, presque tous s'arrêtent aux surfaces ; c'est peut-être le seul moyen d'arbitrer à

peu près sur une chose que, l'on ne connaît point au fond. Mais, parmi les hommes qui s'avisent d'observer, de combiner et de s'expliquer, combien d'examineurs différents qui ne sont affectés que relativement à leurs passions particulières ! politiques, dévots, curieux, savants, ignares, oisifs, grands seigneurs, petit monde, magistrats artisan, casuiste, historien, artiste, c'est bien le même peuple, mais ce n'est pas le même coup d'œil. Les moins mal intentionnés se retranchent à croire que l'unique but est celui de l'amusement, et que tout le secret consiste à faire soupçonner que l'on en a un. Le gourmand nous apprécie sur la délicatesse de nos repas et la célébrité du traiteur, l'ivrogne sur les petits excès que malgré la sévérité des règles, l'intempérance ou la longueur des séances, occasionne quelquefois ; l'homme charitable sur quelques aumônes faites à propos, chacun juge à sa façon. Le dévot, sur un service solennel chanté avec pompe dans telle ou telle église ; encore depuis peu dans certains diocèses, nous est-il défendu de prier pour les défunts oh ! j'ai sur cela un portefeuille d'anecdotes uniques, bien bonnes, bien scandaleuses, bien méchantes ! Le magistrat se décide sur le mystère que nous mettons à nos assemblées, chose que la police a droit d'improuver : le grand seigneur sur ce mélange des conditions, le petit homme, l'artisan sur l'honneur d'être assis près du gentilhomme et d'oser choquer avec lui le savant sur la chronologie de notre institution, l'ignare sur l'air docte que nous affectons, l'homme oisif, sur la politesse de nos œuvres réelles ; l'historien sur nos chroniques ; l'artiste sur nos bijoux ; le politique sur notre discrétion, qui nécessairement à son avis cache quelque projet dangereux pour l'état ; le casuiste... oh celui-là nous traite au plus grave, mais n'ouvrons point la boîte aux péchés : de sorte enfin qu'à rassembler les opinions de tout ce monde, le but des *Maçons* serait tout à la fois, de rire d'autrui, d'inquiéter sur leur compte, de se brouiller avec les magistrats, d'effrayer les sots, d'embarrasser les gens d'esprit, soulager le prochain, manger beaucoup, boire davantage, avilir le noble, illustrer le roturier, faire gagner les marguilliers, tromper les historiographes, occuper les artistes, machiner la sédition, et fâcher les prêtres ; quel contraste !

Ce portrait-a n'est pas fort a votre avantage,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Mais malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

Oui, mes frères, je vous aime, et de tout mon cœur, et c'est par cette raison que je vais vous gronder : pourquoi donner prise sur vous ? *Montre-moi ta foi par tes œuvres*, c'est une sentence qui revient à tout ; ou laissez-vous deviner tout-à-fait, je n'y vois qu'un triomphe sûr ; ou ne montrez que des vertus réelles, d'institut et de pratique. Je sais parfaitement que c'est au fond votre régime, que votre architecture consiste effectivement à *bâtir des prisons pour les vices, et des temples pour la vertu* ; mais il ne suffisait pas que la femme de César fût chaste, il fallait aussi qu'elle ne fût pas soupçonnée. Ce n'est point ici la place de dissenter à cet égard, nous en traiterons plus longuement au chapitre de la réforme que je crois possible, et qui en vérité serait bien nécessaire. Il sied à des hommes honnêtes dans toute l'étendue que ce mot peut avoir, d'être jaloux de l'opinion même de ceux qui ne les connaissent pas. Cela s'appelle, je crois être en bon prédicament. Que n'êtes-vous là, Sancho ! vous diriez bien aux *Maçons*, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Au reste, je sens bien que tant que vous le voudrez, chacun sera profane à votre égard, et que personne ne pénétrera votre but : cela serait supportable si tous entre vous saviez précisément à quoi vous en tenir, mais la plus grande partie des *Maçons* est à la gamme égarée sur ce sujet : à quoi cela mène-t-il ? d'où cela vient-il ? Écoutez.

Si les *Franco-Maçons* étaient une fois d'accord sur la vérité de leur origine, ils le seraient bientôt également sur le but unique, essentiel, indivisible de leurs travaux : s'ils m'assurent n'en avoir qu'un moral, je m'en tiendrai là, et tout sera dit pour le moment ; je renverrai les réflexions à l'endroit où je me propose de développer en effet cette morale, et de démontrer victorieusement pour eux, qu'elle est saine, pure, excellente, analogue à tous les grands principes, qu'elle est tout à fait propre à rendre les hommes meilleurs ; je n'examinerai pas même s'il est possible que depuis tant de siècles, tant de têtes aient prêté une oreille attentive à de simples prédications, car ce ne serait que cela : plus habiles que les *Osirites*, que les *Mages*, les *Gymnosophistes*, les

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Exégètes, les *Flamines*, les *Druides*, les *Jérémie*, les *Jean-Baptiste*, les *Paul*, les *Sabbas*, les *Grégoire*, les *Bernard*, les *Bourdaloue*, les *Massillon*, les seuls *Francs-Maçons* auront eu le secret de ne pas ennuyer et d'instruire ! je dis plus, de ne rien enseigner de faux, de pernicieux, de détestable, d'absurde ; d'annoncer toujours des vérités dures et courageuses, de les faire goûter, applaudir, suivre, et de fixer un auditoire aussi nombreux ! Quoi ! l'ingénieux lettré qui parcourt avec tant d'érudition, de finesse et de véracité les différentes sociétés existantes depuis la naissance du monde, qui montre si bien qu'en tous temps, en tous lieux, des hommes ont prêché les hommes, sans succès, sans fruit, au détriment même de la raison et de l'humanité, aura négligé de savoir qu'une confédération subsistante, peut-être avant les croisades, à coup sur bien plutôt que la guerre des Albigeois et les fureurs de la ligue avait le privilège exclusif de faire d'immenses sermons qui ne finissent plus, qui nécessairement se répètent, qui pourtant ne lassent pas, attachent, persuadent, corrigent les hommes, épurent le cœur et sont exactement utiles ! cela se conçoit-il ? non. Aussi le but moral n'est-il pas le point direct des *Francs-Maçons*, c'est au plus un accessoire heureux, dont la ressource adroitement ménagée peut amuser quelquefois l'esprit, peut être effleurer le cœur, et contenter toujours la passion et la vanité du harangueur qui s'y exerce. Pourquoi d'ailleurs cette variété de harangues ? Vous êtes uniformes, *mes Frères*, sur le cérémonial, à quelques bagatelles près ; on ballotte, on vexe, on étourdit, on inquiète, on introduit le candidat à Stockholm de même qu'à Paris, on lui distribue pareille portion de connaissances il obtient même volume de lumières, on lui apprend les mêmes signes, les mêmes gestes, les mêmes mots ; pourquoi si l'on convient des formes, ne pas se concilier sur le fond ? Je le dirais bien, sans la crainte de vous déplaire : trop de gens se mêlent du métier, car c'en est un aujourd'hui trop de gens s'en mêlent, vous dis-je, et cela le gâte. Sans choix, sans dignité, sans génie, sans acquis, sans mérite, l'homme qui peut payer la taxe, achète tous les jours le droit arbitraire de tromper les autres ; le voilà colloqué, il use aussitôt du privilège. Il instruit ceux qui se présentent ou d'après les notions qu'il a conçues lui-même, elles sont presque toujours louches, fausses, absurdes et très

gauchement exprimées ; ou bien c'est un maître qui n'aura d'autres inspirations que celles de son intérêt personnel ; pour faire valoir sa marchandise, il emploie le peu de judiciaire, dont le ciel l'a pourvu, à démêler le goût, le genre, l'esprit, le tact de l'aspirant ; l'essai fini, l'histoire se fabrique, parce qu'enfin il faut à quelques égards tâcher de renvoyer content celui qui vient de payer très cher un vocabulaire vide de sens, une cérémonie vide de choses. De pareils précepteurs, de tels élèves, des *Maçons* de cette trempe, et c'est le plus grand nombre, que peuvent ils connaître, estimer, imaginer ? J'ai vu cinq à six cents réceptions dans ma vie, je n'ai jamais vu de récipiendaire satisfait ou convaincu : quelques fanatiques ébahis, quelques sots émerveillés ; dans les loges les plus polies, le quart d'heure de Rabelais vient à la suite de tout cela, et si l'on y prenait garde, on remarquerait aisément que c'est presque toujours la pierre de touche de l'opinion du sujet. Bien de nouveaux reçus se taisent et demeurent éblouis ; j'en ai démêlé la cause, elle est physique : quand d'un air vif, d'un lieu très éclairé l'on me traduit tout-à-coup en un endroit sombre où il ne règne au plus qu'un demi-jour, je n'y vois rien : si d'un four on me conduisait au grand soleil, y verrais-je davantage ? l'étonnement ne prouve ni la persuasion, ni le plaisir : un candidat peut être surpris, sans doute, de l'air sérieux dont on l'accueille, de la contenance de ceux qu'il rencontre, quelquefois de la présence de certaines gens qu'il n'attendait pas là : il peut être surpris du ton dogmatique, dont on lui parle, si le maître sait un peu verbiager ; il peut l'être des promenades qui l'ont fatigué, il peut l'être... mais j'en dirais trop : que tout cela réuni lui fasse supposer quelque chose d'ultérieur et de plus essentiel, je le comprends ; on aura d'ailleurs grand soin de lui promettre un plus grand développement à mesure qu'il avancera en grades, car il faut filer l'intérêt, soutenir le zèle, préparer des fonds : mais somme toute, que lui en reste-t-il qu'a-t-il aperçu ! qu'a-t-il appris ? et ceux qui l'instruisaient, que savaient-ils eux-mêmes ? rien, oui, affirmativement, rien. Il n'y a pas deux cents *Maçons* qui sachent ce qu'ils font, ni à quoi ils visent. L'*Adamite* ne peut rien conclure. Le *Noachite* n'a rien à prévoir ; tout au plus, et ce serait le pire, en rapprochant le souvenir du patriarche qui, dit-on, planta

la vigne avec l'habitude des fréquentes libations aux banquets, il augurerait que nous aimons à boire ; ce point de vue crapuleux ne serait pas une conjecture flatteuse. Quant au *Salomonite*, à votre avis, Messieurs, que doit-il croire ? à tout prendre, qu'a-t-il appris ? qu'un roi sage bâtit un beau temple, il le savait : que ce temple fut détruit, et que quand une maison est tombée, il faut la rebâtir si l'on veut y demeurer encore : texte pompeux et bien intéressant joignez-y la maladresse de déplacer continuellement tous les meubles de ce temple, de culbuter la mer d'airain, casser les colonnes, transporter le chandelier, découvrir l'arche, parfumer, crayonner, éclairer, obscurcir, tapisser de bleu, de rouge, de noir un édifice dont les parois étaient revêtus de lames d'or, voilà l'objet. Arrive à la traverse un inspiré de fraîche date, qui embouche une trompette plus bruyante, sonne l'alarme, et tout de suite la retraite des enfants d'Israël, leur sortie de Babylone, leur délivrance, leur arrivée à Jérusalem, où tout est sans dessus dessous, leur ardeur à remuer des décombres, et voilà la maçonnerie renouvelée, voilà les manœuvres érigés en chevaliers, l'oiseau sur l'épaule, et la pique à la main. Un soleil plus lumineux éclaire l'Orient, c'est là qu'il faut aller ; tous les ouvriers se rangent de ce côté ; ils rebâtiront, disent-ils, l'édifice oui, comme Nembroth acheva sa fameuse tour, en tout cas c'est toujours le même but, il n'a rien de fâcheux : mais gardons au surplus la foi jurée. Tout ce qui déroge au caractère de citoyen, de sujet fidèle, d'homme qui respecte les lois, répugne à l'honneur, à la probité, et n'est point la thèse des *Maçons* : cependant un ambitieux enthousiaste veut expliquer l'énigme, il ose presque arborer l'étendard du désordre, et tenter de relever un corps, avili par ses œuvres, détruit par les lois, proscrit par les princes. Conquêtes, possessions, honneurs, trésors, vous êtes des mots bien dangereux ! le mensonge vous emploie quelquefois au profit de l'intérêt, au mépris de la justice, cette manière d'échauffer les esprits est terrible : montrer du positif ou du probable sa cupidité, c'est interdire à la raison l'examen des conséquences. Quelques *Maçons* cependant ont eu la faiblesse de caresser un temps cette chimère. D'autres, partisans des secrets de la nature, la tête remplie des métaphores du roi prophète, de quelques-uns de ses emblèmes, du sceau

merveilleux et de la clavicule de *Salomon*, n'ont point hésité de spéculer d'après cette hypothèse : le studieux qui n'est point ennemi de l'aisance et de ce qui la procure, a cru apercevoir la source des biens, et la vraie terre promise, est-il le moins sage ? C'est le plus tranquille, j'en répondrais. Mais, ce chaos d'idées qui se choquent, qui n'ont ni suite, ni liaison, ni principe, ni définition, qui me le débrouillera ? Cent mille hommes ont-ils pu s'assujettir à des pratiques superficielles et presque bouffonnes ? ont-ils pu s'en occuper six à sept siècles pour atteindre des objets si vagues et si décousus ? non : les *Maçons* se trompent en général, ils ignorent l'origine, ils méconnaissent la fin. Quelle est-elle ? ô vous qui me questionnez, êtes-vous digne que je vous la dise ? quand je pourrais oublier mes devoirs, manquer à mon honneur, trahir mon secret et mes frères, ce que je ne ferai jamais, méritez-vous que ce soit en votre faveur ? si déjà vous ne m'avez pas deviné, si ce point mathématique qui n'est perceptible qu'aux yeux de l'entendement, n'est pas encore démêlé par le vôtre à travers les voiles, dont mes engagements m'ont forcé de le couvrir ; enfin si moins habiles que le coq d'Ésope, vous n'avez pas su trouver la perle, restez sur ses entours, c'est un sofa digne de l'imbécillité.



Un petit terrain près d'Utrecht, sert d'asile à une secte que l'on nomme *Herneutter*, le chef disparut un jour avec la caisse de la société on raisonna longtemps sur ce qui pouvait réunir cette poignée de monde, sur leur doctrine, leurs usages, leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs ressources et leurs projets. Mais ces honnêtes gens tranquilles dans leurs retraites, suivaient les lois et payaient le tribut à l'état, n'incommodaient personne, travaillaient ensemble, vivaient en commun, rêvaient à leur aise, on les oublia ; ils subsistent. Un petit enclos dans chaque ville, contient à certains jours une vingtaine de *Franco-Maçons*, leur caisse est quelquefois idéale, souvent le maître s'en approprie les fonds. On s'est occupé longtemps du lieu qui les unit, de leurs usages, de leurs moyens, de leurs projets, de leurs plaisirs ; mais ces honnêtes gens, décemment gais dans leurs petites fêtes, obéissent aux lois, acquittent les taxes, adorent le prince, chérissent la patrie et la servent, n'insultent personne, travaillent entre eux, mangent ensemble, rêvent à leur aise, on les oubliera, ils subsisteront. Un voyageur qui par hasard aurait pénétré dans l'enceinte des *Herneutter*, s'il y avait aperçu des ridicules et des vérités, de la folie et des vertus, s'il croyait, en le racontant, pouvoir désabuser le public, éclairer, peut-être même réformer ces bonnes gens, sans divulguer absolument leurs pratiques, auxquelles ils attachent un mystère qui leur plaît : car il n'est jamais permis de troubler la joie de personne, dût-elle nous sembler absurde, ce voyageur ne le devrait-il pas ? À titre de citoyens de l'univers, l'homme qui voit et qui observe, n'est-il pas comptable de ses remarques ? La première des sociétés, c'est le monde en général ; frère de tous les hommes, on doit à l'ensemble, avant de devoir aux particuliers : rendons à l'un sans manquer aux autres ; s'il en résulte des réflexions qui aient l'air de la plaisanterie, sera-ce ma faute ?

L'habitude et la facilité des langues n'est pas donnée à tout le monde ; ce n'est pas toujours le fruit de l'étude : la nature a organisé certaines têtes, de façon à recevoir aisément l'empreinte d'une foule de mots dissemblables et étranges, que la mémoire retient sans effort : si c'est une grande utilité, c'est dans le vrai un très petit mérite, et avec lequel on fait bien peu de chemin dans le pays de la fortune, j'ai droit de l'assurer positivement. Entendre l'idiome de plusieurs pays, est un agrément sans contredit pour celui qui le possède, on n'est étranger nulle part : mais j'en appelle à ceux qui ont ce joli talent, parce que l'égoïsme est un ridicule et qu'il est for de se citer, au-delà du langage des nations n'est-il pas encore pour chacune un jargon d'usage, dont le formulaire consiste en certaines paroles consacrées, desquelles on ne peut se départir, sans avoir l'air peuple, le ton commun ? Je sais un pays où l'orgueil des titres est l'élément national au point que les hommes divisés en première, seconde et troisième classe, n'osent, sans s'avilir, communiquer avec leurs semblables d'un rang inférieur : chez eux le dictionnaire des qualités pour eux-mêmes, qui quelquefois n'en auraient pas une bonne, est plus étendu, plus riche que le surplus de la langue, c'est précisément un jargon de convention. Peut-être les grands sont-ils à plaindre d'avoir besoin que si souvent on leur répète les titres de leur naissance ou de leurs dignités, oublieraient-ils sans cela tout ce que leur élévation et les jeux du hasard leur impose plus qu'aux autres hommes ? Que l'on est petit, quand on se fait ainsi toiser à tout moment ! Au reste, cela n'est pas fait, pour exprimer toujours des idées. Les phrases miellées des Italiens qui complimentent, qui trompent, ou qui font l'amour, ne tiennent pas à l'essence de leur grammaire. Le grave Espagnol ajoute à la majesté de sa langue, des mots d'affection pour tous les objets ; qui sait si les Anglais n'ont pas un sifflement particulier en certains cas ? Dans une des plus froides régions du nord, la bonne compagnie, c'est-à-dire, la cour ou la très vieille noblesse, car il n'y a point de tiers état dans cette contrée, n'a-t-elle pas adopté la méthode d'adoucir d'autant plus une langue, déjà gracieuse par elle-même, en allongeant plusieurs mots d'un diminutif, par des syllabes finales, qui marquent la tendresse, la civilité, la colère ou la haine, suivant la consonance

de leurs terminaisons. En France plus que partout ailleurs, combien d'honnêtes gens sont dans le cas d'être neufs sur le jargon reçu ! Il en est un pour la femme de qualité la fille, la grisette, ont aussi le leur : le marquis, l'homme de finance, le président et le capitaine s'expriment tous différemment, la nuance est sensible dans la même ville ; l'abbé de la rue Saint-Louis ne compte pas si élégamment qu'un petit collet du faubourg Saint-Germain. Chaque quartier a ses us, chaque cercle a ses coutumes, les idées varient comme les choses, les expressions comme les idées. Une petite maîtresse absolue dans son domaine, consacre des mots qui ne sont entendus que de ceux qui l'entourent ; chaque société use du privilège dans le petit coin qu'elle occupe : pourquoi les *Franco-Maçons*, qui prétendent ressembler si peu au reste des hommes, n'auraient-ils pas aussi le droit d'avoir un style particulier ? L'amateur intelligent qui juge un chanteur, un violon, dira de bonne foi : Cet homme a quelque mérite, mais son style n'est point fait, il n'est point à lui, il a l'expression de tout le monde, ce n'est point encore un talent décidé je prononcerais peut-être de même si j'étais riche, homme à la mode, ou bon musicien : il faut donc une manière de dire qui ne soit pas celle des autres, on ne réussit que par-là. *Maçons*, serait-ce la cause de vos succès ? parlez au public et très hautement le langage de vos loges, je garantis qu'il est à vous seuls, et que personne ne l'entendra. Beaucoup d'hébreu dont vous ne vous doutez point, et que vous estropiez comme je ferais l'arabe, voilà votre fort. Par le choix bizarre des noms propres les plus choquants et qu'il faut épeler, car qui les pourrait prononcer du premier coup ? vous accablez vos recrues d'un poids de diphtongues indéchiffrables qui ne peignent rien, ne signifient chose quelconque, et n'expriment que le caractère que vous leur prêtez. Après avoir épuisé la langue Hébraïque de tout ce qu'elle offre de plus dissonant, vous empruntez encore au Grec quelques mots difficiles qui hérissent la science *maçonnique* d'épines scholastiques et fastidieuses. Il me vint, il y a quelque temps, un certain grade dont tout le mécanisme roule sur la parole *Tétragrammaton*, ce grade s'appelle *Phénix*, titre précieux et qui vaut la peine que l'on en parle, ce n'en est pas le moment. Cette foule d'expressions baroques est annoncée par les *Franco-Maçons*, comme

un recueil de paroles sacrées, ce serait un crime de les prononcer hors de l'enceinte, ce serait une atrocité de les confier à un *profane*, comme toute personne, *mes chers frères*, qui voudra des leçons sur cette partie, n'aurait pas plus aisé de s'adresser à un rabbin ou à quelque professeur de la Propagande¹ qu'à vos pitoyables maîtres d'école. Je n'ai pas grande foi en vos connaissances diplomatiques ; pourquoi d'ailleurs à ces mots essentiels, caractéristiques, symboliques, mystérieux, en ajouter qui ne servent absolument que de passe par tout à la salle du travail ou du festin ; belle ruse pour éviter la surprise ! N'a-t-on jamais escroqué le mot de l'ordre ? J'ai fait six semaines cour assidue à un gouverneur et commandant de ville frontière, qui tous les jours, un instant avant la parade, tirait son agenda, où les mots d'ordre *Saint Jacques et Madrid*, par exemple, étaient marqués au moins pour un mois et par chaque jour de la semaine ; cette pendule se remontait douze fois l'année sans varier ; et croyez-vous qu'avec un peu d'attention, en suivant de près cette répétition, quelqu'un n'eût pas vingt fois surpris le mot des rondes et introduit les ennemis dans la place ? Les *Franco-Maçons* pensent-ils donc être mieux garantis ? On peut leur laisser cette satisfaction, il faut un joujou aux enfants, mais au moins qu'ils n'abusent pas des termes.

Dans le petit détail des choses ordinaires de la vie, si l'on voulait former quelqu'un, ne serait-il pas indécent de mettre toujours Alexandre, Scipion, César, Caton, Henri IV, ou Montesquieu à la tête de ses leçons ? Les noms des héros, celui des rois et des grands hommes ne doivent jamais être employés que comme de grands modèles à de grands objets ; c'est une profanation très condamnable de mêler au courant journalier des événements, des faits majestueux ou des personnages respectables ; je suis affligé d'avoir à faire un reproche de cette espèce aux *Franco-Maçons* : ils abusent des termes en toute occasion ; les choses dont ils amusent leurs prosélytes, ne sont pas de nature assez sérieuse pour les revêtir d'emblèmes sacrés, et pour reproduire à chaque pas, et presque à chaque grade ce nom auguste qui faisait trembler Israël, et

¹ Fameux collège à Rome pour les langues anciennes et orientales.

que Moïse lut le premier au centre du triangle, à la clarté des feux étincelants qui le couronnaient. Mettre le grand Architecte à la tête de tous ses travaux, l'invoquer comme premier auteur, comme guide nécessaire, c'est une action louable ; lui rapporter toutes ses œuvres, attendre de lui toute perfection, c'est un tribut, un hommage légitime ; mais la loi des douze tables que les Maçons manient quelquefois, représentent et chiffonnent souvent sur un frêle carton, fait un précepte positif de ne pas prononcer vainement le nom de l'Éternel, vainement, c'est-à-dire, en des circonstances ou pour des choses frivoles. À coup sûr, les *Maçons* pris au pied de la lettre et selon ce qu'ils font habituellement, ne traitent pas des sujets bien graves et bien conséquents : leur méthode à cet égard est donc abusive, elle ne l'est pas moins dans les relations qu'ils prétendent indiquer par les expressions qu'ils emploient et les sens symboliques qu'ils y attachent. Je ne puis approfondir cette matière, sans révéler la plus grande partie de leurs mots de passe, et sans violer la règle que je me suis imposé de respecter leurs scrupules en certaines choses. Une promesse doit être tenue, sans qu'il soit besoin que ce que l'on a promis mérite intrinsèquement une vraie considération : je m'arrêterai donc uniquement à celle de leurs phrases dont ils usent le plus fréquemment, et qui est connue de presque tout le monde.

Il pleut, est en général un mot adopté par les *Francs-Maçons*, pour avertit de l'approche d'un *profane*, que dans le fait on ne devrait jamais craindre, si les *loges* étaient aussi soigneusement gardées que le temple ou le sanctuaire qu'elles représentent, lorsqu'un corps illustre destiné à sa conservation, veillait sans relâche à le préserver des entreprises du dehors, et le faire respecter au-dedans. *Il pleut*, quelle image ! Peut-on ainsi dégrader l'analogie des *loges* au temple, où certainement il n'y eut jamais de gouttières réelles ni figuratives ? c'est un abus d'imitation bien mal conçu. Dans quelque *loge*, on pousse l'extravagance jusqu'à dire : *il neige*, quand le profane qui s'avance est du genre féminin ; similitude prise vraisemblablement de la blancheur des cornettes, ou de la coiffure des femmes. O combien de loges où il fait toujours un temps orageux ! J'en sais une entre autres où la pluie, la neige et tous les ingrédients pareils sont

toujours causés par le fait du maître qui y préside, où des filles débauchées viennent mêler leurs lascives attitudes aux décentes postures des laborieux *Maçons* ; où les lacs obscènes de la grossière volupté, osent s'unir à la vertueuse chaîne qui lie les frères ; où lorsqu'avant le repas, le maître à la clôture, demande suivant l'usage, *quelqu'un a-t-il quelque chose à proposer pour le bien de l'ordre* ? des frères répondent, le souper et des filles, car cela m'ennuie, tandis que d'autres rougissent du propos et du scandale, et finissent en murmurant par payer à titre de *Pique-nique maçonnique*, l'écho de tous les soupirants qui se penchent sur le sein de leurs nymphes. Quelle *maçonnerie* ? Quelles *loges* ? Quels *maîtres* ? Quel.... Ah ! Pétrone, Pétrone ! vous êtes mort trop tôt, ce coup d'œil manque à vos saturnales ! abus de la chose, abus du lieu, abus du lien, abus des personnes, abus de l'honneur, abus des termes : j'allais en oublier un très singulier.

Parmi les mots de passe usités dans les *maçonneries*, il en est qui ne sont pas hébraïques : en un certain cas, l'on ne peut entrer sans dire à l'oreille de quelqu'un, *un tel était un bon Maçon*, quoique dans une circonstance antérieure, l'on ait assuré à la même personne que ce *tel* était un coquin, un perfide. Il y a une dignité éminente distinguée par des broderies et des rubans, quand les frères de cette catégorie sont réunis, on ne pénètre point dans leur chambre sans avoir pleuré à la porte, et raconté douloureusement à celui qui ouvre, que le *chat est mort* : Je dis le *chat*, pour marquer davantage l'abus possible, car dans le fait c'est le *Scach*, terme oriental qui signifie seigneur, mais passant de bouche en bouche, écrit de cent façons, l'expression est travestie, au fond cela revient au même, et ne vaut pas le choix. Quelle absurdité ! Quelle folie ! Peut-on respecter si peu la bonne foi, les hommes, soi-même ? Les torts d'un *Maçon* ne sont pas ceux de tous, je l'avoue, je le publie, mais les tares répandus sur la masse, les vices inhérents et qui sortent de la chose, sont communs à tous. Avoir des paroles consacrées, c'est une manie, il y a excuse abuser des termes, c'est une supercherie, on ne saurait la pallier s'attacher aux nombres, y mettre du sublime, du merveilleux, ce ne serait peut être pas la sottise la plus condamnable, si ce respect était motivé.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Tout se fait par trois chez les *Francs-Maçons*, trois frères forment régulièrement une *loge*, trois principaux officiers la dirigent, trois lumières l'éclairent, trois bijoux distinctifs la décorent, trois meubles essentiels la garnissent, trois coups marquent l'ordre du commandement ou le révoquent, trois questions précises sont le caractère absolu du *Maçon*, trois pas sont sa marche, trois grades effectifs contiennent au vrai toute la Maçonnerie, trois ans sont l'âge complet d'un initié de la première classe. Cette stricte observance de nombre ternaire, présage à l'abord une grande habileté de calcul, une profonde sagacité dans la science numéraire, et promet aux philosophes moisson abondante des sublimes connaissances qui résultent toutes de la juste combinaison de ce type mystérieux, le germe et la perfection de tous les nombres. *In numeris omnia sita sunt*, dit *Ægidius de Vadis* dans son dialogue sur la nature, *imò elementa in numeris certis ligantur*. Du nombre de trois bien compris, assure *Sendivogius*, dépend la découverte de la circulation des trois principes chimiques, sel, soufre, mercure, formés eux-mêmes par des principes ou éléments principiés. Oserai-je ajouter que de leur action résulte le carré dans le triangle, et de ce septangle la décade ? Le carré est le symbole des quatre éléments qui sont contenus dans le triangle des trois principes chimiques, ce qui réuni, forme l'unité absolue dans la matière première : le centre dans la circonférence, n'est autre chose que l'esprit universel qui fait mouvoir et donne la vie à tout ce qui existe dans les trois règnes. La quadrature du cercle est le circulaire des quatre éléments, ce qui rend ce cercle carré autant que possible à concevoir, parce que cette circulation est le concours des quatre éléments essentiels, car la volupté que décrit le cercle, ne signifie que le mouvement imprimé par l'archet à l'instrument qui rend des sons : *hoc unum in quod redigenda sunt elementa, est cirulus ille exiguus centri locum in quadratâ figurâ obtinens*, dit un commentateur d'*Hermès*.

Un nombre trois, des cercles, des carrés, des triangles, tous emblèmes, toutes signes favorites aux *Francs-Maçons* ; d'après leurs spéculations, et leur manière fixement attachée à ces objets, qui ne croirait qu'ils cherchent à préparer d'avance l'esprit de leurs candidats au développement des vérités

sublimes, l'habitude des mystères que ce calcul, cette forte de cabale renferme ? La règle de trois chez eux si recommandable, et qui, selon certaines instructions, est la première enseigne du bon *Maçon*, ne semble-t-elle pas indiquer qu'ils en savent, qu'ils en apprécient toute la valeur, l'étendue et l'efficace ? Jeu de mots, qu'un oiseau vert bien éduqué répéterait avec autant de précision, et aussi peu de conséquence que le plus poli et le mieux appris des maîtres bleus, qui d'ordinaire n'a qu'une routine dont il ne pourrait rendre raison. Si j'étais convaincu que les *Maçons* sentissent effectivement le prix des choses qu'ils emploient, qu'ils conçussent celles qu'ils annoncent, et les rites qu'ils professent, s'il était question de plaider leur cause, et celle des nombres qui sont entre eux d'une habitude constante et universelle, sans m'égarer avec l'auteur du chef-d'œuvre d'un inconnu, dans les profondes recherches de toutes les qualités reconnues à ce calcul mystique, de toute la déférence que les anciens lui ont témoigné dans tous les temps, du rapport qu'il a même avec le plus auguste objet de notre foi, le plus grand véhicule de nos espérances, je trouverais en allant terre à terre, mille raisons pour une, d'expliquer l'espèce de piété des *Maçons* à cet égard, et de justifier leur affection. Le nombre de trois a toujours été recommandable dans un siècle d'ignorance, où les mystères heureux et salutaires d'un Dieu en trois personnes, n'étaient pas connus ; les hommes, déjà guidés par un instinct religieux, ne croyaient pas pouvoir représenter la Divinité sous une plus parfaite image que celle d'un *Delta*, ou triangle équilatéral ; origine du proverbe latin adopté dans des temps qui se rapprochent davantage de nous, *numero Deus impari gaudet* : ce qui pourrait aisément se regarder comme la devise des puissances trinaire réunies, qu'un auteur moderne, dans son système sur la rébellion des anges, a singulièrement représenté sous la forme d'un cube : dont la vérité occupait les faces supérieures, l'esprit de ténèbres, les faces inférieures, de façon que ce dernier dans sa joute n'aurait eu autre chose à spéculer, que de faire tourner le cube, pour se trouver au-dessus de celui à qui il devait l'existence. Ce cube, mais d'une manière religieuse, se reproduit dans la *maçonnerie* : mes frères en savent le calcul, ils ignorent peut-être un des mérites cachés du nombre trois,

lorsqu'une fois il parvient au triangle neuf : j'en ai moi-même acquis la connaissance depuis peu, et je la dois à un très grand seigneur, du cœur, de l'esprit et de l'honnêteté auquel je ne ferai d'autre éloge qu'en disant qu'il a l'âme bourgeoise sur le chapitre de la vertu. À la fin de ce volume, les *Maçons* trouveront une table calculée ainsi que je viens de l'annoncer ; peut-être conviendront-ils que mon secret, à cet égard, vaut le leur, puisqu'il est impossible de rien augurer de leurs combinaisons numériques. Que peut-on penser de cette progression arbitraire, indéfinie, qu'ils donnent à leur batterie ; elle présente au premier coup d'œil un modèle de cabale, dans la suite on aperçoit que c'est une sorte de tocsin qui témoignerait tout au plus que la veuve d'*Hiram* va passer à de secondes noces. Il faut avoir le genre nerveux d'une docilité singulière, et la mémoire bien bonne pour saisir ce nombre prodigieux de coups, ralentis, pressés, unis, isolés, dont la quantité plus ou moins forte, désigne la suprématie du grade dont on est revêtu, et le genre de travaux qui se traitent pour le moment. J'assurerais bien qu'en Angleterre où la Maçonnerie a conservé son essence primitive, où ses succès soutenus, continuent d'être avantageux à ceux qui se qualifient *Maçons* ; où le goût dépravé du neuf n'a point altéré, défiguré, effacé le vieux, l'ancien ; où des têtes saines et sages ont songé de tout temps à la beauté du nœud fraternel, au bien de l'humanité, aux moyens de lui être utiles par les principes de leur association ; j'assurerais bien que cette science, proprement celle de l'amitié et du bon cœur, n'y est pas traitée avec cet air de *parade*. Ce n'est qu'en France que j'ai vu des boulevards ; le promeneur s'arrête, le badaud regarde, le peuple écoute, l'étranger entre, l'un bâille, l'autre rit, plusieurs haussent les épaules, le corps fatigue, l'esprit s'ennuie, le cœur a des nausées, puissent-elles être au moins comme celles du Champagne, il y aurait un certain plaisir : cela serait-il si difficile dans un pays où presque tout est mousse ?



C'est une fatalité dont je voudrai démêler la cause, que dans les considérations auxquelles je me livre à propos de la Maçonnerie, il ne me vienne jamais que des axiomes fâcheux, et qui tiennent trop à la critique, *nimia precautio dolus*, par exemple, vieille maxime que la défense d'écrire, rigoureusement imposée par les *Franco-Maçons*, m'oblige malgré moi de rajeunir. Ai-je donc de l'aigreur contre une société à laquelle je me suis librement attaché, ou m'offre-t-elle en effet des choses à blâmer, à reprendre ? C'est un compte que je vais me rendre.

Il est très décidé que loin d'avoir le moindre fiel contre mes frères, j'ai à me louer en mille manières de leurs procédés à mon égard ; ceux de quelques êtres particuliers qui peuvent avoir eu des torts ; l'ingratitude, de certains automates, à laquelle j'ai dû m'attendre ; la mauvaise foi de tels que j'ai servis, et dont je suis trompé ; l'arrogance de quelques-uns, la rivalité de plusieurs, le ton, la fourberie, le défaut d'éducation, l'opiniâtreté, les petits désagréments qui parfois en sont résultés tout cela n'est au plus que la crise du moment, et n'influera jamais sur mes sentiments pour le corps en général, auquel je prétends en donner une preuve authentique dans l'espèce de dissertation pour et contre, que cette bagatelle philosophique contient. Attendez... n'ai-je pas voulu peut-être me faire une autorité sur la façon libre dont j'écris à ce moment même, et dont j'examine l'œuvre et la science des Maçons, en m'efforçant de prouver qu'ils ont tort de défendre tous renseignements écrits, peints, tracés ou burinés sur leurs pratiques ? Non, ce n'était pas mon intention je crois mon action légitimée par le motif qui me l'inspire ; j'ai voulu détromper le public, éclairer mes frères, les réformer peut-être, montrer leurs excellentes qualités, sans cacher les ridicules, réduire leur système à des objets suivis, à des modes sensés, élaguer des branches inutiles, touffer l'arbre pour

qu'il végète plus fructueusement, pour que sa cime mieux aérée, prenne des suc nourriciers purs et salutaires, et que les branches réunies présentent un jour une surface plane qui fasse voûte et procure une ombre salutaire à ceux qui se reposeront sous son abri. Je n'ai rien révélé, je ne divulguerai rien ; le valet de chambre maladroit, qui en déshabillant son maître, arrache un pan du juste au corps, n'a pas déjà blessé le patron ; c'est mon cas, je mets les *Maçons* à leur toilette, c'est pour les parer de leurs vraies beautés, voudraient-ils que je n'employasse que du fard ou des mouches ? Dans tout ce projet, ils n'ont que des remerciements à me faire, je n'ai aucun intérêt à me justifier d'avance puisque je ne prévarique pas : c'est donc la faute de la *maçonnerie*, s'il me vient des réflexions amères elle me les fournir.

Le mémoire que j'ai déjà cité s'explique ainsi : « L'interdiction scrupuleuse de tout écriture concernant la maçonnerie a privé de la connaissance de bien des titres qui établiraient incontestablement le but de son institution, ils en fixeraient l'époque ; le silence des auteurs, nous laisse dans une incertitude que nulle conjecture ne détruit aisément. À ne considérer la *maçonnerie* que comme un ordre établi simplement pour épurer les mœurs, ou fondé sur l'amour de nos devoirs, l'on ne peut nier que ce ne soit une institution bien précieuse qui mérite d'être conservée dans toute sa pureté, et dont les renseignements doivent être transmis d'âge en âge, pour rendre les hommes plus vertueux.

J'ai laissé subsister le mot *ordre* pour ne point tronquer la phrase judicieuse du bon frère, qui longtemps avant moi avait à peu-près pensé que la défense d'écrire ne pouvait qu'être préjudiciable. Je pousse le raisonnement plus loin, et c'est le commentaire du texte *nimia precautio*. La forte inhibition que l'on fait aux aspirants, doit les induire à croire qu'on les trompe, c'est-à-dire, ou que les choses que l'on va leur enseigner sont vicieuses, puisqu'on n'oserait les publier, ou qu'elles sont frivoles, et qu'il faut que d'autres s'y attrapent. Un joueur de gobelets, las d'escamoter dans une foire sans spectateurs et sans profit, fit afficher qu'à tel jour il montrerait un animal vivant, semblable en tout point à tous ceux que l'on voit habituellement, et que personne cependant ne pourrait définir : il mit un prix d'accord à sa rareté, tout le monde y courut.

Chacun devait voir la merveille l'un après l'autre. Le premier qui entra aperçût à l'éclat de beaucoup de lumières, au fond d'une chambre bien décorée, sur une table revêtue d'un très beau tapis, un gros animal domestique, eh ! c'est un chat, s'écria-t-il... Non, Monsieur, c'est une chatte répond le maître, et il le prouve. Ah, coquin ! Cela est vrai, mais je suis pauvre, n'en dites mot à personne, car l'on se moquerait de vous. Le curieux avisé rit et file par la porte de derrière, chacun le suit à son tour, entre dans la baraque, regarde, est dupe, se tait et s'en va. Si le récipiendaire va par hasard se souvenir de cette aventure, gare la foire, le chat et la baraque.

Lorsqu'une chose est vraiment bonne, ne fut-ce que pour peu de gens, ce qui est possible, on ne saurait trop accorder à ceux qu'elle intéresse les moyens de s'en souvenir et d'en conserver les principes aucun ordre ne peut perdre de son lustre ni de fort mérite à la divulgation de ses méthodes ; quand on saurait mot à mot tout ce qui se passe à la réception d'un chevalier de Malte en chapitre, quand on aurait lu tous les règlements de ce corps respectable, serait-on pour cela chevalier ? l'ordre en souffrirait-il ? Que sert au surplus cette défense des Francs-Maçons ? elle prépare un tort de plus, car c'est un tort quoi qu'il arrive à celui qui promet d'obéir, quand il y manque. Il est des choses sur lesquelles il faudrait prêcher d'exemple ; celui qui reçoit un candidat, proscrit tout cahier, tandis que lui-même lit la sentence d'un bout à l'autre, devait-il l'écrire ? elle entre comme tout le reste dans l'obligation, mais sur cette partie le serment est bien mal observé.

Le serment ! pardon, *mes frères*, j'employais une expression profane dont je me rétracte. Ce nom qui porte avec lui l'idée d'une promesse religieuse ou juridique, est le motif d'un reproche très grave que le public a fait de tous temps aux *Francs-Maçons* : c'est, dit-on, un attentat à l'autorité ecclésiastique et civile. On ne doit jurer que sur des vérités palpables et reçues, on ne peut jurer qu'entre les mains des dépositaires de la force légale ou spirituelle. Un *frère* qui, au péril de sa vie, répondit il y a quelques années à la Bulle d'excommunication fulminée par Benoît XIV, contre les *Francs-Maçons*, et qui eut la gloire, sinon de la faire révoquer, au moins d'en faire suspendre l'effet et d'en arrêter les

carreaux, a discuté cette matière à fond : le droit canonique, les lois, le raisonnement, rien n'est oublié partout il a trouvé des armes, dont il s'est servi victorieusement ; je ne répéterai rien à cet égard. Mais c'est mal à propos que l'on qualifie une simple obligation, terme qui ne choquerait personne, du nom de serment qui révolte bien du monde.

Le premier lien des hommes est l'honneur, la promesse qu'un candidat fait en loge n'a pas d'autre garant, comme le manquement à cette promesse ne peut point avoir d'autre peine quant au formulaire que l'on y ajoute, c'est une surface qui ne corrobore pas l'engagement, mais qui le caractérise : tout acte volontaire est bon ; toute personne à qui l'on reconnaît soi-même le droit de recevoir une promesse, l'acquiert dans le moment, c'est un contrat synallagmatique, parfaitement exact, régulier et solide. Tous les jours on donne sa parole, c'est un gage infaillible pour ceux qui pensent ; le dépositaire l'accepte, il est fondé à s'en prévaloir ; la comparaison est juste, il ne manque à l'obligation *maçonnique* aucune qualité pour la valider et la rendre indispensable. *Jusjurandum suprà crimen non ligat*, disent les décrétales, c'est le cas où l'*ipso jure*, l'*ipso facto*, emporte nullité ; mais les *Franco-Maçons* ne font presque que réitérer ce que leurs parrains et marraines ont promis pour eux quant au culte ce que leurs pères et mères leur ont inspiré quant à l'amour et la fidélité due au souverain, ce que l'humanité leur impose envers le prochain, ce que l'esprit d'ordre et d'harmonie leur prescrit à l'égard des lois ; ils y joignent quelques devoirs particuliers de secours mutuel, d'union plus intime, de charité réciproque, d'urbanité respective, d'observance de pratiques ; la promesse est bien faite ; elle est de rigueur : on leur demande de la discrétion, ils y consentent sans savoir pourquoi ce secret impénétrable auquel ils s'engagent *re ignotâ*, est-il une partie également absolue de leurs devoirs ? Tous les autres leur étaient connus, ils ont pu s'astreindre ; celui-là n'offrait rien de positif, rien de déterminé, y seront-ils tenus comme au reste ?

Quand mon ami me demande le secret sur une chose qu'il me confie, je suis un lâche si je le publie, parce que son secret n'est qu'un dépôt ; ce n'est pas mon bien, je ne puis en disposer. Si mon ami m'avait dit un fait qui le rende

coupable envers le souverain, je maudirais la confidence, mais je me croirais dans le cas de la révélation ; mon prince est mon premier ami. Si du secret de mon ami trop scrupuleusement gardé sur des objets de pur intérêt ou d'affaires personnelles, il en sortait quelque risque pour son bien être, son honneur, ou sa réputation, que je puisse en parlant lui sauver tous les trois, je me croirais dégagé, et je parlerais. Les *Franco-Maçons* ne sont pas dans la première hypothèse, assurément, puisque si l'esprit de fidélité, de soumission et de patriotisme était évaporé, j'enverrais le retrouver chez eux la source n'y tarira jamais. Mais ils sont dans le second cas supposé : leur bien être, leur honneur, leur réputation peut souffrir d'une réticence trop étendue. Ils sont jaloux des formes, eh bien, sur cela que l'on soit secret, il n'y a point d'inconvénient, ils ont de l'affection pour certains signes, certains mots, il ne convient pas de les révéler, c'est troubler leur joie mais parmi le nombre des choses passables qui les occupent, il y en a une foule d'absolument futiles, qui font raisonner à leur préjudice. Oh ! sur cet article, le vœu est nul, le secret une chimère, il faut leur rendre le crédit qu'ils méritent, en forçant le public à les estimer d'après le tableau fidèle de leurs ouvrages ; il faut les contraindre eux-mêmes à borner leurs pratiques aux objets essentiels, et convaincre la plupart, de la misère, ou au moins de la superfluité d'une quantité de riens que le nom de grade colore mal-à-propos d'un vernis respectable : il est bon de mettre au jour tout ce qui est faux, pour ramener à ce qui est vrai. L'examen des prétendus grands grades maçonniques, par le quel nous commencerons la seconde partie, sera tout à la fois le texte et la glose.

Les assemblées des *Maçons* sont presque toujours terminées par des repas, sur lesquels j'ai vu beaucoup de gens se récrier ; je ne sais si leurs objections valent que l'on y réponde. L'usage général des meilleures sociétés autorise celui d'une société particulière ; les *Maçon* savent ainsi que tous les autres hommes, que rien ne lie comme l'agrément de la table : il est heureux qu'un besoin ait pu devenir un plaisir ; le premier humilie toujours, l'autre récrée, et quand il est décent, c'est le plus honnête et le plus délicat de tous ; c'est l'instant où l'esprit, le cœur et l'âme sont le plus communicatives, où les caractères se

développent le mieux où la gêne cesse, où la liberté règne où tous les états se rapprochent, parce que c'est une sujétion et une jouissance pareille pour tous, Les banquets qui succèdent aux séances *maçonniques*, sont une preuve convaincante de la primitive institution de notre société. La communauté de biens établie, entraînait celle du domicile, celle-ci l'usage d'une seule table pour tous ; c'est ainsi qu'aux temps anciens, les chevaliers de Jérusalem, du Temple, de Rhodes, je ne parle pas même de ceux de la Table ronde, dont l'origine se perd dans les nuages qui enveloppent le trône du roi Arthur, c'est ainsi que ces chevaliers vivaient entre eux à portion frugale, à la même heure, au même service, au même lieu si l'on pénètre dans les cloîtres, ces congrégations modernes antées sur les anciens solitaires, dont l'affublement est presque tout ce qui leur reste, vivent-ils autrement que dans un réfectoire commun ? Les banquets ne sont donc pas, comme la malignité le suppose, le but des *Franco-Maçons*, une société d'estomacs serait bien méprisable et bien grossière, mais ils sont le symbole de l'union première, du désintéressement, du dépouillement personnel qui n'ayant rien en propre ne doit sa subsistance qu'à la masse commune. Que l'on me cite un principe qui ne soit point avili, ou qui depuis un laps de temps n'ait tourné en abus ? je ne suis pas l'apologiste de ceux qu'occasionnent quelquefois nos fréquentes libations, tout y est oublié, tempérance, frugalité, sobriété, modestie, décence, le ton du siècle a prévalu, est-ce le tort de la chose, ou des hommes, du temps et des circonstances ? Mais quand une joie sage préside ces quarts d'heure de délassement, quand les saillies de l'esprit, stimulées à un certain point par l'usage modéré d'une liqueur restaurante, laissent échapper de ces éclairs d'imagination qui font tableau et dessinent, pour ainsi dire, la satisfaction et le plaisir, en est-il un plus sensuel ? aux cantiques de précepte qui ont quelque chose de rude et de monotone, se mêlent quelquefois des couplets ingénieux, dont la mélodie et les accords semblent unir davantage les âmes, et faire mieux sortir l'harmonie de l'ensemble. L'ordre des santés, celui de la cérémonie, malgré son singulier appareil, tout étranger qu'il paraisse au surplus des usages maçonniques, comme on le démontrera au chapitre du cérémonial, forme néanmoins un

coup d'œil, un concert qui a quelque chose d'agréable et de séduisant dans le début. L'air de franchise qui entrelace tous les rangs, le ton cordial que l'on prend volontiers pour l'interprète d'un sentiment véritable, met chacun à l'aise les qualités sont absolument sous la table, on n'entend que le nom de *frère*, il fait écho de toutes parts ; tout enfin contribue à rendre ces petites fêtes délicieuses dans leur simplicité. Finissons cette première partie par élever un trophée à la gloire des *Francs Maçons* ; le nom de *frère*, dont je viens de parler, est celui dont ils usent entre eux, tout autre titre est méconnu, toute autre qualification interdite et même punie.

Enfants d'une mère commune, tous tes hommes sont frères entre eux, c'est le vœu de la nature ; mais ce n'est pas toujours la phase sincère d'un cœur pénétré de tout ce que ce nom renferme. Chez un peuple que l'on regardait encore comme barbare quarante-cinq ans arrière de nous, et qui doit son existence civile au génie créateur, au monarque vraiment grand, dont les fastes historiques ont consacré la mémoire par cette épithète rarement méritée chez ce peuple médiocrement tendre au fond, le style de la bague n'offre point d'autre terme d'un homme à l'autre que celui de frère : le seigneur nomme ainsi son esclave, (vassal eût été trop doux) la souveraine appelle de même le sujet que les bontés ont élevé jusqu'à elle ; combien de gens pleurent encore celle qui fut en effet la sœur et la mère de ses peuples ! Les manants entre eux ne s'appellent pas autrement que frères restes précieux des premiers titres de l'humanité que n'avez-vous encore la même force, le même attrait, les mêmes conséquences ! Dans les plus étroits liens de la consanguinité, cette expression, hélas ! n'est pas toujours le témoignage de l'attachement. Les seuls *Francs-Maçons* semblent en bien connaître les droits, la valeur et les devoirs : je n'examine pas à présent s'ils sont exactement fidèles à tout ce que ce mot leur impose, mais au moins dans leurs principes, il signifie, égalité, amitié, union, zèle, secours. Parmi les moines où l'orgueil des rangs, la prétention des charges, la distinction des classes s'est fait un passage à travers la crasse du froc, et malgré le renoncement aux vanités le nom de frère n'est presque qu'un titre de servitude, de bassesse et de dépendance : mépris répréhensible des intentions

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

premières du créateur, de la conviction intime de la créature et de ses vœux particuliers, quels troubles n'avez-vous pas excité ! Chez les *Franco-Maçons*, au contraire, le nom de *frère* est le symbole, et la conséquence du juste niveau qu'ils ont établis entre eux : c'est une leçon continuelle de leurs obligations respectives, heureux ceux qui les conçoivent, plus heureux ceux qui les remplissent, ou qui en recueillent le fruit ! Je n'ai pas de plus forte ambition que d'en honorer toujours le caractère, et d'obtenir de mes frères la même affection que je leur voues et que je tâcherai de leur prouver dans tous les temps.



SECONDE PARTIE

Des grades — L'absurdité de quelques-uns — L'inutilité de presque tous.

Fameuse lettre G, dont je vois la sombre empreinte occuper continuellement le milieu de l'astre à cinq pointes qui brille dans le temple des Maçons, et dont la clarté factice éclaire quelquefois leurs travaux, comment êtes-vous l'index de leurs froids emblèmes L'alphabet qu'ils se sont fait tient à la bizarrerie de l'esprit, et n'exprime aucune vérité : c'est un caractère mystique semblable au caméléon, qui prend d'un instant à l'autre les couleurs que l'on lui montre, et que l'on veut qu'il autorise mais tous les G possibles combinés de cent façons différentes, ne peuvent réaliser des fables, légitimer des assertions, asseoir des droits chimériques et des systèmes erronés. L'étoile lumineuse qui sert de chaton à toutes ces allégories, ne sera bientôt qu'une lanterne magique, dont un Savoyard adroit fait sortir une foule de représentations grotesques, par leur variété elles attirent les curieux et lui procurent de quoi vivre. On dit communément de quelqu'un qui veut nous tromper. Il vous fera voir des étoiles en plein midi : les *Maçons* semblent s'être chargés du soin de justifier les plus singuliers proverbes, déjà sans qu'ils en fussent complices, l'orgueil avait volé au firmament les signes dont il se décore, pour en faire la parure et l'enseigne du mérite reconnu, quelquefois du néant favorisé. Les *Francs-Maçons* ont cru pouvoir s'arroger le même privilège ; le déficit de se distinguer aux yeux de leurs semblables, a fécondé l'imagination ; mais l'étoile entre leurs mains, (excepté ceux qu'une étude raisonnable a mis portée d'en apprécier les vrais symboles) n'est plus aujourd'hui qu'une triste lampe, dont la fumée graisse la vue, dont l'odeur porte au cerveau, dont le jour faux et vacillant défigure les objets. Le mécanisme de tous leurs grades n'a cependant point d'autre principe, d'autre ressort, d'autre moyen.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Pourquoi renonçant ainsi à la simplicité, à l'essence de leur institution, se sont-ils perdus dans les espaces imaginaires ? Habillés à la mosaïque, chargés de décorations inutiles qui ne sont que les livrées de la prétention et de la vanité, serait-elle peut-être le germe de ces mêmes grades qu'ils annoncent avec emphase et traitent avec gravité : remontons à la source.

Il est encore équivoque si la nature eût mieux fait de laisser les hommes dans l'état primitif où elle les avait placé, que de les ranger comme depuis, en des classes distinctes et séparées, qui en attribuant à chacun une portion plus ou moins forte de la substance commune, a produit la sous-division des rangs et des conditions, relative au hasard du lot qui leur est échu dans le partage de la masse. Au premier cas, l'égalité parfaite aurait nui peut-être au progrès, au développement des sciences et des arts ; en fallait-il ? Les hommes indépendants l'un de l'autre n'eussent travaillé que pour eux-mêmes n'ayant point de besoins, ils auraient ignoré la servitude affligeante et la protection importune : laborieux chacun pour son compte, personne n'aurait eu le droit de leur imposer des tâches, le tien et le mien n'eût pas altéré le repos : nous serions restés ignorants, mais nous vivrions tranquilles : le bonheur d'un sot vaut bien les chagrins de l'homme éclairé. L'orgueil et l'ambition sont les premiers maux sortis de la boîte de Pandore, et cette fatale cassette n'est autre chose que le trésor de l'univers inégalement distribué par une mère dont l'injuste prédilection ou la mauvaise économie enrichit plusieurs de ses enfants des dépouilles de leurs frères. Les vertus et les vices sont nés en même temps, la même source les a produits ; l'impulsion des premières n'est pas active, parce qu'elle est moins fructueuse ; l'attrait des autres est puissant, parce qu'ils mènent à l'abondance, à l'oppression, aux grandeurs. Nés libres, nous n'oublierons jamais cette prérogative, tout ce qui la gêne est un joug, tout ce qui est joug paraît odieux : pour s'y soustraire il n'est rien que l'on ne tente, que l'on n'imagine. Plus un homme par sa position actuelle approche de l'indépendance, plus il s'efforce d'y arriver absolument : les entreprises suspectes, hardies, que ce désir lui suggère, sont colorées d'un nom de convention qui les masque et les excuse l'ambition est le mot célèbre sur lequel

on se retranche, on a même la témérité d'en faire une vertu : des imposteurs, (tous les siècles en ont produits,) assurent effrontément qu'elle est l'âme des belles actions, qu'elle a fait des héros, de grands hommes, des génies supérieurs dans tous les genres ; on se garde bien d'ajouter qu'elle a fait aussi des tyrans, des fous illustres, des méchants heureux, des fourbes habiles. Pourquoi déguiser toujours la faiblesse et les maux de l'humanité ? Mais le vrai perce, quelques êtres isolés, l'aperçoivent, ils auront le courage de le dire.

C'est à l'ambition, à ce vice cruel, l'arme du fort, l'oppresseur du faible, qu'il faut attribuer sans balancer tous les excès qui se commettent journellement dans le grand tout de la société générale, les désordres des sociétés particulières, et nommément l'abus qui s'est glissé dans la Maçonnerie, par la multiplicité des grades, dont l'invention moderne est l'effet de la prétention et de l'envie de dominer.

Quelle que soit l'origine de ce petit corps, auquel on a fait l'honneur de supposer des vues très profondes, très étendues, et que plusieurs personnes ont même cru capables de viser au grand projet d'une république universelle, système pitoyable, mais étayé de tout ce que l'esprit d'anarchie offre de plus méthodique, de plus séduisant, et dont on attribue l'invention à Cromwel, ce fléau de l'humanité. Je ne m'arrêterai point à réfuter cette opinion destituée de toute probabilité, et qui dans le fait répugne à tous les engagements, à tous les vœux *maçonniques* ; mais pour raisonner conséquemment sur cette société, il faut au moins admettre en apparence l'hypothèse proposée par ceux qui la composent, comme l'époque de sa formation. Le géomètre fixe un point, ce point déterminé le prolonge à l'infini, et produit par son extension, cette multitude de lignes dont il compose ses triangles et ses quarrés au défaut de vérités mathématiques, figurons une vérité de convenance, et travaillons d'après.

La bâtisse du temple de Jérusalem, sa ruine, sa reconstruction, voilà, si je ne me trompe, mes chers frères, à quoi se réduit votre association, votre science, votre étude : répondez-moi. Une société réunie sous ces auspices, et pour de tels objets, a-t-elle pu, dans aucun temps, mêler à ses pratiques des

sujets étrangers, qui sont épisode et rompent à chaque pas la chaîne des événements, celle des opérations passées, celle des opérations à faire ?

Les *Francs-Maçons*, n'importe quand, comment, et pourquoi, étaient d'accord d'une forme symbolique pour l'initiation des sujets qu'ils admettraient parmi eux les grades d'apprenti et de compagnon, qui sont à peu de chose près les mêmes, suffisaient, à ce qui me semble, pour jeter un air de mystère sur des débuts qu'il fallait rendre difficiles, crainte peut-être que l'on n'aperçût trop tôt le vide des conséquences au-delà de ces deux premières classes, que tout homme sans prévention confondra volontiers en une seule, à quoi ressemble la progression immense des grades qui en sont dérivés ? Il est des bornes à tout, hors aux caprices de l'esprit humain, illimité dans ses combinaisons comme dans ses désirs ; chaque moyen qui lui semblera propre à étendre son domaine ou grossir les tributs qu'il impose sur les dupes, sera la charpente d'un nouveau degré de science, pour hausser de plus en plus le trône de la folie ; cette filière indécente n'aura point de fin. Qu'est-ce au fond qu'un *grade*, nuement considéré dans la véritable signification du mot, et relativement à tous les états de la vie ? N'est-ce pas la mesure arbitraire que l'autorité a circonscrite pour déterminer le mérite fictif de chaque individu, sans que la persuasion du contraire ose réclamer contre les entraves qu'on lui impose, ni même manquer aux déférences que ce tarif despotique exige et assigne ? Toute condition éprouve cette graduation merveilleuse qui différencie les hommes même, lorsqu'ils se ressemblent, et donne souvent à l'automate le droit injuste, non pas de mieux valoir, mais d'être plus remarqué que l'homme sensé, honnête et vertueux. Le premier peintre qui dessina le tableau des rangs et des dignités, vrai tableau d'idées, broya certainement ses couleurs sur la palette de l'opinion ; la flatterie assorti les nuances ; le pinceau fut hardi, parce que le peintre était serf, nécessaire peut-être, vil sans contredit. Tirons le rideau sur ces honteuses images, elles affligent trop la vérité. Que nos regards changent d'objets ; les Maçons en offrent de bien variés ; c'est cependant toujours le même coup d'œil leurs grades retombent dans le cercle vicieux dont on vient de tracer le contour ; car quand il serait possible de leur accorder au

delà de l'apprenti et du compagnon, la vraisemblance d'une maîtrise, parce qu'enfin dans un corps où l'on suppose une école, il faut nécessairement supposer aussi des maîtres plus instruits, plus éclairés, qui distribuent les connaissances qu'en résultera-t-il pour le surplus ? Admettons encore, si l'on veut, pour ne pas chicaner, une classe supérieure, que je permets aux Maçons d'appeler les destinateurs, les architectes, les entrepreneurs, tout ce qu'ils voudront enfin, pourvu qu'ils y attachent un sens ; mais voilà généreusement tout ce que l'on peut faire : et que deviendront alors toutes ces magnifiques prétentions, ces dignités éminentes, sujet d'émulation pour les zélés, occasion de frais pour les dupes, ressource abondante et lucrative pour ceux qui trafiquent à leur profit de prétendues lumières du soi disant ordre ? Petit élu, élu de quinze, élu de neuf, élu de l'inconnu, élu de Pérignan, maître parfait, illustre maître symbolique, maître par curiosité, (tous doivent avoir ce grade) maître illustre Irlandais, prévôt, juge, maître Anglais, Écossais de Montpellier, Écossais de Clermont, Écossais des petits appartements, apprenti, compagnon, maître Écossais, Écossais des trois J, Écossais trinaire, Écossais de Jacques VI, grand maître, et qui annonce bien le pays d'où il est parvenu jusqu'en France : ensuite vénérable maître de loge, chevalier d'orient, (ô celui-là et le grand inspecteur méritent presque une section à part) chevalier d'occident, chevalier du soleil, chevalier de la gerbe d'or, chevalier de l'aigle, chevalier du nord, du pélican, de l'étoile, Noachite souverain Maçon d'Héredon, prince de rose-croix, royal arche, grand initié aux mystères, souverain commandant du temple, sublime philosophe, phénix, et pour complément, chevalier Kadosh ou K. S. grand élu, et tant d'autres dont les noms m'échappent. D'où nous vient cette marchandise, et par quelle fatalité une aussi mauvaise drogue a-t-elle acquis un si prodigieux débit ? Les *Francs-Maçons* observeront que dans la liste de leurs dignités factices, je me suis bien gardé de compromettre deux grades vrais, dont un seul m'est parfaitement connu, et qui contiennent en effet le secret, le but et l'essence de la Maçonnerie ; l'un est l'écossisme d saint André d'Écosse ; l'autre, le chevalier de la Palestine, dont le premier n'est, en quelque sorte, que l'antécédent, et qui dépend et émane directement du second : quand

par moi-même je ne serais pas en état de juger en partie du mérite des vérités que ces deux classes proposent, traitent et renferment, j'en aurais la plus haute opinion sur l'extrême réserve avec laquelle je sais que l'on les confère, le peu de personnes à qui l'on les accorde, et le choix scrupuleux auquel on s'attache. Il faut nécessairement estimer les choses que l'on voit décemment traitées et sans profanation toutes celles que l'on livre, pour ainsi dire, au bras séculier, au pillage de la curiosité, et dont les écrits sont dans les mains de tout le monde, n'annoncent que des objets frivoles, et n'obtiennent aucune considération. Un juste égard pour des spéculations raisonnables, et qui font honneur à l'esprit, m'empêche également de confondre dans la foule des rêveries *Maçonnes*, une partie désignée sous le nom des *Adeptes*. Ce genre de philosophie, qui occupe sérieusement beaucoup de Maçons studieux, a pu leur paraître en effet un des buts de leur association. Ce n'est pas le point de vue le moins probable ; et qu'il réussisse ou non, des recherches auxquelles il conduit, il résultera toujours quelque bien, quelque découverte avantageuse pour l'humanité. Je compte en donner une idée complète par l'exposition du grade, tel qu'il est conçu et rédigé par ceux qui s'y appliquent. Par ce détail, qui sera précisément un traité d'alchimie, je pourrai peut-être rendre un service aux vrais philosophes, et engager les bons *Maçons* à le devenir. Puissent-ils, de concert avec moi, fondre un jour toutes leurs équerres et leurs bijoux dans le creuset de la vérité.

« Quelle différence entre le salpêtre d'une tête Indienne, et les glaces d'une tête Laponne, dit l'auteur de la théorie des sentiments agréables ? » L'impression du même objet ne doit pas être la même sur des substances si différentes. Oui, si l'objet en soi n'est que de pur amusement, si ce n'est qu'un jeu de l'esprit, s'il n'offre rien de réel, rien de solide, c'est le cas pour les grades dont je viens de rapporter le catalogue. Ils sont méconnus ou méprisés presque partout, hors l'enceinte des lieux qui leur ont donné naissance : les vérités ou les pratiques utiles sont une pour tous les pays ; la différence d'organisation, de tempéraments, de climats, qui produit toujours celle des opinions, des systèmes, des façons de croire, n'a point de prise sur ce qui est bon, légitime, honnête, avantageux : les hommes, de tous les temps, de tous les lieux, en sont

pareillement affectés, l'adoptent, s'y conforment ; c'est le droit de la vérité, ce fut celui de la *Maçonnerie*, réduite à ses principes fondamentaux et à ses moindres termes chez toutes les nations elle a trouvé des sectateurs ; mais la sous-division indécente des courtes idées qu'elle présente, n'a pris faveur en aucun endroit ; si quelques unes de ces innovations ont gagné, combien encore n'a-t-on pas défiguré les analogies, et varié le mode ? Le grain d'orgueil qui servait à les faire valoir, n'est pas le même pour tous les individus ; chacun a cru pouvoir nuancer un canevas qui ne tenait à rien, qui n'était proprement à personne : l'envie de dominer avait imaginé, conçu, projeté ; l'envie de dominer arrangea, varia, modifia suivant ses vues particulières : cette fatale manie s'occupe, sans intervalle, de tous les moyens qui peuvent assurer ses succès, et subjuguer ceux qu'elle essaie de tromper et de convaincre. L'union des *Maçons* était belle, pure, sainte dans son institution : l'envie de se secourir mutuellement, fut le motif des cotisations, des taxes que l'on imposa sur les candidats ; le produit de ces émoluments devait former des fonds publics pour la société : ces fonds devenaient une ressource c'en fut une quelquefois pour des frères vraiment malheureux et dignes d'être aidés. D'autres, émus d'un spectacle qui n'était que celui d'une généreuse sensibilité, crurent avoir les mêmes droits aux trésors communs. Jaloux de l'avantage d'y puiser, ils demandèrent ; ils ne méritaient rien, on les refusa. Le souvenir amer de cette prétendue injure inspira le dessein de s'approprier les deniers de la masse, sans compter avec personne de leur emploi, tel un caissier en chef disposerait à son gré des fonds qui lui sont commis, sans qu'un subalterne osât lui en demander raison. Pour arriver à cette odieuse manipulation, il fallut imposer de nouvelles taxes, créer des objets de tribut, prétexter une autorité, supposer une primatie, stratagème odieux, Nous vous marierons avec la basse avarice, dirent les enthousiastes, et vous enfanterez les grades. Couche ridicule qui ressemble à celle de la montagne, mais dont les avortons acquièrent malheureusement des forces presque en venant au monde ! L'apôtre des vanités et de toutes les marques offensives du pouvoir arbitraire, faux ou fondé, trouve bientôt des partisans ; un titre, une broderie, une aune de cordon, décore et transporte les

nouveaux illuminés, on y attache des honneurs, dont le cérémonial ridicule répond à la chimère de la prétention ; les simples sont surpris, les honnêtes gens déconcertés, les sages muets, et la foule entraînée, le torrent se grossit de tout ce qu'il rencontre ; l'inondation est générale. Mes réflexions à cet égard prennent peut-être un peu trop la teinte de l'humeur que toutes ces extravagances me donnent elles ne sont pas d'un assez grand poids pour valider un arrêt de proscription, dont trop de gens interjetteraient appel : je pense que l'on aura plus de confiance à l'opinion d'un tiers, regardé de son personnel dans le monde comme un homme estimable, et dans la Maçonnerie comme un chef, un frère instruit, éclairé, respectable. Le hasard m'a rendu propriétaire de la copie d'une lettre que ce digne *Maçon* écrivait, au 23 novembre 1764, en Alsace à un ancien frère, qui, par un très long écrit, l'avait consulté sur ce qu'il pensait de l'état actuel de l'ordre et de celui des grades : voici mot pour mot sa réponse. Ce plagiat est excusable en faveur de la franchise avec laquelle je conviens que mes lumières sont de beaucoup inférieures aux siennes, et de l'espèce de gloire que je mets à publier ses idées, de préférence à celles que je pourrais avoir.

« On ne peut être mieux sur le chemin du vrai que vous me le paraissez, *mon cher frère*, par tous les énoncés de votre lettre le zèle que vous témoignez pour l'art royal n'est point équivoque ; permettez-moi d'y assimiler le mien. Éprouvé par toutes les vicissitudes possibles, exposé, en pays d'inquisition, (et c'est un fait connu) à payer de ma vie mon attachement à la Maçonnerie, le langage que je vais tenir ne pourra vous être suspect ; cependant, alors j'étais médiocrement éclairé sur notre science. Nourri dans le préjugé des grades, que par état j'aidais à distribuer, les torts, vous le savez, sont souvent une affaire de situation : je n'avais pas encore osé raisonner ; je n'avais démêlé les vérités simples, mais lumineuses, de la *Maçonnerie* ; déjà cependant mon esprit difficile sur les choses neuves, répugnait à une foule de minuties, de pratiques décousues, de lois sans principes, de règles sans application, de faits controuvés, démentis par les historiens sacrés et profanes, de traditions hasardeusement respectées ; je ne pouvais me faire à cette multitude de grades variés par des

couleurs sans analogie, faux dans leurs rapports, dangereux dans leurs conséquences, contraires aux saints et premiers engagements, étrangers au but, et qui ne servent au plus qu'à nourrir le fanatisme, enorgueillir les ambitieux, épuiser la bourse des prosélytes, enrichir le traiteur et le cirier. Voilà, *mon cher frère*, quelle fut mon opinion dans un temps d'ignorance ; pensez quelle je dois l'avoir à présent. Sans doute l'ordre des Francs-Maçons n'est pas essentiellement une fable : il a commencé d'exister, au temps des croisades, une société d'hommes libres, dévoués par choix à certaines pratiques, et qui ont déguisé leur objet sous les emblèmes de la reconstruction du temple ; des initiations mystérieuses, et dont nous pouvons avoir conservé les formes, éprouvaient les sujets qui voulaient s'y enrôler. On compte avoir sur cet usage des renseignements infaillibles ; et dans ce point, la Maçonnerie est une vérité. Mais en la réduisant à une si froide et si stérile allégorie, peut-on la nommer un secret ? N'est-il pas indécent d'amuser des hommes de bonne foi par l'appât d'un mystère qui consiste à peu près dans des surfaces ; leur gravité s'annonce tout au plus par les volets, dont les fenêtres sont closes. Cette précaution, par elle-même, m'a toujours déplu ; ce soin d'éviter le jour, cette affectation de travailler dans les ténèbres, rappelle trop, dans des esprits émus par les mensonges d'un appareil bizarre, le temps des catacombes et de la persécution. Je n'ai pas plus de foi que Voltaire, à tout ce qui a l'air d'avoir été :

Pieusement célèbre en des temps ténébreux.

J'ai besoin ici, *mon cher frère*, de toute la force de mes liens, pour que l'extrême franchise que je vous ai vouée, et que vous méritez à si juste titre, ne m'emporte pas au-delà des bornes d'une simple dissertation. La maçonnerie a une origine plus noble que celui qu'on lui prête, son but est réel, son secret en est effectivement un, je ne puis avancer que des axiomes, problèmes en apparence, mais qu'il ne m'est pas permis de vous démontrer. Mais en ne parlant que des usages communs entre nous, tels qu'ils s'observent assez généralement, je dois convenir de l'absurdité de presque tout le surplus. L'art royal strictement dit, est renfermé dans les grades d'apprenti, compagnon,

sanctifié dans celui de rose-croix, complété et développé dans le seul écosisme possible, celui de St. André d'Écosse ; je ne vous parle point de la Palestine la seule maçonnerie raisonnée effective, mais qui n'est pas faite pour être aperçue ; constamment dans le chapitre de ce grade nous n'en reconnaissons point d'autres que ceux que je viens de vous citer, et tout homme que nous jugerions digne des premières initiations, recevrait de nous sans difficulté la communication de tous les intermédiaires, si on lui accordait l'écosisme de S. André, attendu que ce surplus est en effet pernicieux ou inutile : suivons, je vous prie, la liste des chimères Maçonniques. »

« Qu'est ce qu'une maîtrise échafaudée sur la mort d'un homme que l'on a le front d'annoncer comme le plus habile architecte, tandis qu'aux livres saints il n'est indiqué que comme un simple ouvrier en bronze, un sculpteur intelligent. Où trouve-t-on le modèle de cette distribution d'ouvriers en trois classes, et l'anecdote des compagnons assassins ? Ce roi si sage, notre vrai patriarche sous d'autres aspects, ce monarque pieux que l'on déplace si cruellement, si fréquemment, qui tantôt préside dans le parvis du temple où l'on renverse l'ordre de tous les meubles qui le garnissent, tantôt dans un cabinet où follement on élève une tombe, dans une chambre de conseil où l'on met des encensoirs, des holocaustes et des colonnes cassées, quelquefois aussi dans une salle voisine ou intérieure du sanctuaire, que l'on tapisse très vite d'une étoffe sanguine, en mémoire d'un sang qui ne paraît nulle part avoir été répandu ? Qu'est-ce que des obsèques assez comiques en conséquence de la prétendue mort, une recherche de cadavre, une branche d'arbre qui le découvre, un mot qui sent aussi mauvais que la chose, des amis qui vengent la perte de leur maître, une tête coupée, un triomphe, une récompense, un vieux jeton de Burgos qui caractérise tout cela, des épées, des couteaux, des maillets, des prétentions et tant d'autres fadaïses, filles d'une imagination hardie, échauffée, présentées à des hommes raisonnables, comme vérités constantes, expliquées par des allégories contraintes et traitées comme des mystères vénérables ; quelle chute pour l'esprit humain ! »

« J'avoue avec vous, *mon cher frère*, qu'il est dur de falloir se prêter à de pareilles illusions, qu'il est physiquement impossible que ce soit là précisément la chose des *Maçons*. Observez que j'enchéris sur vous, je voudrais frapper de plus près le vice radical inhérent à nos pratiques, à nos suppositions : si l'hypothèse de la maîtrise est détruite, l'ouvrage d'ailleurs sera bien avancé, car comment soutenir après la masse de grades qui dérivent de cette source ? Je sais à merveille, et c'est le sens mystique que certains illustres de l'ordre prétendent y attribuer, je sais que la maîtrise couverte des draperies lugubres dont nos loges la parent, n'est à leur gré que la commémoration d'une tragédie, dont la catastrophe éteignit un ordre ancien dans le sang de son chef. Mais concevez-vous qu'oubliant sitôt l'idée du temple, et sautant d'une branche à l'autre, les *Franco-Maçons* voulussent tirer parti pour leur gloire d'une époque qui serait une cache tache honteuse ; consacraient-ils par des modes et des us attentatoires au bon ordre moral, une société proscrire par les lois, victime peut-être de l'envie à certains égards, mais plus décidément de son inconduite et de ses manœuvres ? En vain altère-t-on des faits historiques pour légitimer des prétentions absurdes, jamais la probité, guidée par une conviction raisonnée et judicieuse, ne pourra envisager comme un but de la *maçonnerie*, la charpente mal enchevêtrée d'un grade qui rendra de la consistance à un corps méprisé et aboli. J'ai promis d'être sujet fidèle, honnête homme, religieux, bon citoyen, puis-je admettre des devoirs, des procédés, des formes qui me fassent déroger à ces qualités, caractères absolus d'un vrai *Maçon* ? Ou l'on m'a trompé lors de ma première initiation, ou l'on me trompe aujourd'hui, les parties de mon engagement sont toujours fraîches à ma mémoire, et les combinaisons modernes d'une ambitieuse témérité ne peuvent en effacer les traces. Mais si je trouve dans les documents les plus authentiques, dans les livres mêmes qui sont à la portée d'un chacun, mais dont un petit nombre a la clef ; si je trouve un historique suivi, étayé de faits incontestables, filé d'âge en âge par une progression suivie dont le temps a respecté les vestiges ; si je découvre les précieux stigmates d'un corps droits dans ses vues, juste dans ses moyens, réfléchi dans ses préceptes, équitable dans ses projets, solide dans ses principes,

constant dans ses formes, scrupuleux dans ses règles, ami de l'ordre, des lois, de la patrie, du souverain, je dis, voilà le secret des *Maçons* ; voilà le terme fixe auquel mes premiers vœux m'ont préparé, surtout si j'aperçois que cet objet soit propre au bonheur de tous, parce que la science des *Maçons* doit intéresser l'humanité en général, et non pas exclusivement telle nation, tel peuple, tel pays pour lesquels seuls semblerait réservé le bénéfice de remettre en vigueur des droits prescrits, dont l'exercice ne peut excéder le petit domaine de ceux que l'on essaie de représenter. D'ailleurs si j'accordais pour un instant la faculté de légitimer un abus, qu'en résulterait-il ? Le chef de la hiérarchie ecclésiastique ou un puissant souverain consentiront-ils jamais de rétablir les choses sur l'ancien pied ? Je le suppose encore ; comment prouvera-t-on que l'on soit ce que l'on veut paraître ! N'eût-on conservé que l'habit et quelques usages de ceux dont on se dit issu, ce serait au moins des marques extérieures car je ne parle pas des vœux essentiels, comme célibat, vie ascétique, milice religieuse ; quant à la règle fondamentale, rien de plus facile que de la maintenir, elle existe au long dans les écrits de S. Bernard ; pourquoi enfin à l'exemple des acteurs dont l'on s'appuie, n'est-on plus délicat sur le choix des sujets ; pourquoi la pureté du sang requise est-elle tombée en désuétude ? pourquoi le cordon noir, triste équivalent de cette marque brillante qui distinguait les croisés, décore-t-elle de nos jours, mon frère le savetier, et mon frère le comte ? pitoyable mélange des conditions ! Mais je ne finirais pas, mon cher frère, et j'abuse à coup sûr de votre temps et de votre patience : d'ailleurs mes réflexions n'iront jamais à faire schisme, et sans les pratiquer pour moi-même, j'ai l'air de respecter à l'extérieur des choses admises, quoiqu'aux fond je les désapprouve, autant pour ne pas choquer les zélés de bonne fois, que pour ne pas trop éclairer des esprits bouillants, auxquels il est dangereux de montrer certaines conséquences. Au reste, mon cher frère, vous sentez bien que m'éloignant si fort de ce qui semble à quelques-uns le *nec plus ultra* maçonnique, j'admets encore bien moins tous le grades intermédiaire et subséquents, car j'en sais encore vingt-cinq au delà, le champ de la fiction est sans borne ; ils sont tous inventés pour filer l'intérêt, avec aussi peu de besoin que cinq actes dans une

tragédie, dont le dénouement se trouverait au premier ; je les livre sans réserve et sans regret au juste tarif auquel votre lettre les a estimés. Je fais cependant un peu plus de cas du Rose-croix, non pas celui de la *lampe inextinguible*, mais le Rose-croix proprement dit, ou *Maçon d'Héredon*, quoiqu'à tout prendre ce ne soit qu'une Maçonnerie renouvelée, ou le catholicisme mis en grade, je ne le crois pas à beaucoup près du calibre des autres. Je tiens, et j'en suis sûr, qu'il doit sa naissance à des circonstances géminées, épineuses et relatives à l'art royal, et qu'il a servi d'enveloppe en certains temps aux vraies allégories, aux principes de la société c'est le jugement qu'en portent les Écossais de S. André d'Écosse, seule classe de Maçons dont la doctrine soit raisonnable, les renseignements suivis et sûrs, et les méthodes conséquentes ; le grade qui n'est proprement qu'un titre, une dénomination précise et nécessaire ajoutée à la qualité essentielle au nom de Maçon, dont il fixe la source, les progrès, le travail et la fin, est une maîtresse branche adhérente au tronc et qui tire sa substance de celle qui vivifie le gros de l'arbre, on ne pourrait la retrancher sans faire mourir le sujet ; il est bon quelquefois que la sève filtre par différents rameaux, et porte ses sucres nourriciers en détail avant de faire produire le fruit. Les chevaliers de la Palestine ont donc, ainsi que vous, cher frère, analysé la Maçonnerie, ils se sont réservés les sels, et dans le creuset je ne vois guère de reste pour le gros des Maçons que ce que les chimistes appellent *caput mortuum*. Je crois inutile de faire un examen plus détaillé, le royal arche, de l'anneau de la voûte, les sous-divisions infinies du chevalier d'orient désignées chez les uns par L. D. P. chez d'autres par Y. H. le commandeur du temple, prince de Jérusalem, Maçon couronné, maître *ad vitam*, et cinquante encore qui enchérissent d'hypothèse, et semblent se disputer l'avantage de défigurer le vrai et d'embrouiller le fond, ne sont pas dignes d'une réfutation en règle, et vous vous êtes dit à cet égard, j'en suis sûr, tout ce que je ne ferais que répéter. »

Que peut-on ajouter à ces remarques ? l'abus est manifeste et la pratique intolérable. Si la moindre utilité, mes chers frères, sauvait les reproches que vous n'éviterez jamais à cet égard, je me rangerais de votre parti, j'essaierais de

vous excuser, mais qu'alléguerez-vous ? les signes, les mots de la *maçonnerie* reçus dans tout l'univers qui quelquefois ont aidé l'infortuné loin de sa patrie dans des conjonctures délicates, et lui ont fait découvrir des cœurs généreux, en quoi consistent-ils positivement ? dans ceux des premiers grades, je vous défie de nier cette vérité : tout au plus ceux de l'écossisme de S. André y ajouteraient quelque mérite en Suède, en Écosse, ce serait peut-être un motif de plus, un droit plus intime à la bienveillance des *Maçons* de la même catégorie ; mais en général quand un Parisien indigent ira dans le fond de la Norvège implorer des secours à titre de Maçon, la seule question que ceux à qui il s'adressera lui feront est celle-ci, *êtes-vous Maçon ?* s'il y répond dans les termes prescrits et avec les indices subséquents, tout sera dit, on ne lui demandera pas la liste de ses dignités. Quand je vois un gros homme plein de santé, de vigueur et de joie, promener oisivement son onctueuse personne dans un équipage commode, et faire décemment la ronde des promenades et des bonnes maisons avec l'air de l'opulence et du désœuvrement, je demande qui c'est ; on me répond, un chanoine, un bénéficiaire ; tout est dit, mon homme est jugé : je ne m'informe point s'il est prévôt, premier ou doyen de son chapitre, ni quels sont les honneurs attachés à sa prébende ou à sa dignité. Tout ce qui abonde ne vicie pas, mais tout ce qui est hors-d'œuvre, tout ce qui enveloppe l'objet sous des accessoires superflus, plus propres à l'avilir qu'à le relever, est un vice qu'il faut détruire c'est la honte de la raison, le tort de l'esprit et le poison du cœur.



Morale, Jurisdiction, Police

N'est-ce que cela ? me dit avant-hier mon imprimeur ; en vérité, Monsieur, si je croyais que le second tome ne valût pas mieux que le premier, je ne risquerais pas de me charger de cet ouvrage ; quel intérêt voulez-vous que le public y prenne ? il semble d'abord que vous allez mettre tous les secrets à découvert ; au fait, on ne trouve que des raisonnements : c'est la chose du monde la plus froide, la plus insipide qu'un raisonnement, rien de si arbitraire, chacun s'en mêle, tout être pensant a le droit de bavarder, chacun s'en mêle, mais cela n'apprend rien ; de belles suppositions, eh ! qui n'en fait pas ? un raisonneur est un homme à charge, l'on griffonne tous les jours d'après ses propres idées, mais cela n'en fixe aucune pour ceux qui vous lisent : J'attendais à chaque minute qu'il m'adressât l'apostrophe de Boileau :

... Chacun a ce métier

Peut perdre impunément son encre et son papier.

Pour moi, je ne veux point hasarder mes peines et mon temps à l'impression d'une bagatelle, dont le fond me paraît aussi vague, et le débit aussi douteux : passe encore pour la partie où vous promettez des discours, s'il sont bien faits, cela pourra plaire ; le public en sera curieux, les Maçons qui sont dans le cas de pérorer y auront recours dans l'occasion, et puis ce grade d'*adepte* qui sonne une manière de traité philosophique sur ce grand œuvre, aura quelque mérite ; pour le reste, croyez-moi, il faut circonscrire, élaguer, et du tout il ne résultera qu'un verbiage qui ne signifie rien. Lieux communs d'un homme qui vous marchande, et qui cherche à tirer parti de la situation, que vous êtes durs à écouter ! J'avais les pieds sur la braise, mais quel est le travail sans dégoût ? celui d'un auteur est le pire de tous : les suffrages du public sont les roses du métier ; les débats, les pourparlers, la première critique du libraire, sont des épines terribles : on s'y pique, il faut être assez maître de soi pour ne pas crier. Je dois pourtant une justice à celui auquel j'ai affaire, de l'esprit, de la

littérature, de l'honnêteté, c'est son caractère ; on peut lui répondre, il écoute, voici ce que je lui dis. La *maçonnerie* est un tableau d'optique, qui doit être vu d'un point fixe pour la vérité du coup d'œil, qui cependant peut être regardé de tout sens : n'avez-vous jamais vu dans un long cloître de chartreuse de ces grandes perspectives, qui dans le lointain offrent des montagnes, des arbres, des rochers, des troupeaux, et qui en se rapprochant d'un certain endroit forment un Saint Bruno bien colossal, bien pieux, bien recueilli, en extase au fond de sa grotte ? hé bien nos loges sont comme ce cloître à perte de vue nos tableaux, nos décorations, nos surfaces, comme cet amas de montagnes, dont l'enfantement pourra bien être celui de la fable, c'est un groupe de masses empâtées de couleurs, qui montrent un paysage confus, et qui en se rapprochant forment un objet bien colossal, bien sain, bien mystérieux, dont beaucoup de gens s'extasient et que nous traitons ténébreusement au fond de nos assemblées : tous les yeux ne voient pas de même, les intéressés sont les vrais connaisseurs, ils trouveront le point ; le public, vous-même n'apercevrez d'abord que les gros coups de brosse, vous n'êtes pas au point du regard, ce n'est pas ma faute, j'ai tout dit. Il y a du mérite à se faire deviner, il faut laisser quelque travail l'imagination du lecteur ; ces sortes de choses ne se décrivent pas méthodiquement comme une bataille ou un fait purement historique. C'est beaucoup, peut-être déjà trop, d'avoir hasardé une sorte de dissertation conjecturale qui laisse percer la vérité le premier tome sera celui des *Maçons*, le second celui des bonnes gens, des paresseux et des alchimistes, voilà boutique ouverte pour tout le monde, que voulez-vous de mieux ? Quand très attentivement vous suivez toutes les soupleses d'un disciple d'Ozanam qui par l'adresse de ses jeux vous surprend, vous amuse, et vous applique, seriez-vous flatté qu'avant chacun de ses tours quelqu'un vous dît à l'oreille le procédé et la manière de les faire ? croyez-moi, tout joueur de gibecières cache ses ruses derrière un tablier, c'est un rideau nécessaire ; les fantoccini, que tout le monde a voulu voir, n'auraient amusé personne sans le tablier dont le maître de polichinelle cache les fils et les ressorts de sa marionnette. J'eus beau dire ; l'imprimeur s'obstinait : le siècle est trop judicieux, prétend-il, pour se payer de

combinaisons, de spéculations, de métaphores, il faut du réel, des faits, quelque chose de positif ; contentons-le, en voici.

La morale des *Francs-Maçons* ferait de cette société l'école des plus belles vertus, s'il était possible que l'on réduisît en leçons publiques, les principes généraux qui sont la base de leur association : tout homme qui aura saisi dans leur pureté les maximes essentielles de l'ordre, qui voudra en faire la règle constante de ses actions et de sa conduite, pourra sans fanatisme assurer hautement que l'univers entier se corrigerait si tous les hommes étaient Maçons, et que cette société semble avoir pour but de les rendre meilleurs à tous égards. Je sais bien ce que l'on oppose à cette thèse, les sophismes sont à la main de tout le monde, c'est une arme dont le bonze, le lettré, le philosophe et le petit-maître se servent indistinctement ; mais on est blasé sur les sophismes, depuis *Émile* on croit en voir partout, cela tient en garde, et l'on s'est accoutumé à savoir les résoudre.

Dans un cercle de jolies femmes et de très petits hommes, où chaque soir au retour d'un spectacle national et monotone, on vient faire de l'esprit et jouer le mot en attendant un triste wisck et un souper fin, dans une de ces maisons ennuyeusement célèbres, où la maîtresse du logis préside au conseil des génies frivoles qui l'entourent, donne le ton aux propos, le goût aux choses, juge des arts, des talents, et prête ou ôte le mérite à son gré la conversation toujours bondissante comme un ballon gonflé, la conversation tomba ces jours passés sur un sujet dont les honnêtes gens ne parlent presque plus : un abbé vermeil et pincé mit la *franc-maçonnerie* en avant, chacun dit son mot ; deux ou trois femmes nous damnèrent de prime abord, c'était la querelle du sexe ; on ne peut estimer ni sauver des hommes qui s'amusent entre eux, et n'admettent point les dames à leurs assemblées : une petite machine à talon rouge, paré cependant comme un grade de maître, et qui puait l'ambre à étouffer, se récria contre la maussaderie d'un ordre qui n'agissait, ne travaillait, ne tablait qu'aux lumières, dont les confrères devaient périr de chaud, entassés dans leurs boîtes, suffoqués de la vapeur des bougies, toujours sérieux, toujours contraints, toujours guindés : d'un coin de la chambre sortit tout à coup une

voix cassée qui s'échappant sous une très grosse perruque, entama la vaste critique de notre impiété, déterminée par le serment et le mélange de religions le harangueur s'échauffait, je m'étais tu jusque-là, j'osai répondre, et j'assurai que *la société en général n'offrait rien de contraire à la religion, à la fidélité que l'on doit au prince, à l'état, à la patrie, rien qui répugne au bon ordre ni aux bonnes mœurs* : on me l'a dit quand j'ai été reçu, je l'ai répété moi-même à tous ceux que j'ai admis, et c'est le dialogue ordinaire que tout maître de loge un peu instruit un peu bien disant, fait à Colin-maillard lorsqu'il attend au bas de la chambre le moment de commencer sa ronde : j'ajoutai que quoique le titre de *Maçon* ne fût pas pour un honnête homme une qualité de plus, à coup sûr ce n'était pas un mérite de moins, que si leurs règles étaient bien connues et suivies à la lettre, le cœur de bien des personnes se rectifierait, leur conduite serait plus sage, leur vie en tout plus exemplaire, leurs propos plus ménagés. Quelle sottise ! dit impétueusement la maîtresse de la maison, Monsieur est sans doute de ces gens-là, mais en tout cas il aura peine à persuader que les mœurs puissent gagner quelque chose à la doctrine de sa ridicule secte : je ne pense pas qu'aucune société particulière ait la prétention de mieux enseigner la vertu, que la religion elle-même, et les gens habiles qui nous en expliquent les devoirs. Pardonnez-moi, Madame, tous les jours une poignée d'hommes retirés peuvent enchérir entre eux par la pratique habituelle sur des préceptes communs à tous, que l'on se contente de savoir par cœur pour les citer dans l'occasion : ne vous hâtez pas trop, disait *Imlac* à *Rasselas*, d'accorder votre confiance ni votre admiration à ces docteurs moralistes, ils dissertent comme des esprits célestes, mais ils vivent comme des hommes. Je fus presque accablé, les injures s'en mêlaient j'ignore comment la chose finit, car je cours encore : cependant j'avais raison. En effet, si les congrégations religieuses réunies sous les différentes bannières de leurs fondateurs, nuancées des uniformes qui les distinguent, sont des asiles impénétrables au vice, des retraites sûres, pour la vertu, elles ajoutent donc à la théorie des devoirs de la religion, la pratique dévote et journalière de ces mêmes devoirs. Il faut avoir payé son contingent au public pour acquérir le droit de s'isoler, à dessein de récapituler sa vie et de

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

purifier son cœur un homme habile a décidé que la société a de justes prétentions sur le travail de chaque individu, que s'en dispenser par la retraite, c'est trahir son devoir : cependant loin du bruit du monde, et des occasions de chute, ces âmes généreuses qui nuisent à la société civile par leur renoncement, leur absence, leur célibat, qui s'arrogent le privilège d'éluder le vœux général de la nature, par des vœux particuliers qui sont hors de l'ordre, qui sont un état dans l'état, sont sensées vivre d'une manière plus pure, avoir des mœurs plus douces, une morale plus sainte, plus orthodoxe, plus régulière. Pourquoi les *Franco-Maçons* seraient-ils privés d'un avantage qui dans le fait est le précis de leur union, dont l'objet positif sera toujours l'exercice détaillé des œuvres de l'humanité, et l'observance étroite des vertus religieuses, civiles et patriotiques ? Il est déjà reçu dans le monde :

... qu'une faible partie

Pour bien, sans nuire au tout, en être désunie.

C'est la définition et l'exception la plus avantageuse en faveur des couvents et des êtres célibataires : mes frères sont bien plus avancés, ils concourent dans le grand tout, chacun pour leur part, et savent allier les obligations de l'ensemble avec leurs devoirs particuliers rien ne contraste dans cet arrangement.

Leur serment, si l'on veut le nommer ainsi, contient explicitement toutes les choses auxquelles ils s'astreignent : ce n'est, à proprement dire, qu'une promesse revêtue de formalités qui ne la rendent ni plus solide, ni plus terrible, mais qui solennise sa prestation avec assez d'appareil pour imprimer un souvenir permanent qui empêche de jamais s'en écarter en voici le prononcé sans aucune altération.

« Je promets devant le grand Architecte de l'univers et cette respectable assemblée, d'être fidèle à Dieu, à la religion que je professe, au souverain dont je suis sujet, à ma patrie, à mes frères : de les aimer de tout mon cœur, de les secourir de tout mon pouvoir, aux dépens même de ma propre substance, si le partage en est nécessaire pour leur soutien je promets de respecter la femme,

la fille et l'amie de mon frère, d'être sage à tous égards dans ma conduite, prudent dans mes actions, modéré dans mes discours, sobre dans mes goûts, juste dans mes vues, équitable dans mes décisions, honnête dans mes procédés, humain, généreux, charitable envers tous les hommes, spécialement pour mes frères : je promets d'obéir à mes supérieurs en tout ce qui me sera prescrit pour le bien, et relativement à l'ordre auquel je voue mon attachement pour la vie. Je promets d'être discret et impénétrable sur tout ce qui va m'être confié, de ne jamais rien écrire, tracer, peindre, buriner, ni faire chose quelconque, qui puisse en s'occasionner la divulgation : si je manque à mon serment, je consens d'avoir la langue arrachée, la gorge coupée, etc.... » Ces derniers formulaires paraissent avoir été suppléés postérieurement au vœu strict, pour en tirer le modèle de différents signes, gestes et positions qui distinguent les premiers grades, car dans le fond, c'est une liste de pléonasmes ; il eût été plus court de dire tout simplement « je consens de perdre la vie si j'y manque : » c'est assez le style de tous les jurements, même de ceux qui sont à l'usage journal, et qui assaisonnent fréquemment la conversation des mondains, des enthousiastes ou des gens fâchés : *que Dieu me punisse, si cela n'est vrai ; que je meure ; que le ciel m'écrase ; que.....* etc. à mon gré, il y aurait eu plus de noblesse, plus de décence à n'astreindre les initiés que par le gage de l'honneur, et sous la triste condition de le perdre, en cas qu'ils deviennent réfractaires ; mais aussi fallait-il n'admettre absolument que des personnages capables de bien sentir toute la valeur du terme, et de connaître le prix de la réputation. Il y a bien un grain d'honneur pour tous les hommes, mais celui du savetier ne ressemble pas tout-à-fait à celui du gentilhomme, la délicatesse de l'âme, la précision des idées sur un article de pur sentiment, tient beaucoup aux organes et à l'éducation, cela devenait embarrassant. Une grosse épouvante, l'image terrible de la mort affecte tout le monde, les *Francs-Maçons* l'ont préférée, sans prendre garde que si quelque chose peut annuler l'engagement dans le système de ceux qui réfléchiront, c'est exactement cette sentence exorbitante que les *Maçons* n'ont pas le droit de porter ni de faire exécuter. La vie des citoyens est le bien de l'état, aucune société particulière ne peut en disposer : on dévoue sa tête au

prince, on la courbe sous le pouvoir et l'autorité des lois, mais elle n'appartient à personne privativement ce sont de ces peines comminatoires qui n'ont jamais d'effet, on le sait, on s'en moque, *qui cada à syllabâ cadit à toto*, et quand un engagement pêche ainsi dans sa conséquence, que peut produire l'antécédent ? L'orateur Romain qui faisait de si belles périodes, ne les terminait pas par du jargon. Dans quelques pays et en certaines loges, on fait encore ajouter au candidat, en posant la main sur l'évangile. « Je promets devant le grand Architecte de l'univers et sur ce livre qui contient sa parole, etc. » mais cette forme n'est point de l'essence du cérémonial, elle paraît même tout-à-fait contradictoire, vu l'extrême silence que l'on prescrit sur tout ce qui est matière de croyance, ou qui en renferme les objets ; et à coup sûr les *Franco-Maçons* n'exposeraient point à profanation le dépôt respectable des vérités saintes, vis-à-vis de gens qui n'auraient pas pour ce trésor de la foi, la vénération qu'il mérite ; il faut considérer cet usage rare comme un abus que la ferveur et le zèle mal dirigé, auront introduit sans songer aux conséquences, il est presque aboli partout, et l'on le supprime tous les jours. Cet aveu que je me crois obligé de faire, soulagera beaucoup l'inquiétude et les scrupules de plusieurs esprits qui ne se déterminent que sur les apparences, et qui les saisissent toujours au tragique, lorsqu'il est question de juger le prochain ; mais il n'est ici question que de la morale de la société ; pour la développer, suivons toutes les parties de l'engagement.

« *Je promets devant le grand Architecte de l'univers :* » ici le nom de l'Éternel n'est point compromis, et ce n'est point le cas des remarques que j'ai faites antérieurement à l'article de l'abus des termes, sur le tort que mes frères ont quelquefois, de transgresser le décalogue en prenant le nom de Dieu en vain. Personne n'échappe aux regards de l'Être suprême, tout homme doit se croire sans cesse sous ses yeux, alors plus de crimes dans l'univers le premier hommage des *Maçons* est donc celui que le fini doit à l'infini, le créé au Créateur, dont il croit et atteste la présence ils le prennent pour témoin, pour garant, pour juge de leurs vœux : je trouve tout à la fois dans cette expression, l'aveu formel de la croyance, de la dépendance, de la confiance, de l'adoration

la plus directe : la religion oblige-t-elle à plus ! Sort-on de ses préceptes, en promettant d'être *fidèle à Dieu* ? L'enfant qui reçoit l'ablution salutaire qui doit le régénérer, et qui lave la tache malheureuse de sa naissance, n'articule encore aucuns sons, mais un homme honnête se rend sa caution, et promet d'avance pour lui cette fidélité Dieu, le premier caractère du chrétien : on l'élève en conséquence ; *la fidélité à Dieu* est un vœu saint, absolu que l'on ne peut jamais répéter trop souvent ; sans ce principe, tout est vide, lâche et corrompu ; un autre motif a-t-il conduit les martyrs sur l'échafaud ? La fidélité pour le Dieu d'Abraham, dresse le bûcher d'Isaac, y asseoir la victime innocente, et fait taire la voix de la nature, pour n'écouter que celle du devoir. La fidélité pour Dieu fait renoncer *Moïse* à la qualité de fils de la fille de Pharaon, *Exod.* II, v. 2 : la fidélité pour le Dieu de Moïse fait périr une mère et sept fils, précipite Daniel dans une fournaise ; la fidélité pour Dieu n'a-t-elle pas exposé *Paul* aux persécutions, et livré *Ursule* et ses onze mille vierges aux glaives des bourreaux ? Le temps de ces affreuses exécutions est heureusement passé, est ce le défaut de foi ou de vierges ? *Fidèle à Dieu*, c'est à coup sûr le type de tous les devoirs, la morale la plus complète : les Égyptiens traversent la mer, les murs de Jéricho s'écroulent, Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David, font des prodiges de valeur, (*Épit. de S. Paul aux Hébreux*,) parce qu'ils sont fidèles à Dieu ; quiconque observe ce précepte, ose tout, peut tout, souffre tout, s'expose à tout, et cette vertu première qui le soutient, féconde dans son cœur le germe de toutes les autres : c'est par ce vœu que les *Franco-Maçons* débutent quel heureux présage ! Quel préjugé en leur faveur ! Le mélange des religions peut-il y porter préjudice ?

Fidèle à Dieu et à la religion que je professe. Cette branche qu'il ne faut pas diviser, souffre plus de difficulté ; les censures ecclésiastiques ne l'épargnent pas, elle est cependant facile à justifier. Je crois que le même *Maçon* que j'ai cité quelque part, celui qui a répondu à la bulle d'excommunication, a réfuté victorieusement cette objection, qui faisait un des six prétextes de la colère et des foudres du Vatican : *justificatur mulier infidelis per virum fidelem*, a-t-il dit, et ce sont les propres paroles de l'apôtre Saint Paul, et réciproquement on peut

attendre cet effet salulaire de la cohabitation et de l'intimité des personnes qu'une bigarrure d'opinions, quelquefois une dispute de mots sépare ; mais que l'amitié, l'union, la confiance, la fréquentation, rapproche, persuade détermine : d'ailleurs serait-ce une plus forte indécence d'admettre aux mêmes pratiques, à la participation du même banquet, des personnes de culte dissemblable, que d'associer au partage d'un sacrement très respectable, et de joindre par un lien indissoluble, un catholique et une protestante, surtout avec l'extraordinaire condition de dévouer suivant les sexes, une partie de leur génération au diable, pour acquérir l'autre Dieu. Moi, je n'y entends pas de finesse, je nomme tout bonnement un chat, un chat, et Rolet un fripon ; voilà sans surfaire la clause canonique sous laquelle les mariages de religion différente sont permis, car le mot toléré, n'est qu'une porte de derrière ; on ne tolère point ce qui est réputé saint, il faut réfuter ou absoudre, c'est le cas du positif ou négatif absolu. Les circonstances sont bien moins graves à l'égard des Francs-Maçons, et rien ne prouve tant leur docilité et le peu d'envie qu'ils ont de faire secte, que le soin exact qu'ils prennent d'écarter et de défendre entre eux toute dissertation sur le culte et la variété de doctrine : un seul Dieu, une seule foi ; un seul amour, s'ils étaient controversistes ou convertisseurs, ils examineraient de plus près la façon de penser de chacun, mais ce serait entreprendre sur une partie dévolue de droit aux sages et savants interprètes des vérités évangéliques. La tolérance que mes frères semblent professer, est plutôt l'apanage d'un cœur doux et humain que celui d'un esprit incrédule. Si l'honnêteté physique consistait dans la forme de croire, la probité serait bien réduite. Les *Francs-Maçons* désirent sans doute, chacun à part foi, la conviction et la conversion de son frère, peut-être même implorent-ils cette grâce puissante qui doit et qui peut opérer le prodige, mais ils ne se chargent pas d'en diriger l'influence, ni d'inquiéter personnes sur ses opinions particulières. Le prononcé, *fidèle à la religion que je professe*, n'a donc d'étendue que jusqu'au moment d'être mieux éclairé, et pour astreindre le candidat à ne pas s'écarter des principes dans lesquels il est né, par des vues purement humaines ce qui s'appelle mentir à Dieu et aux hommes, commettre l'action la plus lâche, et

que l'on peut regarder comme l'indication de toutes les manœuvres possibles un poète fameux a dit à peu près :

Qui fut trahir son Dieu, peut bien trahir son prince.

Je ne m'y fierais pas, à la vérité, à moins d'un de ces coups de lumière qui tiennent du miracle et je crois que depuis bien des siècles, on n'entend plus de voix qui crie, Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? L'expression des *Maçons* ne trouble donc point l'ordre moral et religieux ; au contraire, elle y remet un chacun.

Au souverain dont je suis sujet, à ma patrie : à l'avènement au trône, au commencement d'un monarque, toutes les classes de l'état, prêtent le serment de fidélité, et cependant chaque fois que le prince honore quelqu'un de ses sujets, de charges et d'emplois, le promu renouvelle le même serment : les *Franco-Maçons* ne pèchent donc pas en le réitérant lors de leur initiation, c'est un engagement bon à rappeler, il caractérise bien clairement la soumission d'une confraternité, que quelquefois on a voulu taxer d'avoir des vues ambitieuses et opposées à la politique : c'est même de cette partie du serment que j'ai inséré ci-devant, les preuves les plus fortes de l'absurdité de certains grades, dont l'objet vague en lui-même, ferait déroger à l'obligation première, ceux qui auraient la folie de s'y livrer. La puissance du souverain et la fidélité du sujet, sont les deux appuis nécessaires pour tous les états ; après Dieu, celui qui sur terre mérite notre hommage, notre zèle et le sacrifice de nos jours, c'est le maître qui nous gouverne. Si la *maçonnerie* eut pris son origine en France ; si les Français seuls étaient *Maçons*, nos instituteurs n'auraient jamais pensé d'exprimer ce mot de fidélité dans l'engagement, parce qu'il est gravé dans le cœur de la nation ; l'amour et la fidélité pour le prince, est son sentiment le plus vif ; tout Français vient au monde avec la volonté d'en sortir quand il faudra pour son roi, sans murmure et sans regret : cette façon de penser précoce, que je placerai dans la classe des idées innées, croît avec l'âge, se développe par l'éducation, se soutient par l'exemple, et ne s'affaiblira jamais :

mais les *Maçons* sont de tous les pays, il est bien des peuples auxquels il faudrait souvent faire renouveler cette promesse.

Fidèle à la pairie. Ce terme n'a plus la même valeur que par le passé. Un poète latin a donné une si mauvaise leçon, par son *ubi bene, ibi patria*, que c'est presque aujourd'hui le système général. Le bien-être attache, la mauvaise fortune, les contrariétés, les angoisses de la misère étouffent l'amour du pays d'ailleurs on craint si fort d'avoir le goût du terroir, qu'il est presque du bon ton de dénigrer sa patrie. Il est vrai que certaines gens ont le malheur de devoir le jour à des cantons bien ridicules ; un de mes amis me le disait ce matin, il est dans le cas ; je ne connais rien de si rebutant, de si épais que son air natal ; ce n'est pas précisément la faute du climat, le ciel et beau, le terrain fertile, le paysage assez riant, la ville assez grande, mais les gens qui la peuplent sont insoutenables ; on n'a pas le courage de se regarder comme le compatriote d'un tas de méchants, d'envieux, de petits génies, de personnages vils, rampants, faux, jaloux, colporteurs assidus de toutes les anecdotes qui peuvent ternir la réputation d'autrui, espions éternels de la manière de vivre de leurs voisins, exigeants, hauts, ignorants, caustiques, grossiers, des femmes aigres, orgueilleuses et poissardes, des mères sans principes, des filles sans éducation, sans maintien ; des sociétés sans goût, des conversations sans sel, de beaux esprits sans connaissance, des lettrés sans judiciaire, des poètes sans rimes, des auteurs, ah des auteurs !... des académiciens, des spéculateurs, des agriculteurs, des hommes à essais qui sont dupes, des hommes à conseils qui sont fourbes ; un enchaînement de parenté, des alliances, une noblesse... des philosophes érigés de leur chef en censeurs publics, intrigants dans les familles craints par les sots, encensés par des caillettes : des gens graves ou qui devraient l'être dont la lorgnette maligne et pénétrante fouille le cœur de chaque passant ; une tante avare, curieuse, fausse et bienfaisante, qui récite sans cesse la liste de ses dons ; un oncle assommant qui moralise du matin au soir ; des pères qui mangent tout, d'autres qui thésaurisent et meurent de faim, c'est encore pis : une monotonie, un jargon, des propos, des médisances maladroites, des calomnies sanglantes, beaucoup de gourmands, de gros repas, aucuns plaisirs, point de

commerce, des bourgeois sans industrie, une populace sans activité ; de vieux préjugés, des vices nouveaux, de l'insolence chez les gens de fortune, du mépris pour la médiocrité, l'air de par-dessus au couvert d'Apicius, la flatterie honteuse du parasite qui le courtise, un penchant pour le jeu que rien ne peut vaincre, des spectacles pitoyables, des promenades négligées, des maisons incommodes des campagnes dévastées, un faux air d'opulence et de prudence à travers tout cela, quelques raisonneurs qui argumentent habituellement sur les moyens, la dépravation, le patriotisme, le mauvais goût, et dont on applaudit les sarcasmes et les parades d'honnêteté tandis qu'un pauvre diable qui n'a pour lui qu'un sang pur, un sens droit, presque point de bien, beaucoup d'honneur, aucune intrigue voit tout sans mot dire, rit ou pleure dans un coin sans fatiguer, sans contrarier personne, se retire à l'écart sans prétention, et ne peut obtenir d'être, je ne dis pas respecté, mais oublié une fois pour tout ; à quoi sert-il donc d'être honnête homme ? Un Calabrais à qui l'on faisait cette question, répondit, c'est un métier de dupe, je ne l'ai été que vingt quatre heures dans ma vie, et je pensai mourir de faim. Nul n'est prophète dans son pays, le proverbe qui se vérifie journellement, nuit beaucoup à l'esprit de patriotisme si chez soi le mérite obtenait quelque estime, s'il était connu, apprécié, récompensé, le sentiment ne mourrait pas dans le cœur de la plupart des gens qui sont en droit de penser qu'ils ne tiennent à personne, parce que personne ne paraît tenir à eux. Ôtez cinq ou six êtres auxquels le sang vous lie, et qui décident votre tendresse, on peut se regarder comme isolé ; si la chaîne se rompt une fois, que deviendra l'ensemble ? Il est bien vrai que le nom de *patrie* ne s'entend pas exclusivement du lieu où l'on est né, mais de l'état duquel on fait partie c'est dans ce sens que les *Franco-Maçons* imposent l'obligation d'y être fidèle. Faudrait-il en faire une loi, si, comme dit l'écriture, l'homme n'avait pas corrompu ses voies ! Le titre de citoyen est le plus beau de tous à qui sait en faire une juste analyse mais il paraît, qu'assez dans tous les temps, ceux qui s'en rendaient dignes et en remplissaient les devoirs, obtenaient la célébrité, d'où l'on pourrait presque conclure que ce fût toujours des hommes rares, car on ne remarque guère une vertu, une action, quand elle

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

est au courant. Si avant l'idée de l'intérêt personnel, qui vient toujours trop tôt et toute feule, on imprimait celle de l'intérêt général qui vient toujours trop tard, et jamais de soi-même, auquel cependant la premier ressortit, et se trouve lié par des nœuds invisibles, l'égoïsme parlerait moins haut, et la patrie s'en trouverait mieux : le bourgeois de Calais qui protège ses murs, défend sa ville, sa femme, ses enfants et sa vie, obtient un magnifique éloge, le voilà caractérisé citoyen généreux ; l'on n'observe pas que la querelle qu'il épouse, à laquelle il sacrifie, lui est directe, ce sont ses foyers, son patrimoine et sa famille qui décident son héroïsme ; c'est dans la distribution de la justice, c'est dans le maintien des lois, dans l'économie des finances, dans l'emploi des fonds publics, le soulagement des peuples, l'embellissement des villes, leur sûreté, les établissements utiles, l'ordre, l'harmonie, l'administration de l'autorité, que je cherche le citoyen, le patriote j'en trouve heureusement l'exemple sous nos yeux, l'intérêt personnel n'est point alors le mobile du bien que l'on fait ou que l'on fait faire : c'est dans le champ de Mars, sous le poids de la giberne et de la cuirasse, au fort des combats que je trouve l'ami de la patrie, son sang va couler pour elle, c'est la cause de tous, et non pas la sienne que son bras va soutenir.

La noble chose.
Que d'être chevalier,
On prend la cause
De l'Univers entier.

L'opéra seul croyait nous donner des maximes, son rival d'harmonie pour le gracieux et le flatteur, le deviendra peut-être à cet égard : le siècle des paladins est passé, mais ces bonnes et braves gens étaient citoyens à leur façon ; ils avaient le système du patriotisme universel, c'était un sentiment à rectifier, à réduire : on trouverait encore assez de cosmopolites ; mais il nous faut des gens fixes, et dont l'attachement inviolable pour leur patrie éclate clans toutes les occasions d'utilité ; mais il faudrait aussi que la patrie... oh ! il faudrait, je crois, finir cette digression qui ne revient à rien. Il s'agissait des *Maçons*, de la

promesse qu'ils exigent sur cet objet ; leur méthode, leur précaution mérite des éloges, tenons-nous-en là.

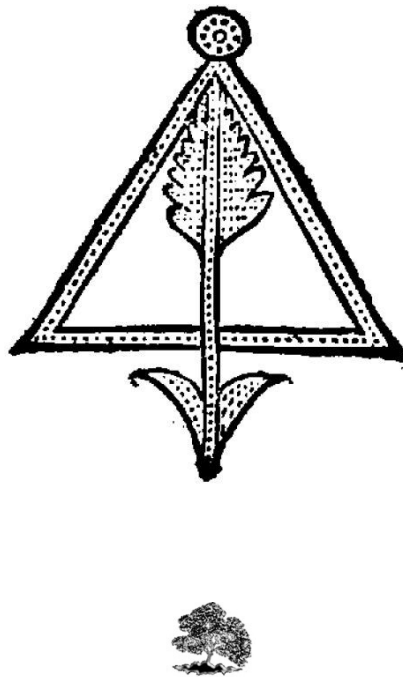
À mes frères. Les différents discours de loge, définiront beaucoup mieux que je ne puis le faire, ce nom précieux dont les *Maçons* s'honorent réciproquement la douceur qui y est attachée, porte invinciblement dans les âmes la sensation d'une amitié tendre. De ceux à qui nous appartenons par les liens du sang, aucuns, après les auteurs de nos jours n'ont de droits plus légitimes à notre affection que des frères, ce terme indique que les *Francs-Maçons* cherchent à s'unir par tout ce qu'il y a de plus vif et de plus naturel : le spectacle nu de la nature dans ses premières opérations n'offre tous les hommes que sous cet aspect, pétris d'un même limon, rameaux d'une même tige, ils étaient, ils sont effectivement frères ; la religion depuis les a encore nommés tels, elle s'accorde donc avec la nature pour établir cette consanguinité, les Maçons secondent l'une et l'autre établissant entre eux ; mieux que qui que ce soit, ils en ont aperçu les rapports et le prix l'égalité parfaite est la base de leur union ; tout disparaît en loge, l'homme y quitte les livrées de l'orgueil, les distinctions du hasard, les parures de la fortune ornés des seules vertus qui l'embellissent, il fait les faire respecter, les faire valoir, chérir et les pratiquer journellement. L'histoire des effets heureux qui en résultent à certains égards, serait longue, et les anecdotes intéressantes de secours donnés, de services rendus, d'inimitiés éteintes au seul nom de la fraternité, peuvent fournir le canevas d'un ouvrage à part je me réserve le délicieux plaisir de publier la liste des belles actions de mes frères, quoique ce titre trop prodigué, trop avili, tourne depuis plusieurs années à la confusion de ceux qui le portent et qui en font le plus de cas : triste fatalité qui des mêmes sources fait couler à la fois le lait et le poison ! Cette extrême égalité trop généralement adoptée comme principe, voulait encore certaines précautions ; sans applaudir à la perversité, il faut respecter les convenances d'usage, et lorsque le décrotteur m'embrasse, partage ma soupe et ma chaise, j'ai peine à oublier qu'une heure avant il était à mes pieds, que dans une heure il y sera peut être encore, si la boue m'y force, si ma bourse l'y décide : ce tableau est maladroit, un peintre habile ménage

mieux ses teintes : il faut une dégradation insensible, un ton de couleur, il faut qu'elle soient mieux fondues ; ceci tranche trop : la nature me montre les hommes égaux ; mais n'est ce pas les âmes qu'il faut appareiller ? Peuvent-elles l'être quand les distances d'état sont si fortes ? Tel que je viens d'appeler mon frère dans une courte enceinte, où personne n'a dû critiquer cette familiarité, me fera rougir à quatre pas de la loge, s'il me salue d'un air de connaissance cela n'est pas proposable, et je suis persuadé que cet inconvénient a fait retirer la plus grande partie des gens d'une certaine étoffe, de ce chaos fraternel, où tout le monde est absolument confondu. J'aurai plus d'une fois occasion de me récrier contre l'indécence de ce mélange : l'idée du niveau présente à l'abord une allégorie flatteuse, les petits sont comblés de voir disparaître l'espace qui les éloignait de leurs supérieurs, ceux-ci sont forcés de renoncer à leur marque, à l'inhumaine habitude de faire sentir le poids du crédit et de l'autorité ; mais au détail les conséquences sont fâcheuses, une âme vile s'apprivoise trop aisément, et pense d'autrui d'après son cœur ; ainsi l'homme respectable, dont la naissance, l'état et les sentiments garantissent les vues, n'ose presque plus risquer de faire une belle action, sans être soupçonné du motif, dont la canaille qui le juge serait capable. La maçonnerie réduite à la classe la plus vile d'entre les citoyens, ou devenue au moins la récréation banale du porte-faix comme du gentilhomme, s'avilit tous les jours passe pour un pays où tout est à peu près peuple, où l'on s'honore d'un défi à coups de poings ; mais ailleurs, comment concevoir que tel qui de sa vie n'a dû bâtir que des baraques, faire un ragoût, un habit, une perruque, songe à reconstruire le temple de Salomon, et puisse y être propre ? Il faut des hommes pour porter l'oiseau sans doute ; mais en ce cas, distinguons donc les vrais architectes ; qu'une classe supérieure fidele à son institut, reste sévère sur le choix des sujets, que cette analogie plus sublime, plus directe, plus conséquente au vrai but des Maçons, devienne exclusivement le taux des personnes honnêtes, je ne dis pas précisément pour les mœurs ce point est absolu, mais honnêtes dans toute l'étendue du terme, pour le genre, la qualité, l'état, et que dans ces sortes de loges on assortisse les êtres, si l'on veut réellement rapprocher les esprits et lier les cœurs.

Je promets d'obéir à mes supérieurs dans tout ce qui me sera prescrit pour le bien. Dans une société libre par elle-même, qui sans sortir de l'ensemble et du corps des citoyens, en forme cependant un à part, qui hors la dépendance générale ne ressortit à aucuns chefs, que ceux qu'elle s'est elle-même donnés, d'après les règles qu'elle-même s'est faites, il est tout simple que celui que l'on y admet promette entière obéissance. L'attribution de l'autorité qui résulte d'un nœud libre, est elle-même un effet libre ; l'aveu de cette autorité, l'engagement de s'y soumettre sont des actes légitimes. Je ne discuterai point ici la force de cette petite domination que l'on pourrait nommer aristocratique, et qui semble un peu formée sur le modèle républicain ; s'il y avait moins de mélange, plus de concert, des personnages plus marqués, plus imposants, on éviterait peut-être l'anarchie prochaine, à laquelle la société vise depuis longtemps : au reste, le candidat ne promet d'obéir que dans ce qui lui sera prescrit pour le bien ; cette clause seule fait l'apologie de l'engagement et du précepte. Vous subsisteriez peut-être encore, sociétés proscrites et trop justement condamnées, si vos vœux de soumission à votre chef n'avaient pas été plus indéfinis que ceux des *Franco-Maçons ! pour le bien* : ce mot exprime tout, et remet les contractants dans les bornes des devoirs relatifs et communs, qui sont dans la police générale comme dans l'ordre particulier. La promesse du secret n'est pas non plus une précaution vicieuse : le plaisir consiste souvent au mystère dont on l'assaisonne. Les *Maçons* qui se sentent sans reproche, auxquels personne ne fut jamais fondé d'en faire d'essentiels, s'amuse des conjectures auxquelles ils excitent la curiosité publique ; jaloux de leurs procédés, de leurs usages, de leurs formes, ils imposent la loi de ne pas les révéler ; quelle induction fâcheuse peut-on en tirer ? Tous les jours dans la meilleure société, on regretterait que demain, l'on fût informé, chez le voisin, des bagatelles innocentes qui ont occupé la veille, et rempli le vide de la soirée. Je ne vois nulle part un commandement précis qui oblige d'afficher ce que l'on fait entre amis. Le mauvais argument, *quiconque fait mal se cache*, n'eut jamais à mon gré une forme probante ; l'auteur de l'étréne au pape y a répondu par une question : *tous ceux qui se cachent font-ils le mal !* et alors quelle chaîne de

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

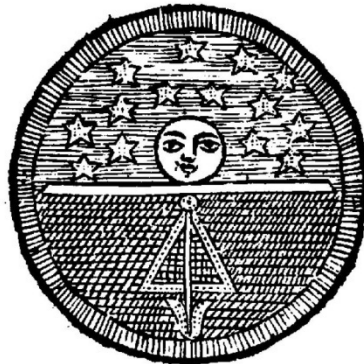
pitoyables conséquences. *Qui malè agit odit lucem*, osera-t-on dire, *ergo qui odit lucem malè agit*. Le plus petit logicien rougirait d'un pareil syllogisme, peut-être même nierait-il absolument la majeure, car il n'est que trop fréquent de voir le vice faire trophée de sa dépravation. En paraît-il quelque marque contre les *Maçons*, aux détails que je viens de faire, et qui sont ceux des premiers engagements d'un initié ? Un ordre, un corps, une société, doit être jugé sur sa morale, l'exemple en fait foi, Il n'est pas loin de nous : celle des *Francs-Maçons* est retenue très clairement dans le formulaire de l'obligation ; j'y ajouterai sans réflexions ultérieures, celle que l'on donne à titre de devoirs *norma morum*, règle de mœurs aux Maçons, qui par leur intelligence, leur zèle ou leur ancienneté, (car il faut anoblir la marche de chaque chose) sont parvenus à un grade réputé supérieur ; voici les dix articles.



Devoirs des Chevaliers de l'Orient

1. Aimer adorer, et servir le vrai Dieu, et obéir au souverain.
2. Avoir en horreur les médisances, la calomnie et le mensonge.
3. Se secourir mutuellement, soulager chacun dans ses besoins et prévenir même son frère.
4. Faire accueil aux étrangers, et exercer les vertus de l'hospitalité.
5. Visiter les malades, les consoler, les aider, et ensevelir les morts.
6. Prier pour ceux qui sont persécutés, et s'efforcer toujours de justifier et de protéger l'innocence.
7. Aimer tous les hommes en général, fuir les vicieux, n'avoir soi-même aucun vice.
8. Ne point fréquenter les lieux de débauche et les femmes de mauvaise vie.
9. Être régulier observateur des lois maçonniques, instruire toujours avec douceur et exactitude.
10. Reprendre ceux qui manquent à tout l'ordre en général, et les déceler au chef de la loge, s'ils ne veulent pas de corriger.

Si tous ces objets sont remplis, votre cause est gagnée, mes frères ; voyons si vos règlements généraux y assortissent et comment vous les faites exécuter.



Règlements, Jurisdictions

La juridiction des *Maçons* est tout à fait gracieuse, la puissance coactive étant toujours une émanation du pouvoir souverain, elle n'est pas dans leurs mains ; parce qu'ils ne sont avoués ni du prince, ni de l'état, ils ne peuvent forcer à l'exécution de leurs ordonnances ; n'ayant pas le droit de faire des lois positives, ils n'ont pas celui d'infliger des peines physiques. Leurs règles, leurs obligations sont purement morales, le délit ou la contravention en ce cas ne peut être sujet qu'à des peines morales, encore douterais-je si celle du déshonneur, de la tache qu'ils peuvent faire à la réputation du délinquant soit par une radiation aux registres, soit par l'exclusion de la loge, et depuis peu, par la suppression de titre de maître et de la patente de maîtrise est un acte bien légitime. Il n'est pas à nombrer combien de fois j'ai répété ces vérités aux *Maçons* qui m'étaient subordonnés. Aux accusations, aux clameurs, aux censures, aux plaintes, aux...., il n'y a qu'à prendre un parti violent, propos vague et que chacun tient sans savoir pourquoi, je répondais toujours : mais, mes chers frères, que ferez-vous à ce prétendu coupable ? userez-vous de violence, c'est sortir de l'esprit de l'ordre ; vous le jugerez, vous le condamnerez, vous lui signifierez votre arrêt ; quel cas en fera-t-il ? où sont vos licteurs et vos droits ? il appellera de toutes ces superbes décisions au tribunal de la liberté, premier caractère de l'homme, devise de notre état ; il en appellera peut-être au tribunal de la raison qui sans doute cassera la sentence, et démontrera l'insuffisance du juge. C'est au sentiment seul à contenir dans des règles qui doivent être aussi de pur sentiment, des hommes qui ne sont en effet liés et subordonnés que par le sentiment : n'admettez que des sujets capables d'en respecter l'empire, il sera absolu, et vous éviterez cette foule de lois arbitraires, qui annoncent une mauvaise organisation, et montre plutôt le caprice de l'esprit humain, que la validité d'un lieu destitué de tous les arcs boutants civils, qui seuls peuvent lui servir de point d'appui. De là cette variété

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

introduite dans presque toutes les loges, qui défigure le code primitif des lois *maçonniques*, et met chaque *Maçon* dans le cas de pouvoir éluder un précepte par la citation d'un autre, qui sur le même objet contredit expressément. La pureté de la morale ne reçoit point une atteinte notable par ces différences, c'est tout ce qu'il m'importe de justifier quant à présent : il existe même un formulaire commun, de préceptes anciens qui sont à peu de chose près les mêmes partout cette catégorie se divise en relation de chacun des grades ; en parcourant, nous compléterons peut-être l'idée que l'on a déjà prise de ces grades en eux-mêmes



Statuts pour les Apprentis

ARTICLE PREMIER

Il ne sera permis à aucun frère, de quelque qualité et condition qu'il soit, de proposer un profane pour être reçu *Franç-Maçon*, qu'au préalable il ne se soit soigneusement informé de ses mœurs et conduite, desquels il sera comptable sur son honneur vis-à-vis de la société et s'il arrivait contre toute attente qu'un mauvais sujet fût admis et reçu légèrement, le frère parrain sera puni également de la faute commise par son élève, car il est très expressément recommandé à tous frères proposant, d'être circonspects sur les profanes qu'ils présenteront.

ART. II. D'abord qu'un frère, qui devra tout au moins être maître, aura proposé un récipiendaire, le vénérable renverra la délibération à la loge suivante, afin que chacun ait le temps de s'aboucher et de s'informer du comportement du profane.

ART. III. À la loge suivante, le frère proposant demandera la parole pour obtenir le scrutin, auquel il sera procédé à l'instant en la forme suivante. Le frère secrétaire donnera à chacun des maîtres, les apprentis et les compagnons devant être exclus de tout droit de suffrage, une balle blanche et une noire, alors chacun à son rang mettra celle qu'il juge à propos dans la bourse du scrutin, la blanche désigne l'acceptation, la noire la réjection.

ART. IV. Le vénérable fera avec le secrétaire la visite du scrutin, pour vérifier le nombre des ballottes, et voir s'il se rapporte à celui des votants. Si toutes les balles sont blanches, il prononce l'admission en cette forme, s'adressant au parrain : « Votre élève est agréé, vous pouvez le présenter suivant notre usage, le frère terrible vous aidera dans vos fonctions. »

ART. V. Plusieurs balles noires au scrutin obligent de le recommencer jusqu'à trois fois, et à la dernière, si elles s'y trouvent encore, le proposé est exclu. S'il n'y avait qu'une seule balle noire, celui qui l'a mise est obligé de

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

l'annoncer au vénérable, qui se levant de son fauteuil, écoute les motifs de l'opposition ; s'ils lui paraissent frivoles, ou qu'une inimitié en soit la base, il tranche de lui-même la difficulté.

ART. VI. Si les raisons des opposants sont légitimes et appuyées de preuves, le vénérable se replace dans son fauteuil, et dit à toute la loge : Mes frères, j'espère que personne ne s'avisera de proposer désormais le profane un tel, parce qu'il est rejeté à jamais.

ART. VII. Après la résolution de la loge sur l'acceptation ou le refus, le frère proposant devra en instruire le profane admis ou rejeté, sans jamais dire le nom des opposants, et ce, sous peine d'expulsion.

ART. VIII. Les raisons pour rejeter un sujet doivent être graves, telle que la dépravation de ses mœurs, ou que quelqu'un de sa famille ait été puni par la justice, les affaires particulières n'ayant aucune relation à la société.

ART. IX. Tout profane qui sera proposé en loge, devra être qualifié par le frère parrain, par son nom, surnom simplement, sans aucun titre ni distinction, pour marquer l'égalité en cette manière. Le profane tel... demande d'être reçu Maçon, etc.

ART. X. Le parrain aura soin de prévenir son candidat, des frais de réception qui ne seront jamais au-dessous ; de cinq guinées, pour la première initiation, attendu que le but des frères étant la charité et secours mutuels, il faut bien former une caisse commune, contenant des fonds propres à y subvenir ; les frais de réception, luminaire, banquet, étant d'ailleurs considérables, sans compter le droit des frères servants, qui est toujours de trois livres sterling par chacun grade.

ART. XI. Le parrain sera tenu de faire rentrer les droits à la caisse, avant la réception, il en est garant et principal payeur, la loge n'ayant rien à demander au proposé, mais bien au proposant, qui de son côté avisera son élève que, au-delà desdits droits, il fournisse encore à chaque frère une paire de gants d'homme et une de femme.

Statuts pour les Compagnons

ARTICLE PREMIER

À la loge que l'on tiendra immédiatement après avoir ballotté sur le compte d'un profane, le frère parrain le proposera derechef, c'est alors que définitivement l'acceptation ou la réjection se prononce ; il en sera de même pour promouvoir au Compagnonnage, et chacun des autres grades, parce qu'il sera toujours permis à chaque frère votant moyennant que ce soit avec décence et sans partialité, de faire la réprobation qu'il trouvera convenir pour l'avantage de la loge, moyennant que le refus soit bien fondé.

ART. II. Aucun frère servant ne pourra être reçu compagnon, s'il n'a été approuvé à différentes reprises, et si la nécessité de la loge ne l'exige pour la plus grande sûreté, telle que pour mettre nos mystères à l'abri des profanes, recevoir l'hôte d'une maison où l'on s'assemble, ou quelque serviteur d'un maître de loge, en usant des plus grandes précautions, et leur faisant envisager cette faveur comme la plus signalée, puisqu'on les admet parmi leurs bienfaiteurs.

ART. III. Dans le cas ci-dessus, il faut changer le mot de passe du frère servant, et lui donner celui d'apprenti et de compagnon, il ne sera plus regardé comme les autres servants, sans que jamais on puisse lui rappeler de l'avoir été, parce qu'il vaudrait mieux ne pas l'élever que de lui reprocher.

ART. IV. Si cependant quelque frère servant avait rendu des services importants à l'ordre et à la loge, il pourra être promu à la maîtrise, et même aux grades ultérieurs, mais difficilement parce qu'il en faut être avare, et ne pas les prodiguer à des personnes qui n'en connaîtraient pas tout le mérite.

ART. V. Il est très expressément défendu de recevoir en même jour, un profane de l'apprentissage au compagnonnage, à moins d'un cas urgent, tel que celui d'un voyage ou autre de pareille nature ; et alors le vénérable fera sentir au récipiendaire toute l'étendue de la grâce que l'on lui fait.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

ART. VI. Avant de recevoir un apprenti au compagnonnage, il faudra envisager si l'on veut et croit pouvoir le faire passer par après à la maîtrise, si on l'en juge digne, parce que s'il est d'un certain rang, il faut ne le laisser compagnon que le temps nécessaire pour l'instruire, et l'élever à la maîtrise le plutôt possible.

ART. VII. Aucune assemblée ne se séparera qu'au préalable, celui qui préside n'ait eu l'attention de rappeler à tous les frères l'obligation étroite où ils sont de faire l'aumône ; en conséquence le frère trésorier, assisté d'un surveillant, fait passer la bourse ou la boîte, dans laquelle chacun met à sa volonté et suivant ses moyens. Le produit de la quête est ensuite déposé dans une caisse particulière, qui s'accroît encore des différentes amendes que l'on prononce en loge pour fautes commises, ou absences, ou manquements à invitation, jurements, paroles indécentes, impiétés, disputes politiques, ou telle autre chose qui peut choquer l'ordre et troubler la paix et l'harmonie entre les frères.



Statuts pour les Maîtres

ARTICLE PREMIER

C'est ici que chacun reprend son état naturel, après avoir été, selon l'ordre maçonnique, éprouvé dans les deux grades précédents, lors desquels il n'est pas permis au parrain d'annoncer son candidat autrement que sous la qualité d'un gentilhomme, qualification qu'il acquiert de quelque état qu'il soit, par sa prudence et sa discrétion un sage vertueux étant préférable parmi nous au faste de la naissance que le seul hasard a produit.

ART. II. Lorsqu'un candidat à la maîtrise aura été ballotté, et sa réception unanimement consentie, quelquefois aussi par une simple acclamation, alors les fonctions du parrain cessent, et c'est : au frère terrible à le travailler plus particulièrement.

ART. III. Le murmure sourd et le battement du tablier, doivent être les seuls interprètes de la loge, dans le moment critique où le compagnon remis ès mains des surveillants, passe par les différentes épreuves de ce grade, sous la voûte d'acier et sur la tombe où il va être précipité lui-même, et qui jusque-là doit toujours être rempli par le dernier maître reçu.

ART. IV. Il ne se pourra faire aucune réception de maître, qu'il n'y ait un atelier qui la suive par une ou plusieurs réceptions d'apprenti, pour éviter la trop grande dépense. Il y aura de fixe pour droit de maîtrise, le cinquième des premiers droits, ainsi en suivant à chaque grade jusques aux supérieurs, dont les frais sont plus considérables.

ART. V. Le secrétaire inscrira le nom et surnom du nouveau maître sur le livre secret, et la date du jour, an et mois de la réception, afin que s'il venait annuellement, comme ce fut un temps l'usage, des visiteurs de la grande loge, ils puissent lever un extrait, et faire enregistrer à la loge du grand protecteur.

ART. VI. Nul frère, de quelque condition qu'il soit, ne pourra parvenir à aucune dignité de l'ordre, à moins qu'il ne soit maître.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

ART. VII. Tout maître sera éligible par voie de scrutin pour toutes les dignités, même pour celle de vénérable, s'il n'y a des frères supérieurs en grade, qui soient membres de la loge ; auquel cas, ceux-ci devront être préférés à cause de leur expérience, et l'on ne pourrait voter à leur préjudice qu'après en avoir donné avis à la grande loge, s'il y en a une, et que le cas soit assez grave, pour mériter expulsion. Au bas de cet article est écrit en gros caractères : *cas qui ne s'est jamais présenté*. Viennent ensuite les règlements des élus, grands élus, chevaliers de l'orient, de l'épée, de l'aigle noir, blanche, couleur de rose ; que sais-je ? chevalier de rose-croix, élu parfait, écossais, qui tous, à certaines modifications près, contiennent en substance le même principe beaucoup de cérémonial et fort peu de choses. Ceux des écossais, c'est-à-dire, que ceux que communément on répute tels dans le gros de la maçonnerie, sont surtout très étendus ; cela n'est pas étonnant, ce grade ayant les propriétés du polype que l'on coupe en mille pièces, et dont chaque partie reproduit un tout, il est sensible que les règlements ont multipliés en raison de la masse, ce calcul est facile ; les leurs à tout prendre ne contiennent guère qu'un catalogue raisonné des privilèges illusoires, qu'ils s'arrogent en s'annonçant pour ce qu'ils ne sont pas : il n'y a point de mal d'être de son pays, mais il y en a beaucoup à se dire d'un pays dont on n'est pas les Écossais d'Écosse ont seuls des droits à revendiquer ; leurs règlements sont sages, je ne les traduit point ici, c'est chose étrangère à la maçonnerie regardée sous l'aspect qu'elle présente : voici quelques-uns de ces préceptes généraux.



Statuts généraux et anciens

ARTICLE PREMIER

Personne ne pouvant valablement s'engager sur des choses qu'il ne connaît pas, aucun profane ne sera admis dans l'ordre, qu'auparavant il n'ait été prévenu qu'il n'y a rien, de contraire à Dieu, la religion, au prince, à l'état, aux bonnes mœurs, la parole d'honneur de l'introducteur lui en sera donnée pour gage, qui doit décider sa confiance, avec promesse de le dispenser de tout engagement, s'il est trompé sur aucun de ces articles, au moyen de quoi il ne peut reprocher d'avoir été conduit en aveugle, sans savoir ce dont il s'agissait.

ART. II. Si quelqu'un après son admission est trouvé fautif sur aucun des articles ci-dessus mentionnés, comme ce sont tous des objets et des cas graves, sur lesquels il n'y a point de palliatifs supportables, il sera dégradé publiquement en loge, dépouillé de ses habits et distinctions *maçonniques*, s'il en a, et chassé ignominieusement pour toujours.

ART. III. L'esprit de paix, d'union et d'intelligence devant être constamment le nôtre, on ne peut trop faire sentir au candidat, combien il est défendu de traiter en loge aucune matière sujette à discussion et à dispute, comme doctrine politique, médisance, propos équivoques, etc. Si quelqu'un contrevenait aux présents articles, les peines décernées contre lui sont portées aux règlements au titre des amendes

ART. IV. Rien n'étant plus selon la nature, que de remettre les hommes dans cette égalité pour laquelle ils sont nés, on ne souffrira en loge aucune prééminence, distinction, honneur marqué, égard de rang, de naissance ou d'état, qui sont des prétentions odieuses, à tel point que si l'on voyait quelqu'un s'en prévaloir, le vénérable doit affecter de l'humilier en lui assignant la dernière place, et l'occupant aux emplois les plus bas, pour le service des frères.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

ART. V. Ce nom est le seul reçu en loge, celui de monsieur y est absolument proscrit, ainsi que l'usage de toute langue étrangère et différente de celle que l'on parle habituellement dans le pays, ou au moins dans la loge ; les assertions avec jurement sont également punissables, étant bon de réprimer tout ce qui tient trop au style des profanes, dont nous cherchons à nous séparer.

ART. VI. L'obligation du secret est rigoureuse à tel degré, qu'un frère qui serait prouvé y avoir manqué, ne peut obtenir aucune grâce, attendu qu'il est dans le cas du parjure, faute qui ne permet plus de lui rendre aucune confiance. C'est par cette raison de la nécessité absolue du secret, que les femmes sont exclues des loges, et ne peuvent, sous aucun prétexte, y être admises. L'exemple de Samson et de Dalila fait loi, de telle sorte qu'un Maçon qui introduirait des personnes du sexe dans le sanctuaire de nos travaux même, l'heure du banquet, serait, par une juste punition, déchu de la qualité de vénérable, s'il l'était, ou de toute autre fonction, et privé pour neuf ans de l'entrée des loges.

ART. VII. La charité étant notre principal devoir, toute loge devra secourir un frère dans le besoin pressant : si c'est un frère de la loge, on ne devra pas attendre qu'il demande du secours, il faut le prévenir ; c'est pourquoi l'atelier ou banquet doit toujours être médiocre et frugal, pour ne pas épuiser les fonds et garder des ressources pour ces sortes de circonstances.

ART. VIII. Il serait indigne d'humilier un frère, et de l'obliger d'avouer sa nécessité et son malheur souvent imprévu, tel qu'une banqueroute, des lettres protestées, un navire péri, la foudre du ciel, un vol, un incendie, ou une perte générale, ou quelque autre affaire à lui seul connue, et qu'il ne convient d'approfondir, s'il est estimé honnête homme alors, on doit faire un effort extraordinaire, épuiser les fonds de la loge, saigner la bourse des particuliers, parce qu'il vaut mieux réparer tout d'un coup son malheur, que de l'aider faiblement, surtout si c'est un frère respectable dans l'ordre, et distingué dans l'état civil.

ART. IX. On sera plus circonspect sur le compte des frères étrangers auxquels on donnera néanmoins du secours, mais sans déranger les fonds, et même dans ce cas, les plus pécunieux de la loge, se cotisent entre eux pour y subvenir ; et lorsqu'un frère visiteur s'annoncera, sous prétexte de demander du secours, comme il est possible sous ces dehors de la probité, d'être trompé par un frère expulsé ; la loge examinera scrupuleusement s'il est muni d'un certificat authentique, qui témoigne de ses bonnes mœurs et de son honnêteté.

ART. X. Il ne sera permis à aucun Franc-Maçon de changer, innover, expliquer à son gré les questions de la sublime science, à peine d'être déchu à perpétuité du droit d'être pourvu aux grades supérieurs, et en cas de pertinacité, de tout suffrage actif et passif pendant un an : et si l'opiniâtreté ou l'insolence était poussée plus loin, d'être expulsé à toujours de la loge.

ART. XI. Dans l'un de ces cas, le vénérable de la loge où le délit serait arrivé, en donnera avis à toutes les loges dispersées sur la surface de la terre, par une lettre circulaire contresignée du secrétaire, avec injonction de ne point recevoir dans leurs mystères le profanateur, qui sera désigné par nom, surnom, et qualité.

ART. XII. La boisson et l'ivresse n'excuse pas les torts d'un frère dans la loge, ni son indiscretion au dehors ; au contraire, elle aggrave, la faute, parce qu'un Franc-Maçon doit toujours être sobre et de sang froid ; c'est alors cependant un moyen de mitigation à la peine, et l'on peut incliner à la clémence, hors le cas de récidive. En général, il faut envisager les voies d'expulsion, comme odieuses, et il est bien disgracieux de chasser d'une compagnie un membre, que l'on aurait dû examiner plus scrupuleusement avant de l'admettre, car d'un côté c'est exposer la société à l'indiscrétion d'un profanateur banni ; de l'autre, c'est l'exposer lui-même à se parjurer.

ART. XIII. Chaque loge devra recevoir gratuitement jusqu'au grade de maîtres un médecin et un chirurgien, qui par ce moyen seront obligés de visiter et médicamenter tous les frères malades, leurs cures et soins ne seront pas payés, et à eux expressément défendu de recevoir aucun présent ni salaire ; les

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

remèdes seront fournis aux dépens de la caisse ; et chaque frère, de quelque qualité qu'il soit, devra souffrir ces fortes de secours.

ART. XIV. Dans chaque grade il y aura toujours trois frères infirmiers pour assister de nuit et de jour le malade, et se relever alternativement s'ils sont trop peu pour y fournir, ils demanderont du secours au vénérable qui nommera des frères d'office à cet effet : ils ne perdront pas le malade de vue, à moins qu'il ne l'ordonne, et auront soin de ne se mêler d'aucune affaire de famille, ni donner aucun conseil qui puisse être préjudiciable.

ART. XV. Si le malade meurt, les infirmiers en iront faire part au vénérable, qui ira lui-même, ou enverra des députés complimenter les intéressés, et leur offrir tous les secours de la loge, et au jour de la pompe funèbre, il ira, fera trouver tous les frères en gants blancs et crêpe en écharpe, lesquels de retour de la cérémonie, reviendront à la maison de la loge, écouteront prononcer à l'orateur l'éloge du défunt, dont la date de mort sera enregistrée au livre secret ; ils se retireront ensuite sans tenir atelier, pour marquer leur douleur.

ART. XVI. En cas de mariage d'un frère, la loge témoignera sa joie proportionnellement à l'état, rang maçonnique et civil dudit frère, par une députation à l'épousée, en lui présentant de la part de la loge, une paire de gants et un présent convenable, l'invitant à nous procurer une suite de Luftons qui ressemblent à leur auteur. Le lendemain, s'il est possible, la loge donnera un banquet et fête somptueuse à toute la noce, ces circonstances étant toujours à saisir, pour témoigner combien l'ordre s'intéresse au bonheur particulier de chacun de ses membres.

Il serait possible, mais en même temps je crois très ennuyeux, de produire cent autres articles de règlements, statuts, police particulière de loge, discipline de grades, qui se répétant, reviennent assez au même, et dont en substance en n'augurerait pas mieux qu'on peut le faire de ceux-ci, combien la morale des *Maçons*, annoncée au candidat lors de son initiation, est pure et soutenue au détail dans les préceptes et les devoirs qu'on lui impose. Il est peu de sociétés dont les maximes paraissent plus exactement conformes aux vertus essentielles,

qui peuvent décorer l'humanité et faire son bonheur. Cette divulgation que je me suis cru permise en faveur de *mes frères*, pour déprévenir sur leur compte, pour leur acquérir des partisans et des apologistes fait bien effectivement l'éloge de la *maçonnerie* : que n'est-ce aussi celui de tous les *Maçons* ? Je ne conçois pas quel intérêt ils croient avoir à cacher avec tant de soin, des choses qui ne peuvent que les honorer ; ce raffinement mystérieux a l'air d'un enfantillage, et quand à toute cette discrétion on ne gagne que des soupçons injurieux, des combinaisons flétrissantes, je ne vois point que le fade plaisir d'inquiéter les autres, vaille la bonne opinion que l'on y perd ; c'est une duperie : ou le but des Maçons est analogue à leur doctrine, en ce cas, ils ont tort de se tenir clos et couverts, c'est nuire au grand tout, c'est en séquestrer des parties utiles, dont l'exemple animerait le reste aux vertus sociales, trop méconnues, trop négligées, et qui n'existent plus que dans quelques livres qu'on ne lit guère. Si au contraire l'objet des Maçons contredit en la plus petite chose, la morale et les préceptes, alors leur doctrine devient une imposture, un piège dangereux, que la fourberie tend à la bonne foi des uns, à l'aveugle curiosité des autres à l'imbécilité de presque tous : alors j'abjurerais moi-même un ordre que j'étudie depuis vingt ans, et dont j'aurais si mal aperçu les principes et les rapports mais non, je connais mes frères, et j'ai la présomption de croire que personne mieux que moi n'a su les démêler : leurs vues sont aussi droites, que leurs règlements et leur morale l'indiquent, les chefs désirent peut-être en procurer l'exécution, le fanatisme du secret n'est qu'un péché d'habitude qui ne signifie rien, et dont il ne faut tirer aucune conséquence. Un méchant dirait que la loi qu'ils imposent à cet égard, est une précaution sage, ils prévoient que si le public savait, à n'en pas douter, quel est le genre de leur travail, la texture de leurs grades, et les lourdises dont ils s'occupent gravement, on les prendrait pour des fous ou des imbéciles ; mais je ne les ai jamais regardé à cet égard que comme des enthousiastes, et je suis si fort accoutumé à voir les hommes se livrer aux surfaces, sans choix, sans raison, sans examen de la vérité, que je ne m'étonne point, avec le ton emphatique de celui qui dispense les soi-disantes lumières de l'art royal, que quantité de gens s'y laissent prendre. Au reste, on ne peut pas

dire qu'il y ait un mal réel dans cette filiation de dignités bizarres dont l'effet naturel devrait être d'établir des supérieurs, une classe d'hommes qui commandent, une classe d'hommes subordonnés : si cette subordination si nécessaire au soutien d'un corps quelconque, se moulait une fois chez le peuple maçonnique, les règlements auraient plus de vigueur, et la prétendue juridiction de ceux qui les ont rédigés, ou qui sont préposés à leur accomplissement, ne serait plus un nom frivole, mais une autorité efficace.

Dès qu'il est convenu que l'engagement du candidat est valide dans toutes ses parties, au moyen des avis préliminaires qu'il a dû recevoir du parrain, du préparateur et du maître, par lesquels on l'a prévenu que l'ordre n'exige rien de contraire à Dieu, au souverain, à l'état et aux mœurs, que seulement il astreint à l'obéissance parfaite, à une discrétion à toute épreuve ; si celui, qui sur la foi d'un tiers, a livré la sienne est valablement lié à l'exécution de ses promesses, il l'est aussi à l'exécution des règlements qui n'en sont qu'une suite, et dont on n'aura pas manqué de lui donner lecture le jour même de sa réception. Si l'on a dans le cœur, et tout homme est dans le cas, si l'on a le germe des vertus et des bons principes, qui sont l'apanage du citoyen religieux, du sujet fidèle, et de l'ami sincère, leur développement tel qu'il se trouve dans la maçonnerie, doit être un aiguillon de plus pour décider à leur pratique ; et alors pour ramener ceux qui s'égarent, pour confondre les transgresseurs, ne devrait-il pas suffire de remettre sous leurs yeux, le tableau de leurs devoirs et de leurs promesses ? Ce droit est dévolu aux *Francs-Maçons*, ils seront toujours fondés à faire de justes reproches à ceux qui, oubliant la sainteté du lien fraternel, en déshonorent le caractère par des manœuvres indécentes, une conduite irrégulière, ou des actions vicieuses. Mais votre pouvoir, *mes chers frères*, ne va pas au-delà, prenez-y garde : la représentation, la réprimande, les affronts même que l'on peut faire dans l'enclos de la loge ; voilà vos moyens, toute peine qui dépasse le seuil de vos assemblées devient illicite ; c'est un abus répréhensible, un caustique violent, qui enflammera toujours la plaie bien loin de la guérir : ceux contre qui vous exercez les menaces, les clameurs diffamantes, et les censures publiques, s'aigrissent, s'obstinent, réfléchissent, et

c'est le pire, car alors ils se souviennent qu'ils étaient citoyens avant d'être *Maçons*, cette première qualité leur rappelle qu'ils ont bien assez des lois reçues, et de ceux qui les administrent, sans multiplier leurs entraves par un tribunal de plus. Ce raisonnement est simple, tout ce qui sent le joug est déplaisant.

Considérons au surplus, mes chers frères, et sans partialité, la manière dont tous vos règlements sont conçus, car je n'ai pas fait vœu d'être toujours un fade apologiste ; j'ai montré que dans l'énoncé, en général, ils étaient conséquents, et s'alignaient assez bien à la pureté de la morale, mais au fond, à quoi tendent-ils ? Quel crédit peuvent-ils avoir, et combien faudrait-il de précautions pour leur en procurer ? D'où vient en général le respect que l'on a pour les lois ? De leur utilité, de leur uniformité, de leur étendue, de l'autorité du législateur, du concours des puissances avouées qui secondent la législation, et de la première déférence, *obsequium*, que rendent la loi ceux même qui sont chargés de la maintenir, de l'interpréter, et d'en exiger l'exécution. Il est impossible de se refuser à l'évidence des définitions de la cause, si l'on veut juger de l'effet qui en résulte et que l'on en désire, et dont elle est toujours l'antécédent nécessaire. Efforcez-vous, mes chers frères, je vous en prie, de me prouver que tout cela vous convienne. D'abord, l'utilité de vos règlements est à peu près une chimère ; leur uniformité, un mensonge ; leur étendue, très courte ; je n'aperçois aucun pouvoir législatif, et quant au respect, à la déférence qu'on leur porte, vos chefs sont les premiers à y manquer, et à enfreindre la règle. Un peu de détail.

Je ne fais que parcourir les statuts de l'ordre, ils sont si multipliés, que pour les transcrire tous, il fallait excéder le lecteur et occuper deux presses ; un précis à cet égard était plus que suffisant. On peut envisager les lois maçonniques sous deux aspects, ou dans leur utilité générale, ou dans leur avantage particulier au premier cas, l'examen est court ; prêcher l'honneur, la religion, la bonne foi, la commisération, la modestie, le patriotisme, la fidélité, ce n'est rien ajouter aux notions premières, que la main de l'éducation grave dans l'âme de chaque individu, c'est une pétition de principes, qui suppose ou de l'ignorance et de la malice dans ceux que l'on exhorte, ou de l'insuffisance

dans la doctrine commune, dans les maximes universelles qui sont comme le pivot de l'ordre civil et l'âme de la société, soin superflu qui n'apprend rien de neuf, et n'impose que des devoirs connus : au second cas, ces mêmes lois n'ont pas plus d'utilité, parce qu'elles ne sont pas absolument fixes parce que, pour opérer le bien qu'elles indiquent, il faudrait un droit clair dans ceux qui les dictent, la force en main pour l'exécution, et que d'ailleurs elles portent la plupart sur des objets qui ne sont possibles, qu'autant que l'ordre des *Maçons*, avoué titre de corps dans l'état, jouirait en conséquence de ses prérogatives, et aurait le libre exercice de ses fonctions. Toutes ces lois, ainsi que le secret, appuient sur des hypothèses, et n'ont pas un fondement plus solide qu'un certain grade nommé l'élu commandeur, qui remonte l'origine de la maçonnerie aux conquêtes d'Alexandre, et tire ses autorités de Quinte-Curce. Le secours mutuel, premier vœu de la fraternité ; les ressources où l'on doit puiser pour cette belle spéculation sont nulles : la taxe prescrite pour l'admission d'un candidat, doit à la longue former les fonds de cette caisse publique, le vrai trésor de l'ordre, l'asile des malheureux : c'est une belle image, un fantôme impalpable ; d'un pôle à l'autre, on citerait à peine quatre loges où cette branche économique soit effectivement greffée sur la bonne foi, et produise des fruits si généreux. La plupart des maîtres ne s'étaient des règlements dans le sens rigoureux, que pour autoriser les monopoles particuliers qui peuvent tourner à leur profit, et le faire subsister secrètement eux et quelques complices, car il en faut toujours pour les manœuvres honteuses, aux dépens de la place dont ils abusent, et du caractère de *Maçons* qu'ils déshonorent. Le récipiendaire délivre ses quarre, cinq ou six louis, plus ou moins ; car les vanités à cet égard sont encore un vice de règlements ; il croit bonnement que la bougie et les gants payés, le surplus entre à la masse : un frère trésorier, qui n'est ordinairement qu'un prête-nom, ouvre son grand livre, enregistre gravement, au folio bien paraphé, le nom du payeur et la somme payée ; arrive la saint Jean, jour célèbre, auquel les comptes et la gestion doivent passer sous les yeux de chacun des membres ; le maître adroit occupe la séance par des chants de festivité, ou la friandise d'un repas, qui coûte fort cher

à tout le monde, on n'a pas le temps de parler d'affaires, c'est partie remise, ou si les comptes paraissent arrangé à l'avance par les intéressés et les comptables, les dépenses de l'année absorberont les fonds ; la balance penchera à coup sûr au détriment de la loge, qui reste toujours redevable à ceux qui ont été les mauvais ouvriers de sa régie. Personne n'ose inculper le chef ni les vénérables officiers, c'est l'instant des élections, on espère que le scrutin pourra tourner en sa faveur, on se verra peut-être à portée d'en faire autant avec impunité ; c'est une vengeance si douce ! Ainsi la malversation s'excuse par l'espoir de devenir à son tour un malversateur. Si quelque voix honnête s'élève et crie à l'iniquité, on fait taire l'audacieux clairvoyant, et peu de jours après la calomnie qui veut écarter ce témoin terrible, n'oublie pas de faire retomber sur lui tout le blâme qu'elle méritait. Les nouveaux reçus n'osent réclamer contre cette odieuse besogne, ils sont encore trop jeunes à la cause, leur avis ne marquerait pas, ou bien la manie des grades les retient, ils sont curieux, avides de dignités, de distinctions, de cordons, de parures ; on les leur vendra gros avant, qu'ils acquièrent les privilèges de s'en plaindre. Je sais tel vénérable, quel nom ! qui pour lire à un pauvre diable en chambre tapissée et échauffée de soixante dix bougies, le chétif cahier des rêveries des Zorobabel et du passage d'un pont qui n'exista jamais, n'a pas eu pudeur d'exiger quatre louis d'or ; encore fut-ce un visiteur étranger qui haussait les épaules d'une telle exaction, que l'on chargea de cette lecture ; car le digne représentant du chef des Juifs délivrés, qui présidait à ce ténébreux conciliabule, ne pouvait déchiffrer l'édit de Cyrus, et la pitoyable histoire de la sortie de Babylone. Règlements *maçonniques*, à quoi servez-vous donc ? si chacun vous interprète à sa guise, si les commentaires du sordide intérêt peuvent avilir le texte précieux et estimable que votre code renferme. Il est une règle générale en *maçonnerie*, et qui rapproche plus qu'on ne pense des axiomes canoniques, *il faut que le prêtre vive de l'autel* ; les *Maçons* de ce siècle savent merveilleusement appliquer cette maxime : habiles tirer parti de tout, leur commerce est sans bornes : En vain un nombre de chef éclairés dévoués au bien, s'appliquent-ils journellement à réformer les abus et déterminer des formes constantes et stables qui assurent l'état de l'un, les droits

de l'autre, les redevances de celui-ci, l'espoir de tous, travail en pure perte ; la vertu même fournit des armes au vice. J'ai vu les certificats respectables d'un corps que je révère, et qui sont le signe invariable et le caractère fixe de la fraternité, devenir l'instrument de la cupidité d'un maître qui les achète trente six sous, pour les revendre quinze livres dans le secret de sa chambre garnie, où malgré la fièvre et le mal de David qui le ronge, il allume brusquement trois cierges, lance par terre une aune de toile cirée, couvre de bleu un guéridon vermoulu, et instrumente dans son accès sur la bourse d'une victime qu'on lui amène, qui semble se faire *Maçon* tout exprès pour lui procurer de quoi payer les drogues et le médecin qui le visite, et qui peut-être tâte plus volontiers le gousset du candidat que le pouls du malade. Un brave homme indigné de ces infamies, voulut y soustraire un assis tant qui dans peu, sous prétexte de passer du triangle au carré, devait subir le même fort, et lui suppléa pour cinq louis d'or, dont on pouvait montrer l'emploi, trente grade, trente fables, qui lui en auraient coûté cinquante en pure perte ; aussitôt les serpents s'agitent, l'envie tresse ses cheveux, Mégère lui prête son sifflet : sans égard pour un nom respectable, un personnel sage, un titre maçonnique de vingt années, digne prix de ses travaux dans l'ordre, dont il fut presque le martyr, dont il est le plus ferme appui, dont il serait volontiers le réformateur ; il sort de la fange une voix glapissante et hardie, qui blasphème l'honneur, la naissance et la vertu ; celle-ci peu sensible pour elle-même, parce qu'elle est dans le cas du *Justum et tenacem propositi virum*, veut réprimer le scandale ; alors la voix isolée, *vox clamantis in deserto*, s'enroue, s'étouffe, s'éteint, et finit par disconvenir basement des injures qu'elle n'avait qu'essayées, et qui n'ont pas pris. Triste ressource des âmes rampantes ! peut-on sauver par un désaveu, la honte de ce qui nous y oblige ! ces exemples ne sont que trop fréquents. Dans une province éloignée, barrière et clef d'un grand royaume, un bourgeois fanatique, de bonne foi en matière de maçonnerie, et qui renoncerait plutôt à son bureau qui le fait vivre, qu'au maillet qui le rend ridicule, et qu'il tient très gauchement, a fait dans sa vie deux cents sottises de ce genre, il s'est tellement habitué au oui et au non, que j'ai vu de sa main vingt-cinq écrits qui se

contredisent, et sur lesquels on ne peut sauver sa probité, qu'en sacrifiant sa judiciaire, encore est-ce lui faire grâce. Il est vrai que ces débauches de sentiment sur le même fait sont d'ordinaire l'ouvrage de l'obsession et du mauvais génie de ceux qui l'entourent, un neveu tracassier, sans principe, mauvais Maçon, petit esprit, impertinent et fourbe, affilié de quelques frères de son calibre, tourne la tête au bon homme. L'art royal manié par ces mercenaires, n'est plus pour eux qu'une source d'intrigues, de lucre honteux et de prétentions téméraires le vieil oncle qui, hier entendait raison, passe tout-à-coup du blanc au noir, et donne un démenti public aux lois de l'ordre et à lui-même. Règlements maçonniques à quoi servez-vous donc ? il faut aider ses frères, c'est le grand principe, mais on n'ose presque plus risquer une belle action, sans compromettre sa délicatesse : un *Maçon* estimable qui n'a qu'une très petite fortune, et qui cependant est toujours le bureau d'adresse des malheureux, parce qu'on lui sait un bon cœur, essaya, il y a quelques mois, de rétablir les affaires d'un autre Maçon, père de famille, en sollicitant pour lui une collecte de quatre ou cinq cents livres, qui rétablissaient tout, et dont la répartition sur le peuple maçonnique d'une très grande ville, venait au plus à deux sols pour chacun : douze à quinze frondeurs nourris aux calomnies, firent chorus pour décrier cette bonne œuvre, et en arrêter le cours il courut de bouche en bouche que le solliciteur travaillait pour lui-même sa charité n'en fut point refroidie, parce que l'intention était pure mais il est ben dur de se voir ainsi toisé par des gens sans pudeur, à la mesure des procédés dont ils sont eux-mêmes capables : triste et dangereux effet du mélange qui paraît assimiler les êtres quand il les rassemble : cependant ces mêmes antagonistes de l'esprit essentiel de l'ordre, avait juré à leur initiation de tendre la main à l'indigent, les statuts leur en avaient répété l'obligation précise. Règlements maçonniques à quoi servez-vous donc ? La clandestinité que vous proscrivez si formellement, prend tous les jours plus de faveur, et profane de plus en plus les vérités maçonniques, dont chacun se permet la distribution. Il est confiant que dans le régime primitif, trois Maçons composaient une loge, cinq la formaient, sept la rendaient juste et parfaite. Cette réponse consacrée à l'instruction le prouve

sans réplique, alors on ignorait encore qu'un parchemin fût le titre réel d'un maître de loge, et que l'on pût acheter le droit d'asseoir des impôts arbitraires sur la curiosité publique ; mais alors aussi peut-être plus délicats sur le choix des sujets, n'admettait on dans le sanctuaire de la vertu, que des hommes incapables d'en effacer l'empreinte et d'en ouvrir les portes avec le même passe-partout qui pénétra chez Danaé ; cette prudence valait bien des lois positives faites depuis, qui ne parent à rien et prévoient peu de chose ; que l'on morcelle, que l'on tronque, que l'on commente à son gré sous le vain prétexte de police particulière, exigées par les circonstances, la position des lieux ou le caractère des personnes. Règlements maçonniques à quoi servez-vous donc ? Cette exclamation me devient familière, le défaut d'uniformité détruit tout le bien que vous pourriez produire : un secrétaire ne lit de vos articles que ceux qui peuvent étayer le système de sa prétention actuelle qu'il veut faire valoir, un maître de loge n'emploie votre autorité que quand elle peut corroborer la sienne, dans le cas où l'interprétation milite pour sa vanité ou ses droits : entre les barils et les canons, que tout ingénument un profane nommerait le verre et la bouteille, la question s'agite, le jugement se prononce, la règle s'établit, et l'on boit le vin du marché. En vain un chef éclairé, plein de zèle et de talents ; un chef qu'une nation entière avoue d'après le choix des maîtres auxquels il préside, s'efforce-t-il à l'orient d'une longue table qu'un peu de drap vert couvrirait plus décemment, de faire écouter ses conseils et la sagesse de ses décisions ; en vain à ses côtés un groupe de Maçons honnêtes et sages tâchent-ils de le seconder, un secrétaire intègre taille inutilement la plume diligente et fidele qui doit tracer sur le grand livre les ordonnances du bon ordre, et les raisonnables combinaisons de ceux dont l'étude est de le mettre partout : ce digne dépositaire des oracles du grand orient, ces honorables collègues, chacun dans leur partie, surveillants, experts, tous attendent en pure perte, le succès de leurs louables soins, c'est l'histoire du grand prêtre, qui dans le fond du temple rebâti par la volonté du roi de Perse, faisait passer la sacrée parole, et le terrible nom de l'Éternel ; la foule est au bas, elle fait grand bruit, et empêche l'articulation des lettres d'être étendues, en couvrant le son par des éclats plus

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

forts. Une fois la patente obtenue, le maître qui en est pourvu, en plastronne son cœur, et de ce moment il devient impénétrable aux traits de la vérité. N'est-il aucun moyen de remédier à cette calamité, c'est le vrai mot, qui semblable aux fléaux d'Égypte, frappe d'une plaie générale tous les enfants d'Israël, et couvre d'une lèpre presque incurable la république *maçonne* ? L'inconséquence et la faiblesse des règlements, la débilité des régisseurs, le mince crédit de la juridiction, ne sont pas des défauts irréparables l'ordre ne peut reprendre une certaine consistance, qu'autant qu'ils seront réparés : proposons-en le plan, on ne punit point les faiseurs de projets je sais des gens qui ne vivent pas d'autre chose je ne demande pour prix du mien, que la douce satisfaction de le voir réussir, pour le bien de l'ordre et le bonheur de mes frères.



Réforme possible Conclusion

Je pourrais me borner à transcrire ici mot à mot les réflexions judicieuses qu'un frère zélé et capable fit à ce sujet, il y a trois ans, et que j'ai très au long dans la copie d'un mémoire qu'il adresse à cet effet à un ancien maître de province, le 17 Septembre 1764. Mais ce plan raisonné d'une façon très étendue, excéderait de beaucoup les bornes que je me suis prescrites ; d'ailleurs ce frère semblait n'avoir en vue que ceux de la nation, et les détails particuliers sur cette partie pourraient ne pas convenir également à tous les pays ; je ferai usage de quelques-unes de ses idées, mais sans m'affecter plutôt pour le midi que pour le nord ; ma loge est tout simplement celle de Saint Jean, c'est un carré long, dont les limites sont les quatre points cardinaux, dont le dôme est la voûte azurée : comme Maçon je touche à tous les points de l'univers ; le zèle et la pensée d'un cosmopolite doit se porter rapidement à toutes les extrémités, et présenter un tableau qui réunisse et qui groupe à la fois les habitants de tous les lieux. Les honnêtes gens sont tous *Maçons* sans le savoir ; et comme la connaissance de nos mystères acquiert à tous les membres, le droit de donner leur avis pour la propagation de l'art royal, c'est le nom favori ; je dirai le mien ; s'il est de peu de valeur on l'excusera, du moins en faveur du motif.

Tous les abus qui ont discrédité la maçonnerie depuis nombre d'années, et empêché plusieurs personnes respectables de s'y faire associer, dérivent de plusieurs causes : tant qu'elles subsisteront, le zèle et les efforts de ceux qui veillent à son accroissement seront infructueux : j'ai dit antérieurement et dans plusieurs sections, tout ce qu'il est possible à cet égard ; les maux sont à peu près connus, il faut indiquer les remèdes.

Un corps qui veut avoir l'air d'un ordre, devrait, ce me semble, adopter les caractères essentiels qui distinguent les établissements de cette espèce : je ne vois qu'un commandeur à Saint-Lazare, qu'un grand-maître à Malte, qu'un protecteur au cordon de S. Michel, ainsi de toutes les associations : il est de la

plus grande absurdité qu'il existe dans la *franc-maçonnerie*, deux chefs distincts, deux grandes loges ou tribunaux supérieurs, l'un pour la France, l'autre pour l'Angleterre, comme si la rivalité de ces deux nations ne devait pas s'éteindre dans les doux épanchements du lien fraternel, qui mettant à niveau le roturier et le grand seigneur, doit rapprocher à plus forte raison par l'unanimité de sentiment et d'usage, l'habitant de Londres et le bourgeois de Paris. Si l'on suppose la nécessité de ce double emploi, il est encore plus absurde que chaque nation n'ait pas le même privilège, et que dans le Nord, l'Allemagne, l'Italie, on trouve presque dans la même ville, une loge constituée par le grand-maître Anglais, une autre par le grand orient de France.

Si le règne maçonnique, patrimoine arbitraire et fictif, est une domination partageable, il faut une fois que l'on pose les bornes, et que chacun sache invariablement à qui il tient ; ce sont deux lots à faire, comme cadette, à cet égard, la France choisira ; mais le choix une fois fait, il faut qu'il reste fixe, et la *maçonnerie* n'y gagnera rien ; plus d'uniformité, plus de concert, hors les surfaces qui seront communes, chacun aura un régime différent ; il serait bien plus avantageux de n'avoir qu'un seul chef-lieu, un seul maître, n'importe de quel pays : sa dignité serait à vie, et vacante par son décès, l'élection tomberait sur un *Maçon* d'une autre nation pour un bail pareil, ainsi alternant de l'une à l'autre, personne ne pourrait se prévaloir d'une prééminence désagréable, aucun ne serait exclus, et peut-être par une noble émulation, chaque peuple s'efforcerait-il alors de produire des sujets dignes avec le temps, de remplir une place aussi honorable. Ce n'est point aux Anglais qu'il sera difficile de prouver l'utilité de cet arrangement, ce pays des hommes saisit toujours les objets raisonnables ; mais comment persuader des esprits vifs, des têtes légères, qui ne s'attachent qu'à l'écorce, et ne s'occuperait jamais guère du fond ? Les procédés nécessaires pour effectuer ce changement, ne sont pas de mon ressort ; assez de gens capables trouveront les tempéraments possibles.

Les grands maîtres une fois décidés, les grandes loges qui ne sont que le local de leur autorité, le siège de leur juridiction le seraient aussi. Dans ce cas il est vraisemblable que ce tribunal, juge sans appel de tout ce qui pourrait

intéresser l'ordre et les membres, ne serait plus construit dans la forme actuelle : qu'il ne suffirait plus d'être maître constitué d'une loge, pour devenir le juge de tous les Maçons, comme s'il suffisait d'apporter de Reims ses lettres de licence, pour décider du sort des citoyens de Bordeaux : qu'enfin ce ne serait plus tous les maîtres de Londres ou de Paris, dont peut-être il faudrait élaguer les deux tiers, qui composeraient cet orient lumineux, dont les astres rendent quelquefois une clarté bien pâle, malgré les rayons vifs du soleil qui les échauffe : qu'un choix unanimement consenti de tous les Maçons du monde, attacherait ce titre de supériorité une fois pour toujours à des frères respectables par leur capacité, leur état civil, leur naissance même, en dépit de la parfaite égalité, qui fâche plus qu'elle n'honore, et que chaque nation fournirait de son sein trois maîtres de cette catégorie (je dis trois par respect pour la mysticité du nombre), qui tous réunis feraient des lois et les maintiendraient, sauf au *grand-maître* ou à la grande loge, d'avoir dans tous les pays un député chargé de la représenter, lequel, à la tête de neuf frères qui lui seraient un petit ressort en sous-ordre, veillerait à l'exécution des lois supérieures et communes, déciderait les petits cas, épargnerait à la grande loge un détail immense, et sauverait les délais et les longueurs aux contendants.

Ces lois supérieures seraient uniformes et déterminées ; celles de France, en 1743, paraissaient conformes celles de Londres de 1721 pourquoi les a-t-on changées depuis ? Ces variétés pernicieuses donnent lieu de douter de l'authenticité des anciens statuts, qui ont dû être fixes dès l'époque de l'admission aux mystères de l'ordre, n'étant pas probable que ceux qui en ont transmis les premiers renseignements, aient négligé d'y joindre des règlements formels, et que nous devions suivre sur la foi de nos engagements. En conséquence, il ne serait plus libre à chaque loge particulière, de se bâtir un code arbitraire, la grande loge étant, dans le cas posé, suffisante pour donner ses suffragantes et affiliées, un régime et des statuts permanents, auxquels elles ne pourraient se dispenser d'adhérer, sans déchoir du droit de constitution régulière ; et pour rappeler toutes ces constitutions si mal accordées, si avilies, si subrepticement obtenues, et les annuler toutes à la fois, le premier acte de

l'autorité du tribunal établi, serait de changer les mots de *passé* et *parole*, pour ne les conférer qu'à ceux qui en seraient dignes, et la patente nouvelle avec la même réserve ; ce moyen, qu'une loge de province a déjà imaginé, pourrait devenir l'instrument le plus sûr de la réforme totale, réduire ainsi le peuple *maçonnique* au cinquantième de son dénombrement actuel, que l'on peut hardiment évaluer à dix millions d'hommes, ce serait conserver encore cinquante mille âmes vertueuses ; on n'en trouverait peut-être pas tant quand tous les mondes de Descartes seraient aussi habités que le nôtre. L'objection du secret que cette espèce de casse exposerait à révélation, ne signifie rien combien y a-t-il de *Maçons* qui sachent vraiment ce qu'ils sont et ce qu'ils ont envie de faire ? Au pis aller, ils nommeront les deux colonnes du temple, parleront du pavé mosaïque, des sept marches, de l'étoile flamboyantes ; petit malheur, la bible en dit plus qu'eux tous cet égard.

La seconde opération de la grande loge serait, si je ne me trompe, la fixation des connaissances graduées de l'ordre, et par conséquent le retranchement des contes bleus, avec lesquels on endort les aspirants. Fidèles à l'histoire, aux dates, aux époques chronologiques, nos chefs ne permettraient plus que des anecdotes raisonnables, et qui conduiraient au but. La classe supérieure et distinguée serait sans contredit les chevaliers de la Palestine, si sur cet objet ils consentaient de se joindre aux *Maçons*, comme ils l'ont fait aux croisades ; et peut-être s'y décideraient-ils pour le bien de la chose, quoique leur existence soit indépendante de celle des *Maçons*. Au moins à leur refus, et après eux, le plus éminent de tous les grades, serait sans contredit le véritable écosisme de Saint André d'Écosse, le seul qui par des vérités historiques et une tradition probable, prenne la maçonnerie dès son origine pour la conduire à son but moral ou physique, tous deux également plausibles et capables d'attacher ceux qui s'y livrent. Comme un maître de loge est nécessité de connaître à fond la science dont il instruit les autres, aucun *Maçon* ne parviendrait à cette place qu'il n'eût atteint ce qui s'appelle le complément des connaissances, et il serait toujours pris du corps des Écossais, lesquels fourniraient également les sujets composant la grande loge ; et tous ces

respectables frères et tous autres Écossais, ne seraient pour leur personnel juridictionnels en aucun cas, que devant leurs pairs. Cette clause écarterait du marteau et des fonctions distinguées, tous les *Maçons* qui n'auraient pas été jugés dignes d'être admis à la classe supérieure de l'ordre ; ce que l'on obtiendrait qu'après avoir maçonné neuf ans dans les classes inférieures ; desquelles pareillement il faudrait déterminer les interstices de l'une à l'autre, après les avoir réduit pour le tout à trois grades ; savoir, l'apprenti, le compagnon, tel qu'on le donne aujourd'hui, et le rose-croix pour maîtrise, parce que cette hypothèse partant d'une époque sûre, et de laquelle des manuscrits précieux de près de trois siècles légitiment l'authenticité, offrirait des allégories, des sujets de méditation infiniment plus nobles et plus intéressantes que l'histoire controuvée d'Hiram, dont la froide commémoration ne vaut pas la douleur que l'on affecte, ni les délires subséquents auxquels on s'abandonne. Le tronc ainsi dégagé des branches gourmandes qui volent sa sève, et appauvrissent l'arbre, il pourrait à la suite produire de bons fruits. Rubans, cordons, bijoux, appareils bizarres de la vanité, vous disparaîtriez absolument, et avec vous tous les moyens honteux des monopoles qui s'exercent, et du trafic que se permettent les colporteurs des prétendues vérités *maçonniques*. La grande loge détournerait toutes les sources de la vexation et du lucre indécent que les réceptions procurent. On mettrait à un taux pareil et invariable pour tout l'univers l'espèce de dot que le sujet devrait payer en entrant, pour fournir sa cote part à la masse commune, qui alors deviendrait effectivement le trésor de l'ordre, et des infortunés, auxquels une attestation en bonne forme, d'un maître de loge, ou des Écossais en corps de collège, procurerait un secours certain et abondant. Pour que cette masse ne fût jamais divertie, la grande loge réglerait une forme de régie inaltérable, dont la gestion serait claire et les comptes fréquents. Les dots ou rétributions des initiés entreraient à la caisse, sans aucune soustraction pour quelque prétexte que ce puisse être, de gants, de cire, ou de décorations, parce que la grande loge aurait attention de ne permettre jamais l'érection d'une loge particulière, que sur un tableau de neuf membres déjà gradués du troisième grade, et en état de

commencer les fonds de la caisse destinée à l'entretien, par une cotisation égale pour chacun, avec engagement de la nourrir tous les mois par une quotité fixe, proportionnée aux facultés des membres. Toutes ces précautions éloigneraient sans contredit beaucoup d'aspirants ; c'est une objection prévue, mais ce serait un avantage de plus pour l'ordre, qui ne serait point alors prostitué par un tas de gens de la lie du peuple, qui ne sont pas nés pour penser, encore moins pour être jamais les appuis d'une institution utile. L'extrême égalité si recommandée, régnerait dans une espèce d'hommes, que leur état et leurs moyens ne rendraient pas si prodigieusement étrangers les uns aux autres : tout le monde ne pouvant pas arriver à Corinthe, il y aurait moins de foule et plus de choix. Cet article surtout serait scrupuleusement observé, dix ducats ne seraient plus le mérite d'un candidat ; on étudierait ses mœurs, son caractère, ses talents, on aurait quelques égards à sa conduite, à ses qualités civiles ; et cependant pour ne fermer à personne le temple de la vertu, pour ne pas abolir absolument les lois du niveau, on formerait une classe de frères *Maçons* servants, qui serait l'apanage des curieux honnêtes de la très basse extraction, avec l'espoir d'en élever un dans chaque loge tous les trois ans, à des distinctions supérieures, s'il s'en rendait digne par un mérite assez transcendant, pour faire oublier le personnel en faveur des qualités excellentes, qui sont au vrai, le seul moyen proposable pour établir l'égalité parce que, comme je l'ai dit ailleurs, il est possible quelquefois d'appareiller les âmes, et que celle d'un roturier vaut souvent mieux que celle du gentilhomme, celui-ci n'aurait plus de dégoût de s'asseoir près d'un *Maçon*, qui lui ressemblerait du côté de l'esprit et du cœur.

Le grand maître ou la grande loge aurait encore..., il faut en rayer sur l'étendue du projet ; elle aurait, et c'est tout ce que je détire, l'indulgence d'apprécier le zèle qui m'anime, et d'excuser la témérité de mes conseils. Si jamais on avait besoin de détails plus profonds, je me chargerais volontiers de les donner, et même d'indiquer le procédé que je crois propre faire réussir cette réforme. Si elle se fait, le public revenu de sa folle prévention, avouera sans doute que la société des *Franco-Maçons* n'est point une école dangereuse, dont

les leçons égarent l'esprit et corrompent le cœur : le père entêté de ses vieux préjugés, ne s'emportera plus contre un fils jeune et curieux, qui s'enrôle sans permission sous les étendards de la vertu. La femmelette aigrie par sa voisine, ne crierait plus contre le pacifique époux, qui le dimanche va se délasser avec ses frères, des travaux de la semaine. La couche nuptiale ne retentira plus des cris perçants du divorce, que le seul nom de *Franc-Maçon* a pensé tant de fois occasionner dans de petits ménages. La chaire de vérité ne sera plus occupée par les déclamations hasardées de celui qui condamne ce qu'il ignore ; la piscine salutaire de la pénitence coulera pour mes frères, comme pour le surplus des chrétiens, leurs droits à cet égard sont sans doute aussi saints, puisque la vertu la mieux fondée est celle du christianisme, et que la maçonnerie nous conduit à la perfection évangélique à l'avenir. Une épithète ajoutée au nom propre d'un homme ce sera d'être un péché mortel. Déjà en jugeant les *Maçons* par leurs œuvres, et c'est je crois l'esprit du précepte évangélique dont la lettre seule tue ; déjà l'on aurait dû prendre sur leur compte une opinion moins désavantageuse, des pauvres soulagés par la main même des pasteurs, des vœux offerts à l'Éternel dans des circonstances de marque, leur tranquillité sur tout ce qui est affaire publique, leur air d'union et d'intelligence plaident en leur faveur, et je maintiens que quand même la réforme n'aurait pas lieu, quand l'ordre resterait au point où il est, il faudrait encore applaudir à sa constitution actuelle, honorer ceux qui en sont, et se réjouir de son accroissement. Les plaisirs simples auxquels il invite, à ne le considérer qu'à cet égard, sont préférables aux scandaleuses orgies, dans lesquelles le père de famille absorbe son patrimoine, tandis que la jeunesse s'y débauche. N'est-on pas d'accord qu'en bonne police, les spectacles publics sont nécessaires dans les grandes villes, pour éviter d'autres excès ? Que l'on laisse au moins aux loges le privilège d'une pareille utilité : elles l'auront sans doute, et bien supérieure encore, si l'on remet en vigueur un vieux statut qui ordonnait à chaque membre de produire un morceau d'architecture, dans le genre qui plaît le plus à l'ouvrier ; c'est-à-dire, de traiter en vers ou en prose un sujet d'histoire, de morale ou de physique, relatif aux travaux de l'ordre, car il

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

présente ce triple point de vue : comme historique, fouillons les plus anciennes chroniques, vérifions les faits, trouvons-en, fixons des époques, marquons un principe, déterminons un but. Comme morale, développons des allégories ingénieuses, le coloris de la fiction prête des grâces à la vérité éloignons des assemblées cette cruelle sécheresse, qui rebute lorsque tout le travail se borne au cérémonial monotone de la réception, à la gêne cadencée des repas, à la mélodie dissonante des chansons, la fatigante ordonnance des santés ; l'esprit y trouvera son compte, et le cœur y gagnera des instructions avantageuse. Comme physique, que les *Maçons*, scrutateurs zélés des opérations secrètes de la nature, étudient sa marche, qu'une saine philosophie guide leurs recherches, qu'ils sortent enfin de ce sommeil léthargique dans lequel ils sont, pour ainsi dire, absorbés, et qui peut-être, mes chers frères, enfante tous les rêves que je voudrais voir retrancher.

Que devient l'homme quand il dort ;
Emporté sur l'aile des songes,
Il vote au pays des mensonges,
Il touche aux rives de la mort.
Envisageons ce globe immense,
Image des dieux qui l'ont fait,
La flamme nourrit la substance :
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon est un bienfait :
Au sein des pins profonds abîmes,
Il enfante ces purs métaux
Tristes auteurs de tous les maux
Peres féconds de tous les crimes
Mais qui sapements répandus
Sur les besoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce et rie l'industrie,
Satisfont à tous ces désirs
Et tels que des sources fécondes
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire et les plaisirs.

Poème des Saisons,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Intelligenti pauca, travaillez donc, mes frères, pour le bonheur de l'humanité ; ce n'est pas vous écarter du but : ou si toujours attachés à vos emblèmes, vous voulez en suivre le sens, remplissez donc enfin les conditions qu'ils vous imposent ; n'oubliez point la lettre G, l'initiale de la cinquième des sciences, elle brille au centre de l'étoile flamboyante, parce qu'en effet, c'est de la géométrie que l'on emprunte l'éclat, et la vérité lumineuse qui se répand sur toutes opérations de l'esprit. Souvenez-vous des sept marches de votre temple, elles indiquent les sept arts libéraux, à l'application : le célèbre frère Ramsay l'avait saisi, quand il proposa d'occuper les Maçons à la formation d'un dictionnaire général des arts et des sciences, qui et instruit le monde et immortalise ses auteurs : ce même escalier rappelle aussi aux *Franco-Maçons*, les sept vices capitaux qu'ils doivent fouler aux pieds. Puissent-ils en conséquence pratiquer sans relâche les vertus essentielles qui y sont diamétralement opposées ; ce n'est pas assez d'en parler souvent : si vos conversations à cet égard, mes chers frères peuvent suffire à votre éloge, j'espère le consommer dans le second volume, par la collection de discours dont vos orateurs entretiennent la loge à chaque changement de tapisserie : vous me comprenez. J'y joindrai l'esquisse d'un grade physique, qui peut-être sera, quand vous le voudrez, un but réel, et dont l'œuvre serait bien aussi noble que le rétablissement d'une vieille église dans un pays que vous avez quitté, suivant toute apparence, « pour n'y revenir jamais. »



*Tablette calculée de la perfection du nombre ternaire
Par les propriétés arithmétiques de celui de 9, qui ne sont communes à aucun autre
des nombres simples*

Deux	fois	neuf	font	18.
Trois	fois	neuf	font	27.
Quatre	fois	neuf	font	36.
Cinq	fois	neuf	font	45.
Six	fois	neuf	font	54.
Sept	fois	neuf	font	63.
Huit	fois	neuf	font	72.
Neuf	fois	neuf	font	81.

De quelque façon que le nombre neuf se multiplie, le résultat numéraire qui se marque en somme au quotient, par l'union des deux chiffres qui servent à l'exprimer, forme toujours le nombre juste de 9, un et huit font neuf, ainsi des autres jusqu'au complément cubique.

Fin du Tome premier



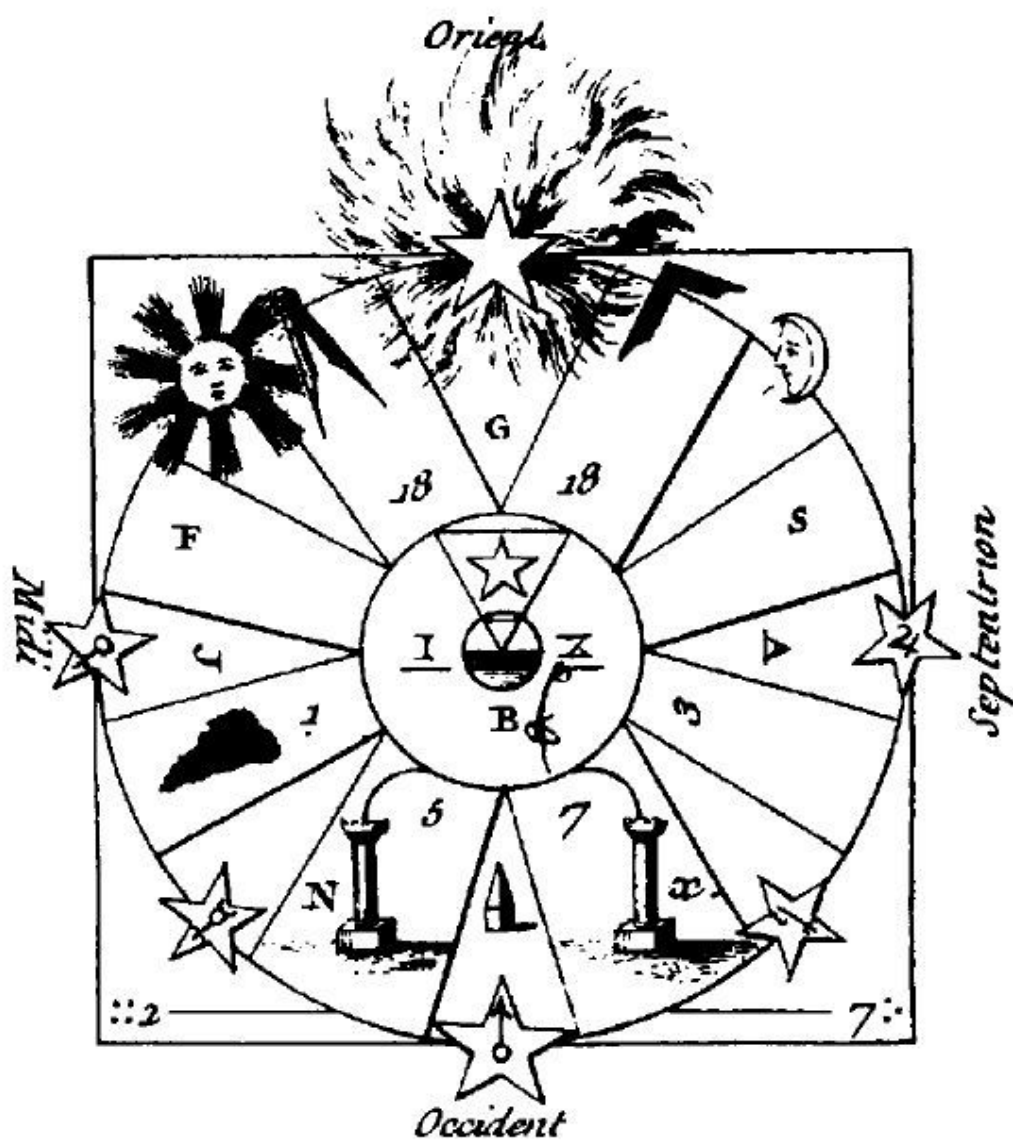


Tableau des Apprentifs Philosophes Inconnus

*Discours prononcé à la solennité de la Saint-Jean, jour désigné aux règlements pour
l'élection des officiers, l'an 1764, par le V. F. B. D. T.*

La solennité qui nous rassemble ajoute à mon égard, à la joie commune que je partage vivement, la satisfaction particulière de pouvoir restituer au vrai mérite, une place usurpée par le zèle, et que je ne dois depuis longtemps, mes chers frères, qu'à votre indulgence. Si les qualités caractéristiques du bon Maçon, sont essentiellement celles de tout homme vrai, exempt de préjugés et de prévention, j'ose au moins me flatter d'avoir acquis ce degré d'honnêteté qui serait si nécessaire au bon ordre moral et sans lequel on n'est jamais en état de s'apprécier réellement. Destitué de tout amour-propre, et surtout du dangereux et futile appât de la primatie, c'est en m'examinant d'un œil naïf et froid que je fais me réduire à ma juste valeur, et que j'aperçois dans le nombre de ceux qui ont bien voulu me désigner pour leur chef, plusieurs sujets bien plus capables d'en remplir les fonctions, et d'en honorer la place. Je crois, mes frères, vous avoir assez mis à portée de me connaître, pour qu'à cet égard vous ne doutiez pas de ma franchise, et j'espère que vous ne prendrez point pour le stérile étalage d'une modestie affectée, ce qui n'est que la sincère ébauche de mes sentiments.

Appelé depuis dix huit mois, par votre choix libre à l'avantage de vous présider, et de vous distribuer les connaissances sublimes qu'un long usage de nos mystères m'a acquis, j'ai tâché de remplir vos vues, et sans m'écarter des principes fondamentaux de l'art royal, j'ai essayé même en donnant la lumière des premiers grades aux candidats que j'ai eu le bonheur d'initier, de leur faire pressentir par une allégorie soutenue, et dont la chaîne se lie sans effort, les mystères cachés de la maçonnerie, dont le total développement est réservé à peu de personnes, et particulièrement à ceux, qui sans se rebuter de l'école des grades, si ce mot est permis, ont montré parleur assiduité, leur zèle réel, leur maintien extérieur et leur bonne conduite, un désir vif d'obtenir des

connaissances plus étendues. Mon seul regret est que la brièveté du temps ne m'ait pas permis, mes frères, de les conférer toutes, mais je n'ai pas dû excéder les règles ; en abrégeant trop les interstices, je n'ai pas dû abuser du pouvoir que vous m'aviez transmis, de celui que mon âge maçonnique, peut-être même mes travaux dans l'ordre, m'ont valu, pour promulguer sans ménagement des grades et des secrets que trop de facilité profanerait, et qui exigent des dispositions plus solides, des intentions moins curieuses, un air de persuasion moins équivoque, moins voisin de la plaisanterie, que celui que j'ai quelquefois démêlé dans les discours de quelques-uns de mes frères qui m'écoutent.

Écartez, je vous prie, mes frères, de ce que je dis ici transitoirement, toute apparence de reproche et de réprimande ; daignez vous rappeler que je n'en ai jamais pris le ton ; mais votre confiance, mon ancienneté, et plus encore l'esprit de vérité qui doit toujours animer un Maçon, m'autorisent à vous faire cette légère observation : je pourrais, enveloppant d'un prestige mystique les sens de notre institution, vous faire remonter à ces temps fabuleux de l'Égypte, que Sethos décrit si bien : vous y verriez que les initiations aux mystères sacrés de la bonne déesse, étaient toutes graduées et successives, que les premières épreuves avaient quelque chose de puérile, malgré l'appareil terrible qui les accompagnait, qu'enfin le noviciat était long, et que chacune de leur cérémonie déguisait un symbole plus sérieux, dont l'énigme ne se dévoilait qu'après bien du temps, pour prix de la discrétion et de la confiance : et ramenant la comparaison à ce qui se passe dans nos loges, il me serait facile de vous montrer que nos premiers grades ne sont, pour ainsi dire, qu'un escalier nécessaire à franchir pour arriver au sanctuaire de la maçonnerie, à ce temple auguste et figuratif, dans lequel est soigneusement gardé le dépôt précieux de nos connaissances, et dont je puis sans fanatisme et sans enthousiasme, vous garantir l'authenticité, la sublimité et l'utilité relative à chacun de nous : mais je ne cherche point ici à aiguïser votre curiosité ni vos réflexions, je voudrais pénétrer vos cœurs de l'intime persuasion, que nos emblèmes ne sont ni frivoles, ni infructueux, et que l'art royal a un but réel, moral, civil et philosophique, auquel je désire vous voir atteindre, et dont la perspective,

toute éloignée qu'elle puisse être, doit soutenir votre zèle, et resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent.

Je l'avouerai, mes chers frères, en réduisant les travaux de cette respectable loge, à la méthode Anglaise, adoptée en Hollande, en Allemagne et dans le Nord, peut-être vous aurais-je fait sauter à pieds joints sur une foule de bagatelles intermédiaires, étrangères ou du moins éloignées de la chose de la maçonnerie, qui, si elles n'en dégradent pas l'essence en sous-divisent assez inutilement l'objet ; mais le caractère de patriote que je crois le premier de tous, m'a interdit tout écart des usages de ma nation, et la dépendance envers la *très respectable grande loge de France*, à laquelle je me suis volontairement soumis de concert avec vous, en qualité de Français, m'a fait respecter contre ma propre conviction une quantité de détails factices, sans même examiner si la frivolité de mon pays n'avait pas obligé le zèle de quelques bons Maçons, à occuper longtemps la légèreté de ses compatriotes à s'assurer de leur discrétion, par une foule de nouveautés successives et presque périodiques, qui réveillent son attention, sans seulement effleurer le point essentiel, souvent sans amuser l'esprit, presque toujours sans nourrir le cœur, et d'ordinaire en fatiguant la bourse. C'est au maître, que vos suffrages vont bientôt installer, *mes chers frères*, à suivre à l'avenir à cet égard, la route qu'il croira la plus sûre et la plus conforme à vos intentions ; si je la trace en passant, c'est pour payer votre confiance, d'une sincérité lumineuse, et n'avoir point à rougir vis-à-vis de moi-même, d'une réticence qui cadrerait mal avec ma façon de penser. Au reste, je ne m'érige ni en réformateur, ni en auteur de système, et je serai toujours le premier pour le bien de l'harmonie générale, à suivre les sentiers battus.

Qu'elle serait heureuse, mes chers frères, cette harmonie, et combien l'ordre y gagnerait ! Qu'elle serait aisée, et combien on s'en éloigne ! Souffrez que je m'élève encore ici contre un abus terrible : la source de toutes les divisions qui aliènent l'esprit de la maçonnerie, est un principe vrai, mais mal interprété, et qui produit toujours des conséquences fâcheuses. Tout les hommes sont égaux, disons-nous dans les loges, chacun est apte à devenir Maçon, l'état civil des personnes, la naissance, le rang, ne sont ni un mérite ni

un obstacle : le motif est juste, il fallait nous inspirer du liant et de l'aménité, exclure l'orgueil, proscrire surtout la gêne des titres ; mais en y donnant trop d'extension, on a peuplé le monde de Maçons vils qui nous déshonorent et nous affligent : obligés par état à penser servilement, à avoir des vues basses, gens sans éducation, sans lumières, que trop souvent sans mœurs, leurs procédés journaliers peignent leurs sentiments, leur rencontre doit nous humilier, leur intimité nous avilit, leurs avions donnent aux profanes la plus mauvaise idée de la maçonnerie. Heureux encore, quand bornant tous les efforts de leur rampante imagination à ce genre de tracasserie, leur véritable élément et dans lequel ils se nourrissent ; heureux, si ces scènes indécentes ne passent pas l'enceinte de nos loges, et si nous pouvons dérober au public les justes sujets de plaisanterie et de critique qu'elles ne peuvent manquer d'exciter : mais enfin à cet égard le mal est fait, toute précaution ne peut plus avoir lieu que pour l'avenir ; s'il est un remède quant à présent, s'il est une digue possible à opposer à ce torrent fougueux, c'est en ramenant les plus fautifs, par la voie de la persuasion, mise au tau de leur capacité, c'est en les confondant par des actes de clémence qui raniment dans leur âme flétrie, le germe du remords, et sans faire d'application précise, c'est particulièrement dans ce jour de joie et de réunion que je vous invite, mes frères, à oublier les torts, à faire grâce à tous les coupables, à étouffer les cabales par votre modération, en vous promettant par la suite d'être plus scrupuleux sur le choix des sujets que vous admettez, et surtout moins faciles dans la distribution des lumières ultérieures qui rapprochent trop du sanctuaire, des êtres faits pour n'y jamais entrer. Passons l'éponge sur des anecdotes scandaleuses, filles de l'intérêt, tramées par la fourberie, et déguisées par l'imposture ; et si c'est aujourd'hui dans tout l'univers le beau jour des Maçons, oublions toutes les actions qui tiennent du profane et du profanateur, et ne voyons que la qualité indélébile de frère.

Je ne m'étendrai point ici, mes frères, sur l'espèce des moyens que je crois propres à réduire en pratique, la théorie des précautions que je viens de vous proposer, d'autres temps, d'autres soins : d'ailleurs, le concours de la *respectable loge*, Saint-Jean du ... qui pour le bien général de l'ordre et notre satisfaction

particulière vient enfin de se rapprocher de nous, ne peut qu'aider beaucoup aux progrès de l'art royal, à la réparation des torts qui se commettent contre nos principes, et à la réforme totale des abus qui dégradent la maçonnerie. Longtemps dans le silence, nous avons été les admirateurs des sages travaux de cette loge, l'affection directe et la considération personnelle que nous ressentons tous pour son digne chef, enfant de la nôtre, l'estime qui est due en détail aux ouvriers qu'il a réunis, tout enfin dès le commencement, a mérité de notre part des éloges et des égards, tout a excité dans nos cœurs cette noble émulation que produit toujours le bon exemple. Je voudrais mes chers frères, que, comme moi, vous eussiez été témoins, au berceau, pour ainsi dire, de cet établissement, vous auriez vu s'élever les sacrés autels du grand Architecte de l'univers, sur les débris de l'idole de Dagon, et vous admireriez encore davantage les heureux progrès de ce nouveau temple, où la vertu préside, où l'honnêteté habite, où l'humanité s'occupe sans cesse à faire des actions d'éclat. Le jour de la solennité présente reporte nécessairement mon imagination frappée à pareille époque, trois années arrière de nous ; ce fut à peu près celle de l'installation du vénérable maître qui préside actuellement, instant de difficulté et de crise ; j'ai vu avec douleur la confusion terrible de *Belba*, mot connu de beaucoup de frères, j'en ai frémi, j'en ai pleuré, mais du sein de la discorde, j'ai vu en même temps sortir avec triomphe le restaurateur des mystères profanes ; j'ai eu la satisfaction d'y concourir, et par une heureuse médiation, j'ai réuni les suffrages sur celui qui devoir les décider.

D'après ce tableau, mes chers frères, que je n'esquisse que légèrement, et auquel la mémoire de plusieurs d'entre vous, ajouterait aisément les touches et les coups de force qui m'échappent, concevez la gloire que mérite une loge, quand elle peut montrer des succès rapides à la suite de commencements épineux ; c'est ainsi que tout bon Maçon se distingue, et les difficultés vaincues sont toujours la marque certaine de la légitimité de ses travaux. Puissent les nôtres, mes vénérables frères, s'aligner toujours sur d'aussi beaux modèles, marchons, s'il se peut, d'un pas égal avec cette respectable loge, sans prétention, sans esprit de primatie ; tâchons de l'imiter à tous égards,

établissons enfin, entre elle et nous une lutte continuelle de bons procédés, d'honnêteté et de zèle. Le mien, mes frères, m'emporte peut-être au delà des bornes ordinaires d'un discours, peu digne d'ailleurs de fatiguer longtemps vos attentions, je craindrais d'en abuser par une tautologie superflue et je sens bien qu'il faut me réduire de la manière la plus concise, aux objets qui nous rassemblent aujourd'hui.

Le premier est celui des élections : cet égard, mes frères, les règles et les principes doivent vous servir de guides, souvenez vous de l'emblème du niveau de la perpendiculaire, ces deux bijoux par leur à plomb indiquent quelle doit être la rectitude de votre choix et de votre jugement. Ce n'est pas à celui que vous avez chargé d'interpréter vos symboles, et de faire observer vos règlements, qu'il peut convenir de les enfreindre, et je me garderai bien de me prévaloir du titre trop général de *maître à perpétuité*, qui est indéfiniment accordé dans les patentes ; de constitution : ma probité vous doit à ce sujet un développement, le voici.

Tous les maîtres de loge constitués, étant de droit membres de la *grande loge*, devant être convoqués en cette qualité, pour assister par eux ou leurs députés, au moins une fois par an, aux assemblées de ladite grande loge, celle-ci afin de parer aux inconvénients de la foule des maîtres qui se seraient accrue dans Paris tous les ans, au moins tous les trois ans par les élections nouvelles de la Saint-Jean, a pris le parti de constituer les maîtres à perpétuité, pour en diminuer le nombre au cas posé ; mais en cherchant à se sauver une incommodité, le grand orient n'a certainement pas prétendu former un titre abusif qui dût gêner les Maçons fier la liberté des élections des mutations et des suffrages.

Les principes ont toujours été avant les exceptions ; le principe ancien de l'ordre est que le jour de Saint Jean doit être destiné pour se choisir un maître ; s'en écarter, c'est faire une faute ; chercher à s'y soustraire, c'est abuser de la place et s'en montrer indigne : dût le scrutin ne servir qu'à prolonger les fonctions d'un officier quelconque, ce qui est aussi libre à la loge que la mutation de personne, relativement au bien de la chose, il faut toujours que ce scrutin se fasse dans la

plus grande exactitude, d'autant plus que le procès-verbal qui en constate, doit être renvoyé à la très respectable grande loge de France, c'est une forme de procéder d'observance absolue j'en suis l'apôtre avec grand plaisir, parce que j'en aurais infiniment à voir récompenser par le poste flatteur de maître de la loge, les vertus, le zèle et la capacité de celui d'entre ses membres qu'elle daignera y préconiser, pour le sujet et pour la loge même, qui ne peut que gagner au changement. Quant à moi, mes chers frères, suffisamment satisfait d'avoir par votre prorogation, présidé depuis quelques années à vos travaux, je n'étends point au delà mon ambition, et je la borne uniquement à l'assurance de pouvoir, en quittant le marteau, emporter votre amitié et votre bienveillance ; j'en ai déjà pour gage l'indulgence avec laquelle vous avez eu la charité de pallier les torts, que j'ai pu avoir pendant le temps de mon administration : recevez en ce jour les excuses sincères que je vous fais, mes chers frères, si par légèreté, par distraction, par oubli, ou peut-être par ignorance, j'ai eu le malheur de commettre quelque faute : oubliez surtout si dans les remontrances, les représentations, que j'ai dû adresser à quelques-uns, dans les leçons que j'ai données à quelques autres, dans les décisions sur les amendes ou dans les peines prononcées, il a pu m'échapper la plus petite vivacité, le moindre ton d'aigreur. Soyez intimement convaincus que mon cœur n'en est pas susceptible, et je désavoue comme parfaitement étranger mon caractère, tout ce qui aurait pu me montrer envers vous tous, autre que votre égal, votre frère, votre ami.

Et vous, jeunes plantes dont je m'enorgueillis d'avoir été le premier cultivateur, vous tous enfin, mes frères, ceux à qui j'ai eu le plaisir de distribuer successivement et par degrés les connaissances de notre ordre, conservez-en le précieux souvenir, il vous aidera à rappeler celui d'un maître qui vous chérit, qui vous honore, et qui n'a jamais été jaloux de sa place, que parce qu'elle le mettait à même, par l'acquisition de sujets aussi dignes que vous, de propager de plus en plus la gloire de l'art royal, et celle de la loge de fort des lumières et du secours des vénérables passe-mâîtres qui en sont les oracles et les colonnes, je dois à leurs conseils tout le bien que j'ai pu faire.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Lorsque vous me destinâtes, mes frères, à l'avantage d'être votre chef, je sentis d'abord toute la difficulté de remplacer dignement ceux qui m'avaient devancés ; à l'exception de l'état civil, le moindre mérite d'un Maçon, qualités personnelles, prudence, sagacité, éloquence, je ne trouvais en moi aucune de ces parties, que vous sembliez abandonner pour un peu de zèle ; mais plein de confiance en mes prédécesseurs, et m'étayant de leur préférence j'ai franchi. Vous avez pris du courage pour de la capacité, des phrases sans choix pour de l'éloquence, de la timidité pour de la prudence, peut être quelquefois de l'exactitude pour de la rigueur : à mieux apprécier les choses, vous m'eussiez vu tout-à-fait vide de talent, mais plein d'un amour de vous plaire que je conserverai toujours.

La seconde branche des élections, mes frères, regarde les officiers de la loge ; les deux premiers après le maître sont les surveillants. Je ne dois point vous laisser ignorer qu'en Angleterre, centre de la maçonnerie, et dans les loges où l'on suit les pratiques et les usages de Londres, telles qu'en Hollande, en Russie, en Prusse, en Suède, en Danemark, et dans presque toute l'Allemagne, l'usage est que le maître nomme son premier et son second surveillant : ces deux officiers étant les principaux ressorts qui font mouvoir le mécanisme de la loge, dont tout l'ensemble roule sur eux et le maître, il paraît assez naturel que celui qui préside, devant connaître plus en détail le mérite d'un chacun, choisisse lui-même des sujets propres à le bien seconder ; mais à cet égard, comme en toute autre chose, je ne vous invite point à innover. L'organisation intérieure de chaque loge dépend souvent des lieux où elle est située ; en France l'habitude est devenue une loi, et je sais que, particulièrement dans notre loge, depuis près de quarante années, on a coutume de nommer les surveillants par la voie du scrutin. Une seule règle que je vous supplie de statuer invariablement pour l'avenir à dater de ce jour, c'est que le second surveillant de l'année actuelle, passe de droit l'année ensuite et sans scrutin à la place du premier, à moins qu'il n'ait démerité de la loge, ce qui ne se présume jamais : par ce moyen l'on n'aura plus à élire chaque année qu'un second surveillant : on ne les continue pas tous deux, c'est une précaution Anglaise

très sage, qui peut avoir été ignorée en France, peut-être omise à défaut d'un assez grand nombre de sujets dans chaque loge, et que l'on ne peut guère observer lorsqu'une loge débute et se relève ; mais elle est utile, et il en résulte le meilleur effet, parce qu'un ancien officier restant toujours en place, avec le nouveau que l'on y met, le service en est ; incomparablement plus exact, l'instruction plus correcte, et le maintien de l'ordre plus sûr.

Le troisième objet des élections, est la charge de trésorier : celui qui a la manutention de la caisse et des deniers de la loge, doit être un homme qui lui plaise et qu'elle se choisisse. Les mandats du maître et les quittances possibles à fournir, sont les pièces justificatives du compte qu'il doit à la fin de l'année aux seuls commissaires de la loge par-devant le maître, lesquels commissaires nés sont un ou plusieurs passe-mâtres s'ils y consentent, les surveillants, l'orateur, le secrétaire et le frère le plus ancien de chaque grade, autant que cela se peut. Le visa des commissaires doit être présenté en loge pour l'apurement desdits comptes au jour de St. Jean : les autres frères de la loge, qui chacun à leur tour, en avançant en grade et en office, deviendront commissaires, ne peuvent exiger d'autres détails, la raison est bien simple. Les comptes contiennent presque toujours plusieurs emplois et articles de déboursés faits pour loge de grades supérieurs, et il est impossible que l'on en fasse passer la spécification devant ceux qui ne les ont point encore. Par une suite de cette raison, pour être en règle dans une loge, le choix des grands officiers qui mènent au commissariat, ne peut tomber que sur des frères qui aient déjà tous les grades que l'on confère dans cette loge. J'ajouterai, mes frères, une observation essentielle dans vos élections, qu'elles ne peuvent jamais regarder que des frères libres de leur temps, de leur volonté, et domiciliés fixement dans le lieu de la loge, pour qu'il n'y ait point de fréquentes lacunes aux fonctions attendu que les substituts que le maître nomme à son gré pour chaque emploi, ne sont sensés devoir remplacer que pour absence momentanée, cas de maladie, affaires survenant, ou autres empêchements accidentels.

La place de secrétaire peut et devrait même être inamovible, sauf malversation, cas inouï parmi des frères : quoique cet emploi soit flatteur et

même agréable pour l'esprit, le travail, pour être bien fait, en est trop onéreux, pour que le poste soit beaucoup brigué, ni qu'il inspire à personne l'envie de faire intervertir la règle que l'on suit communément à cet égard.

L'orateur est à la nomination du maître, c'est un grand office que les loges ont de tout temps laissé à sa disposition ; afin qu'il puisse, aussitôt qu'il est promu, faire le premier acte d'autorité gracieuse en faveur d'un sujet qu'il en juge capable, sauf à lui, comme l'emploi demande de l'application et du détail, à le diviser et occuper à la fois deux personnes l'une comme orateur de la loge, l'autre comme orateur des grades supérieurs.

Tous les autres offices passent au scrutin de la loge, tels sont les deux Stuarts, les deux infirmiers, le préparateur, le frère terrible, le tuileur ou dessinateur, les architectes, les experts, l'économe appelé en quelques loges maître d'hôtel, en Angleterre dépensier, chargé du détail des banquets et de toutes les emplettes pour décoration, ou autres que le maître juge convenables, nécessaires, à charge par ce frère détaillier de fournir au trésorier qui délivre l'argent sur mandat du maître, les quittances de les déboursés au moins pour les gros articles, sur lesquels il peut s'en procurer.

Tel est, mes vénérables frères, le plan un et vrai du procédé qu'une loge doit suivre dans ses élections ; point de brigue, point de cabale, ces manœuvres sont le lot du profane ; les Maçons, en décorant leur nom de l'épithète de Francs, annoncent que dans tous les cas ils sont voués à la vérité, et que la sincérité et la droiture doivent être leurs premières vertus. Il ne me reste plus qu'à joindre mes suffrages aux vôtres pour couronner ceux que vous aviez désignés, j'applaudis d'avance à votre choix. Que l'ordre règne dans la manière de voter ; que chacun, seul et sans témoins, aille librement au bureau du scrutin, déposer dans la boîte le jugement équitable qu'il prononcera sans doute, s'il se souvient de ses devoirs, et sonde son propre cœur ; le nouveau maître et ses officiers feront ensuite les différentes réceptions que la loge fait devoir nous occuper en ce jour ; dans un instant ma mission va être tout à fait remplie : puissé-je la terminer par des témoignages éclatants de mon attachement pour l'art royal, et de l'affection vraiment fraternelle que j'ai pour

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

tous les frères qui composent cette respectable loge, auxquels je souhaite joie, salut et prospérité.

N. B. Ce discours eut l'effet qu'aura toujours le langage de l'honnêteté, il dissipa quelques petites factions, fit régner l'harmonie ; et le maître, dont l'âme était assez pure, assez naïve pour annoncer la vérité sans fanatisme, sans orgueil et sans faiblesse, fut unanimement jugé digne d'en rester l'interprète : la loge le continua, il préside encore.



*Discours prononcé dans une loge de province
À la solennité de Saint Louis 1765, et pour la réception de Son Excellence M. le
Comte de, qui se fit le même jour*

Mon Frère,

C'est le titre que l'ordre m'autorisa à vous donner aujourd'hui, c'est le fruit de vos recherches, le prix de vos travaux, le symbole de nos liens, la tendre expression de nos sentiments, et vous concevez que je suis trop flatté de l'employer vis-à-vis de quelqu'un tel que vous, pour ne pas me hâter d'en faire usage : c'est au temps et à vos progrès dans la maçonnerie, à vous en développer toutes les prérogatives, c'est à nous à vous en faire éprouver les douceurs, c'est à votre cœur à réaliser les espérances qu'il nous donne, et je serai sa caution, Il est des cas où, sans amour propre, on peut juger d'après soi la noblesse du sang n'est point un présent inutile, celui qui coule dans vos veines, naturellement consacré pour l'honneur, est le plus beau gage, le garant le plus solide de vos promesses. Instruit par une raisonnable éducation à vaincre les préjugés, guidé par un mentor éclairé, dans les routes de la sagesse, accoutumé à marcher sur les traces de votre chef, aussi rapidement dans celles-ci, que dans les sentiers de la gloire, je ne m'étonne pas que vous soyez avancé d'un pas ferme vers le sanctuaire des Maçons : puissé-je, au berceau de l'art royal où vous êtes encore, imprimer assez fortement dans votre âme, les vérités essentielles de l'ordre, pour vous faire applaudir de les avoir cherchées, vous faire désirer, *mon cher frère*, de les connaître toujours mieux, de les approfondir davantage, d'en scruter les maximes et les préceptes, d'en chérir les lois, et de les pratiquer sans relâche dans toutes les circonstances de votre vie, oisives ou glorieuses, vous ne connaîtrez jamais que ces dernières.

Si l'orgueil pouvait avoir quelque prise sur un Maçon, peut-être en vous initiant, *mon cher frère*, en vous instruisant autant que votre grade me permet de le faire, peut être aurais-je succombé au piège de ce sentiment ; j'y en

substitue un plus vrai, plus digne de vous et de moi, c'est celui de la joie que toute la loge éprouve en admettant un sujet aussi digne que vous.

J'aperçois que ces crayons vous occupent, qu'ils excitent votre curiosité, il est juste, après vous avoir soumis à nos usages, de vous expliquer vos emblèmes ; mais avant je vous dois la partie historique de notre origine, telle que je puis vous la communiquer en ce jour, c'est celle de notre établissement en Europe, selon que la tradition fidèle et non interrompue nous l'a transmise de bouche en bouche.

Au temps des premières croisades plusieurs héros chrétiens s'étant ligués sous la conduite du pieux prince qui les conduisait, pour conquérir sur les Sarrazins la Palestine et les lieux saints, formèrent une association sous le nom de Maçons libres, par relation avec ces ouvriers habiles qui avaient construit le temple de Jérusalem, et dont ils devenaient en quelque sorte les imitateurs dans le projet de sa restauration, but apparent de tous les croisés. Si je parlais simplement à votre esprit, *mon cher frère*, je pourrais, en suivant la carrière équivoque des recherches historiques, charger de l'étalage d'une froide érudition, l'origine antique et primitive de la maçonnerie ; j'essaierais d'opposer aux fables que le vulgaire débite à cette occasion, d'heureuses antithèses, dont le sens obscur et difficile se perdrait dans la nuit des temps ; mais je parle à votre cœur, *mon cher frère* ; la vérité sans nuage peut seule le toucher, c'est elle que je vous présente.

La guerre sainte a donné l'être à la société des Francs-Maçons, une source aussi pieuse n'a dû produire que l'amour général de la vertu ; elle nous anime, et c'est son temple que nous érigeons aujourd'hui dans nos cœurs : la description imparfaite de celui que le plus sage des rois éleva dans la cité sainte, au suprême Architecte de l'univers, et dont l'ordre adopte l'esquisse et les symboles, ne fournit que d'ingénieuses allégories qui nous font goûter la plus saine morale, et nous invitent à la pratiquer. En conservant des Maçons croisés, les rites, les mots, les cérémonies et les initiations mystiques, dont ils étaient convenus entre eux pour se distinguer en pays ennemis, nous avons rendu leurs usages plus propres à nos mœurs, peut-être même plus utiles à l'humanité.

Vous n'ignorez pas, *mes frères*, que le succès des croisades fut infiniment inférieur à l'espoir de ceux qui les avaient entrepris : la dispersion générale entraîna celle de la société des Maçons, plusieurs attachés par préférence et par état à certains chefs des croisés, les suivirent à leur retour en Europe : je pourrais singulièrement vous en citer un nombre qui passèrent en Angleterre à la suite de Richard, Cœur de Lion, sous le règne duquel ils eurent le privilège de continuer leurs mystérieuses assemblées, et jouirent des prérogatives les plus éminentes, ainsi qu'en font foi les chartres des parlements. De là, diverses familles qui depuis se sont établies en différentes parties de l'Europe, ont promulgué les principes de l'art royal, et c'est par ce canal qu'il est parvenu en France, sans altération, dans toute sa pureté, tel enfin que j'ai l'avantage de vous le développer aujourd'hui, *mes frères*.

Je pale légèrement sur toutes les révolutions que l'ordre a éprouvé il suffit, qu'égal dans son objet, un dans son mode, invariable dans ses formes, je puisse vous communiquer ses maximes et ses lois telles qu'elles étaient dans leur origine. L'amour de l'humanité en général, le désir des secours réciproques, la convenance des humeurs, la conformité des opinions, le rapport des besoins et des moyens, fut de tout temps le premier lien des hommes, et j'ose vous assurer, *mon frère*, que personne jamais ne les a mieux connus que les Francs-Maçons. De cette théorie habituelle des vertus qui les caractérisent, spéculation vide pour le vulgaire, habitude généreuse et constante pour nous ; de là surtout cette égalité si parfaitement établie, qui nous met tous au même niveau, qui dissipe le prestige des rangs, qui détruit les jeux du hasard, et qui nous ramène sans dégoût et sans difficulté à la simple qualité d'homme, la seule précieuse, et souvent trop négligée. Tout autre à ma place, *mon frère*, commettrait peut-être une imprudence, en insistant si fortement sur cette égalité qui nous honore et nous distingue ; le langage de la vérité peut paraître suspect, quand celui qui le tient semble avoir intérêt de la faire valoir : je ne puis en être soupçonné ; fait pour savoir apprécier ce que vaut le plus ou moins de naissance, vous devez m'en croire, lorsque, oubliant moi-même ces prétentions frivoles, je vous invite à l'égalité précieuse, ciment solide de notre union et base inébranlable de tout

l'édifice. N'appréhendez jamais que hors du cercle des loges, un Maçon quelconque cherche à s'en prévaloir : son talent est surtout de savoir distinguer les mérites réels et celui de convention, son usage est de les honorer, et jamais *un bon frère* ne s'en écarte.

Un bon frère.... Concevez, de grâce, toute l'étendue de ce mot, il peint à la fois le patriote, le sujet fidèle, le citoyen honnête, l'ami zélé, l'homme religieux. Des vertus aussi douces, qui doivent vous être aussi familières, vous rapprochaient nécessairement, mon frère, de la société où l'on sache réduire en action des principes qui, chez le reste du monde, ne sont qu'un récit froid et des axiomes stériles.

Tel est, *mes frères*, l'abrégé de notre morale, tout concourt à son maintien, tout chez vous y est analogue ; vous en jugerez aisément à l'explication des emblèmes qui sont sous vos yeux. (*Le maître fit vraisemblablement ici l'explication du tableau.*) Vous ai-je tenu parole, mon frère ? et d'après cette légère analyse, ne trouvez-vous pas que le siècle de la maçonnerie serait en effet l'âge d'or, si tous les hommes pouvaient y participer ? mais telle est la fatalité, que l'usage des meilleures choses rendu trop commun et trop général, en dégrade l'essence en atténue la valeur ; renfermés dans les bornes étroites d'un nombre choisi, le dépôt des Maçons s'est conservé jusqu'à nous à l'ombre du secret et du mystère dans des temps plus heureux nos frères en ont senti la nécessité, puisqu'ainsi que je vous l'ai dit, lors des croisades, ils formèrent une espèce de corps à part, et déguisèrent soigneusement leur institut sous des surfaces symboliques. Je regrette sincèrement d'être obligé de proportionner le développement de nos usages au volume de connaissances qu'il m'est permis de vous départir en ce jour : sans cela, *mon frère*, parcourant avec vous toute l'histoire de la guerre sainte, vous connaîtriez bientôt tous nos progrès, et passant successivement d'une croisade à l'autre, je me garderais bien d'omettre celle où le plus saint héros de la France, un de ses plus dignes monarques, se montra notre plus ardent protecteur. Aux traits qui m'échappent, *mes frères*, vous avez déjà sans doute deviné le nom de *Saint Louis*. Qu'il est flatteur pour nous de pouvoir, en célébrant aujourd'hui la mémoire révéérée, sainte et

glorieuse de ce pieux souverain, solenniser en même temps l'auguste nom du père des Français ! Des rapports heureux, une parité sensible de vertus, d'héroïsme, de piété, m'engageraient involontairement aux détails du parallèle, si les bornes de ce discours pouvaient le permettre. Comme Français, mon amour est juste ; comme citoyen, mon dévouement est parfait ; comme Maçon, je double ce sentiment et l'éprouve avec plus d'activité ; vous le partagez tous, *mes frères*, j'en suis sûr, et cette *respectable loge*, dont depuis longtemps je connais la façon de penser, n'a de vrai patron que son roi. Je la trouve bienheureuse d'avoir à ce moment pour témoins de sa joie, des sujets distingués, dont le mérite reconnu du prince, est marqué par les rangs qu'ils occupent, et par des emplois qu'ils honorent. Rien n'eût manqué sans doute à notre satisfaction, si celui qui, dans cette province, représente si dignement ce monarque, et qui joint aux plus belles qualités civiles, celle éminente d'être Maçon, avait pu assister à nos fêtes, sa présence les eût embellies ; j'aurais particulièrement désiré qu'il pût unir son suffrage aux acclamations que la loge prononcera toujours avec transport au nom de Louis le Bien Aimé : *vivat, vivat, vivat*.

N. B. Ce discours eût été déplacé dans la bouche d'un homme sans naissance, vis-à-vis d'un homme qui en avait ; il est à présumer que le maître et le récipiendaire étaient à peu près but à but à cet égard. Cette manière délicate de prêcher l'égalité, ne persuaderait pas absolument que ce fût une chose si merveilleuse, on y perdrait trop : la finesse du tact, et la noblesse des idées ne va guère qu'avec celle du sang et de l'éducation : il règne, au surplus, dans ce discours, un ton de bonne foi qui fait honneur au maître, c'est un homme de probité qui n'amuse point le candidat par des fables ; il lui dit tout d'un coup l'origine probable, et sur le but possible il lève adroitement le coin du rideau.

*Discours prononcé à la réception de plusieurs Apprentis
À la Loge du Prince de S. S. à Naples, en 1745*

Mes frères,

Il m'est très flatteur de pouvoir vous donner ce titre, et je serai charmé de vous développer avec le temps toutes les glorieuses prérogatives qui y sont attachées. Admis par votre propre désir, et par un suffrage que vos qualités personnelles vous assuraient, dans notre respectable société, après avoir bravé les préjugés du siècle les opinions du profane, après avoir franchi par une constance décidée, les différentes épreuves qui vous ont conduit dans le sanctuaire auguste de la maçonnerie, il est juste enfin que je vous fasse part de la lumière que vous avez cherchée avec tant de soin, et que non content d'avoir frappé vos yeux par le vif éclat de ses rayons, j'échauffe votre cœur, je l'anime, j'éclaire votre âme et votre esprit, en vous dévoilant les mystères de nos loges, en vous faisant connaître l'objet véritable de nos travaux, le but essentiel de notre association, les règles de notre conduite, et les principes de notre morale. Tout ce que nous faisons est relatif à la vertu, c'est son temple que nous bâtissons, et les instruments simples et grossiers dont nous faisons usage, ne sont que des symboles de l'architecture spirituelle qui nous occupe. Vous verrez, mes frères, en avançant dans les grades de l'ordre, que votre zèle vous méritera sans doute, combien l'allégorie en est ingénieusement soutenue : je ne puis, quant à présent, vous développer de nos secrets, que ceux auxquels l'état d'*apprenti*, vous permet d'être initiés : je ne vous tracerai point la partie historique de notre origine, consultez les livres saints vous en trouverez l'époque à celle de cette superbe bâtisse qui consacra par la sagesse du plus grand des rois, un monument magnifique à la gloire et au culte de l'Éternel : par cette légère ébauche vous concevez aisément, *mes frères*, quelle fut la noblesse l'objet de notre association primitive : le même esprit nous anime toujours, et quoique resserrés aujourd'hui dans les bornes étroites d'un travail

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

purement spéculatif, nous usons encore des mêmes moyens, des mêmes mots, des mêmes cérémonies. C'est ici le moment de vous expliquer celles de votre réception....

Cette courte explication, mes frères, dissipe le prestige qui a pu vous préoccuper avant de nous connaître : vous voilà enfin à portée de nous rendre justice, nous ne vous en imposons ni sur nos principes ni sur nos sentiments : réunis pour le même but, remplis du même zèle nous sommes tous frères, et nous en faisons gloire ; ouvrages pareils d'une même providence, nous sommes tous égaux, la naissance, les rangs et la fortune, ne nous sortent point de ce juste niveau, qui devrait, à ce que je crois, réduire tous les hommes à leur valeur intrinsèque : la vertu seule et les seuls talents nous distinguent plus ou moins, et la basse jalousie n'occupe jamais chez tous la place de la noble émulation. Enfin, *mes frères*, nous sommes des hommes droits, simples, fidèles, vrais ; modestes dans nos plaisirs, décents dans nos mœurs, essentiels dans notre amitié, fermes dans nos engagements, soumis à nos règles, exacts à nos devoirs, sincères dans nos promesses. Je vous peins d'un seul trait, *mes frères*, nos obligations et nos qualités : il ne vous sera pas difficile de vous accoutumer aux unes, puisque je serais caution que vous possédez déjà les autres. Mais surtout, *mes frères*, n'avilissons pas nos mystères en les communiquant aux profanes ; des vertus que nous devons pratiquer austèrement, aucune n'est plus nécessaire que la discrétion : les meilleures choses cessent de l'être, en devenant trop communes, et les hommes ordinaires dont le cœur est blasé, n'y gagnent rien ; je ne puis trop vous inviter au secret, mes frères nouveaux reçus, et je crois qu'il suffit de rappeler ces beaux vers d'un de nos modernes :

La chute bien souvent des plus puissants états,
Ne vient que d'un secret que l'on ne garde pas,

N. B. Le fanatisme et la présomption semblent avoir composé cette harangue ; il est plus honnête de montrer à un candidat, les Francs-Maçons tels qu'ils devraient être, que de les éloger si fort sur ce qu'ils sont, quand ce n'est pas chose tout-à-fait prouvée. Un grand orateur dit un jour, et ce n'était pas le

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

plus mauvais endroit de son discours, d'autant que la pensée était vive : « Nous ne venons point en loge pour nous remercier de ce que nous sommes vertueux, mais pour nous exciter à le devenir encore davantage. »



*Discours prononcé à la Loge S. T. à Pétersbourg,
Le premier mars 1760, vieux style, à un travail d'Apprenti*

Mes frères,

Le bandeau de l'erreur est donc enfin tombé ; un jour nouveau vient de luire pour vous : la participation à nos mystères que votre confiance vous a méritée, dissipe absolument les préjugés, les fausses opinions que l'ignorant vulgaire nous avait inspirés peut-être, et que peut-être aussi vous aviez adopté faute de nous connaître. Vous ne voyez plus dans notre société cet assemblage monstrueux d'hommes impies, voluptueux, intrigants ou rebelles, titres odieux que les profanes nous donnent communément, et dont les inductions, si la perspective réussissait à les accréditer, seraient encore plus funeste pour nous en ce pays que dans tout autre, tandis que notre ordre au contraire ne respire que la vertu ; ne connaît que ses maximes, ne nous prescrit que ses préceptes, ne cherche qu'à la faire germer dans nos cœurs. Vous serez aisément convaincu de cette vérité, *mon cher frère*, en suivant la maçonnerie dans tous ses points, vous verrez qu'elle est relative à cet objet.

Le premier de nos devoirs est l'hommage légitime de respect, le juste tribut de reconnaissance que l'homme ne peut refuser à l'Être suprême.

La seconde de nos obligations, est l'attachement inviolable au souverain, le zèle et l'amour que tout sujet doit à son légitime maître.

Notre troisième règle enfin, nous astreint aux devoirs réciproques de la société. Voilà, si je puis me servir de cette expression, les trois colonnes fondamentales de notre union. Il en résulte les plus heureuses conséquences pour le bon ordre, et cette harmonie générale sans laquelle aucune société ne peut se soutenir. De là cette défense expresse d'élever jamais en loge aucune question sur la religion, d'agiter les matières de politique, ou d'égayer la conversation aux dépens du prochain : ces sortes de propos occasionnent

toujours de l'aigreur, et finissent par laisser souvent dans l'âme de celui qui succombe à la dispute, de l'animosité contre son vainqueur.

N' imaginez pas, *mes frères*, que pour cela nos conversations en soient plus stériles ou moins amusantes : la liberté qui nous caractérise, la liberté, vrai attribut d'un *Franc-Maçon*, devise, âme, objet de notre société, préside à nos assemblées ; elle assaisonne notre joie, embellit nos mystères, elle est la source de nos plaisirs : mais toujours honnête, toujours décente, toujours modérée, elle ne nous permet que cette volupté sage, qui sans excès, fait jouir des biens dont nos sens aiment le délicat usage, et le remords, enfant de la débauche, n'empoisonne jamais nos amusements.

Croiriez-vous, *mes frères*, qu'une morale aussi sévère en apparence, si flatteuse en effet, put mériter la censure, le blâme, je dirais presque le mépris d'un tas d'aveugles, c'est le mot, et je l'ai bien trouvé, qui la condamnent sans la connaître ? Que ne pouvons-nous, pour le bien de l'humanité, communiquer à tous les mortels nos leçons et nos aimables pratiques ! mais par un sort bizarre de l'esprit humain, les bonnes choses dégénèrent presque toujours en se généralisant. Peu de cœurs sont assez droits, peu d'esprits assez justes, peu d'âmes assez épurées, pour goûter le prix de nos mystères, et s'accoutumer à nos travaux. Réduits, crainte de profanation à les couvrir toujours d'un voile et d'un secret impénétrable, nous sommes exposés à des soupçons qui nous avilissent : et qu'importe après tout, l'opinion de ceux qui nous sont étrangers ? jaloux seulement de l'estime de nos frères, contentons-nous de forcer le public à nous respecter par des actes extérieurs de vertu qui le fassent rougir de ne pouvoir nous imiter. La maçonnerie elle-même nous en indique les moyens, puisque son principal motif est l'exercice continu d'une charité tendre et généreuse. Nous ne devons pas borner à nos frères seuls, ce précieux sentiment ; qu'il s'étende jusqu'à ceux mêmes qui nous oppriment et qui nous décrient c'est toujours par les bienfaits que l'on ramène les injustes, ou que l'on confond les ingrats. D'ailleurs, *mes frères*, il ne faut pas perdre de vue que les hommes pétris du même limon, sont tous égaux : notre science développe plus particulièrement cet axiome raisonnable, il est général, et les

corollaires qui en résultent, s'appliquent même hors de la loge au soulagement du prochain. Les faveurs de la fortune, les présents du hasard, les distinctions du sort, n'altèrent pas le niveau qui subsiste parmi nous ; et remarquez, je vous prie, cette sagesse singulière de notre institution, qui en nous réduisant tous à un tau égal, ne permet de nous faire valoir que par plus de vertus, ou de mérite réel. De là cette émulation sans jalousie, honneurs que l'on envie point, grades que l'on s'efforce de mériter, prérogatives qui n'excitent jamais qu'un désir d'imitation. Que nous sommes heureux, *mes frères*, d'être assez éclairés pour connaître les routes qui mènent à ces précieux avantages ! Que nous sommes heureux d'être les ouvriers d'un temple spirituel que nos cœurs s'efforcent d'élever à la vertu, allégorie du chef-d'œuvre que le roi le plus sage fit ériger à l'Éternel ! à son exemple, entreprenons avec courage, exécutons avec sagesse, embellissons nos ouvrages, mais surtout point de médiocrité ; un *Maçon* ne doit rien vouloir d'imparfait.

Dérobons aux profanes nos moyens, nos méthodes, nos lois ; qu'un secret profond les cache à son cœur dépravé c'est ce que je ne puis trop vous recommander, mes frères nouveaux reçus ; il faut être discrets jusqu'au fanatisme, vous ne devez pas même dire où s'est tenue la loge, ni nommer ceux qui y ont assisté : souvenez-vous toujours de vos engagements, soyez zélés, fournis, discrets, fidèles, vous serez bons Maçons et nous nous applaudirons de vous avoir admis parmi nous, si votre conduite soutenue vous en rend aussi digne que votre physionomie l'annonce.

N. B. Ceci m'a bien l'air d'un ouvrage de pièces de rapport, c'est peut être un bien ; les tableaux mosaïques durent plus que les autres. Le travail de celui qui réchauffe de vieilles idées, ressemble assez à celui d'un manœuvre qui recrépit un vieux mur : mais comment ne se pas répéter sur des images qui ne doivent pas essentiellement varier davantage que les mots, les attouchements et les signes ? Peut-être en parcourant les grades trouverons-nous quelque chose de neuf, je le désire.

*Discours de réception pour un homme de qualité,
Le 16 septembre 1764, loge d'Apprenti.*

Mon cher frère,

Puissiez-vous sentir aussi vivement que moi tout le prix de ce titre flatteur que l'ordre vous accorde en ce jour, comme la première récompense de la ferveur et de la résolution avec laquelle vous avez cherché de l'obtenir : j'espère en vous montrant les prérogatives, vous convaincre qu'il n'est point chez nous un mot frivole ; vous faite goûter nos maximes et nos préceptes, et vous prouver d'une manière invincible que la maçonnerie dont le but est de faire des hommes vertueux, a su, à un objet si noble, assortir ingénieusement jusqu'aux cérémonies même de votre réception, dont le sens vous sera expliqué.

À la théorie des sentiments agréables, dont le monde le plus poli n'est souvent qu'une école imparfaite, vous verrez, mon frère, que nous savons allier la pratique des vertus les plus douces, orner les liens de la société des guirlandes du plaisir, semer les fleurs sur les sentiers de la sagesse, remettre l'homme dans la sphère, et l'avoir sans l'avilir le ramener aux simples prétentions de la nature, en écartant toutes les nuances que le hasard et le caprice des conventions voudraient faire passer pour des droits ; on anoblit son être en lui faisant connaître sa valeur essentielle, c'est le secret de la maçonnerie, c'est le triomphe de l'ordre, c'est celui de l'humanité. L'égalité établie entre nous, ce niveau équitable qui place l'homme de cour à côté du simple citoyen, le général sur la même ligne que le patriote ignoré, le magistrat d'un ordre supérieur sans aucune distinction près du modeste cultivateur ou de l'artisan honnête, les rend membres d'un même corps, unis pour le même but, occupés du même objet, ils sont assujettis aux mêmes règles, le mérite seul peut introduire ou autoriser des différences. Ne pensez pas, *mon cher frère*, que nous ignorions les égards qu'un sang illustre détermine en général dans la société, ou que rebelles aux usages reçus, les Maçons s'écartent jamais de la légitime portion de

déférence due à ceux ; qui, comme vous, portent un nom respectable et respecté : plus ils sembleront en oublier le prestige, plus nous affecterons de nous en souvenir. Les honneurs que nous rendons à nos frères nous relèvent, c'est un reflet qui nous fait valoir, nous gagnons à leur éclat, et il est sans exemple que hors de la loge, un Maçon abusant du ton familier qui règne dans nos assemblées, ait perdu de vue ce qu'il se doit à lui-même dans la personne des autres. La partie de notre histoire que je puis vous communiquer à présent, vous prouvera cette vérité ; vous y verrez par là la vénération que l'ordre a pour les personnages illustres qui sont consacrés dans ses fastes, que nous savons apprécier ce qui mérite de l'être, et vous conviendrez peut-être avec moi, que le nom du premier baron chrétien, dont le vôtre perpétuera la gloire, n'est pas déplacé dans la liste brillante de ceux dont les croisades font mention. C'est à cette époque précise qu'il faut fixer celle de notre établissement en Europe, etc.

Que le vulgaire, fécond en idées fabuleuses, prête à la maçonnerie une source différente, il lui convient de se tromper sur ce que nous sommes : que quelques auteurs Maçons amis des surfaces et de tout ce qui porte l'empreinte du prodige et du mystérieux, ait appuyé ces allégations par des recherches prises d'antithèses obscures, de chroniques équivoques, dont les rapports guindés par des allégories bizarres, ont pu éblouir des esprits peu soucieux de la vérité, c'est : l'effet du fanatisme, malheureusement il est de tous les états ; mais vous, mon frère, vous dont le cœur et l'esprit ne sont certainement destinés qu'aux choses vraiment raisonnables, j'ai dû vous présenter sans nuage le tableau sincère de notre origine ; j'aurais pu comme un autre la perdre dans une antiquité reculée ; mais l'ordre n'en serait pas plus respectable qu'il l'est en effet ; il suffit de savoir que jusqu'à ce jour, il s'est maintenu malgré les attaques du profane, à l'abri du titre auguste de la fraternité, qui nous retraçant sans cesse nos obligations ne nous a pas permis de nous en écarter. Semblables au faisceau d'Ésope, c'est notre union, l'harmonie, le concert qui nous ont soutenus ; le secret inviolablement prescrit, solennellement promis, invinciblement gardé, a conservé nos pratiques dans leur pureté. Amis de la vertu, toujours appliqués à la faire fleurir parmi nous, elle occupe nos loisirs,

comble nos vœux et fait tout notre bien. L'allégorie de nos usages prend sa source dans la nécessité des précautions, et le danger d'avilir en communiquant à la foule, des maximes qui ne sont précieuses que pour le petit nombre d'hommes choisis, que leur cœur réellement honnêtes, rend capables de les bien goûter. Nos crayons n'offriraient à l'homme ordinaire qu'un spectacle fade, une surface minutieuse, ils sont pour nous des objets continuels de méditations profondes, de combinaisons savantes, de leçons sages, d'exemples puissants qui, par des images et des symboles, amalgament, pour ainsi dire notre âme et notre esprit avec les préceptes de la plus saine morale. Ce serait presque ici le moment de vous les expliquer tous, mais je ne dois point anticiper, je ne dois point vous ôter le plaisir successif de parvenir par les différents grades de l'ordre aux connaissances sublimes des mystères qu'il vous réserve et je n'ai garde de me priver moi-même de la satisfaction de vous les départir par degrés, si votre séjour dans cette ville vous met à portée de les recevoir dans cette respectable loge, qui ne sera pas moins empressée, *mon cher frère*, de vous les accorder, que vous de les mériter par l'exactitude à nos travaux, votre zèle pour nos pratiques, et l'exercice sensible des vertus dont je vous ai fait l'apologie, et que j'irais rechercher dans votre propre cœur, si le germe en était perdu, tant je suis persuadé qu'elles y sont naturelles et analogues. La place que j'occupe par le suffrage et l'indulgence de tous mes frères, me vaut aujourd'hui le plaisir, en vous initiant, d'acquérir un sujet distingué à l'ordre, un relief à la loge, un protecteur aux Maçons, un frère qui les honore, un ami qui leur en donnera des marques : jaloux singulièrement de ce dernier titre, qui contient en soi l'expression complète des sentiments que nous désirons, je chercherai toujours à le mériter de votre part.

N. B. Il est permis de donner des leçons, et tout homme en est susceptible, lorsqu'elles sont amenées avec art, et touchées avec une sorte de délicatesse qui décèle autant la noblesse de celui qui parle, que celle celui que l'on instruit. Si la flatterie est supportable, c'est sans doute dans le cas où elle semble destinée à faire goûter des maximes et des vérités utiles.

*Dernier discours pour travail d'Apprenti,
À la réception d'un homme du commun e le r 5 janvier 1766.*

Mon cher frère,

Trois mots que le hasard n'a point assemblé, mais qu'une juste combinaison a réunis depuis l'existence de l'ordre, pour exprimer le sentiment qui nous anime, sont aujourd'hui le titre dont la société vous honore, et dont elle récompense la soumission et la confiance que vous avez fait paraître ; vous êtes à nous, vous nous devenez cher, nous vous regardons comme notre frère, efforcez-vous d'apprécier tous les avantages qui résultent du lien que vous venez de contracter, et dont les agréments et la douceur dépendront toujours de votre conduite et de vos bonnes qualités. Avant votre initiation l'on vous a prévenu que la maçonnerie n'exigeait et ne proposait rien de contraire à la religion, à la fidélité que l'on doit au prince, à l'état, aux bonnes mœurs ; les termes de l'engagement ont dû vous en convaincre ; mais n'oubliez jamais, *mon frère*, qu'il est indissoluble, que la mort seule peut le rompre, et que l'ordre vous prescrit une obéissance parfaite, une fidélité inviolable, une discrétion à toute épreuve. Vous êtes à nous, c'est-à-dire, qu'après avoir rempli les obligations de l'état dans lequel la providence vous a placé, le premier devoir d'un bon Maçon, vous vous devez tout entier à la société dont vous voilà membre ; que vos talents lui sont acquis, et font partie dès ce moment même, du fonds public et commun sur lequel elle assoit le succès de ses travaux, et vous lui serez cher à proportion des efforts que vous ferez pour la seconder. Les ouvrages auxquels elle s'occupe n'ont rien de difficile, les symboles du temple de Salomon auquel remonte l'origine de l'ordre, ne sont que l'image du temple de la vertu que nous cherchons à élever dans nos cœurs ; nous espérons trouver dans le vôtre des matériaux propres à construire ce sublime édifice, dont la base est l'honnêteté et l'amour du bien, dont les colonnes principales sont la charité et l'amitié. Vous avez acquis un droit

incontestable à ce double sentiment que nous ne négligeons jamais de mettre en pratique : c'est la devise essentielle des frères, ce nom précieux vous rapproche de nous, il comble tous les vides qui nous séparaient, et rétablit l'égalité, le premier vœu de la nature ; nous y déférons sans gêne et sans regret, mais sans nous avilir ; soyez-en flatté, mon frère, mais sans en concevoir aucun orgueil ; plus des hommes supérieurs oublieront la distance, plus il vous convient de vous en souvenir, si vous voulez en effet qu'elle soit effacée : un des motifs qui vous a conduit ici, pouvait bien être le désir de vous lier avec des gens auxquels sans cela peut-être vous seriez resté inconnu ; cette envie est louable, et vous ne serez point trompé ni sur la protection que cela peut vous valoir, ni sur les secours que vous êtes fondé d'en attendre, ni sur le ton d'aménité dont ils useront avec vous, si de votre côté, fidèle au caractère que vous annoncez, et qui en général est celui de l'honnêteté et des bonnes mœurs, vous ne vous écartez jamais de nos préceptes. Un vain désir de curiosité nous a souvent amené bien des recrues, l'espoir de rencontrer des choses surnaturelles ou merveilleuses, est l'aiguillon d'un esprit faux et inconséquent ; mais la jouissance des précieux avantages qui suivent la pratique de la vertu ; l'exercice constant des droits de l'humanité ; et le maintien de ses privilèges, voilà le trésor du sage, celui d'une âme droite, le moyen qui nous rapproche et ce que nous vous promettons. La charité est notre apanage, mais nous en modérons le zèle, et distinguant avec justesse les besoins dont la fortune a seule le tort, d'avec ceux auxquels la fainéantise, l'indolence ou l'inconduite expose, notre bourse est ouverte aux premiers, notre cœur est sourd aux cris indécents de l'autre, parce qu'un acte vertueux ne peut jamais autoriser un vice, ou le récompenser. Admis à nos travaux, *mon cher frère*, vous goûterez le noble sérieux de la morale qui nous occupe, l'explication de nos signes, de nos mots, de nos figures, des cérémonies même de votre réception, tout y répond : partout vous verrez la vertu, son temple, le culte que nous lui rendons. Admis à nos plaisirs, à nos jeux, à nos banquets, vous la verrez encore présider à ces petites fêtes, où la modération, la tempérance, et l'honnêteté fait, sans rien refuser aux besoins de la nature, aux choses même qui flattent le goût, défendre

les excès qui avilissent l'homme, dégradent la raison et font rougir la décence. Le profane, c'est ainsi que nous appelons quiconque n'est pas Maçon, peut bien suivre le torrent impétueux des passions qui l'entraînent, il n'a pas les mêmes freins que nous, et c'est en quoi notre société donne tacitement au public des leçons utiles qui n'ont jamais l'air du pédantisme, et qui ne consistent que dans le mérite du bon exemple. Nous sommes discrets sur nos usages, mais la conduite extérieure des Maçons doit toujours déceler leurs principes, c'est un amour propre permis : quant au régime essentiel de l'ordre, vous apprendrez bientôt à le connaître, mon cher frère, il consiste surtout en une entière subordination aux chefs dans l'ordre, et à ceux que des grades supérieurs, prix du travail et de l'assiduité, établissent comme juges entre nous : il faut encore y ajouter Une discrétion à toute épreuve, je ne puis trop vous la recommander, mon cher frère, l'ordre ne s'est soutenu que par là : dire aux profanes nos secrets et nos rites, ne serait pas les rendre meilleurs, mais les exposer à profanation : contents du bonheur qui nous est réservé, attendons, sans en mésuser, que l'on vienne nous demander d'y participer, et surtout examinons bien si l'on en est digne. Nous espérons, *mon frère*, ne pas nous être trompé à cet égard sur votre compte, et cette bonne opinion sera sans doute pour vous un motif de plus à continuer de la méditer. Prenez place.

N. B. Si dans toutes les occasions de la vie, on proportionnait l'instruction elle serait plus utile. Ici tout semble prévu, et sans humilier le candidat, il n'est pas hors d'œuvre de lui faire sentir que la familiarité engendre le mépris ; c'est le défaut favori des gens nés de peu de chose, ils en abusent, c'est ce que l'on doit prévoir, on ne l'a pas toujours prévu en Maçonnerie ; de là le mauvais ton de certaines loges, j'en ai souvent été rebuté. Il y a dans le monde maçonnique une foule d'animaux qu'il est dangereux d'appivoiser ; dès le premier quart d'heure ils sont à l'aise ; au second ils vous mangeraient dans la main : on peut bien être frère sans cela.

LOGE DE COMPAGNON

Discours pour une réception de ce grade, du 17 novembre 1765

Mes chers frères,

Sans affecter de vous faire valoir comme une grâce particulière, celle que la loge vous accorde aujourd'hui, en vous faisant payer si rapidement à la seconde classe des ouvriers du temple ; je ne dois point vous laisser ignorer que dans les temps primitifs, il fallait cinq années d'apprentissage, pour obtenir le grade de compagnon : l'usage d'abrèger ces interstices, a prévalu depuis que nos travaux sont réduits à des spéculations : cependant nous ne les épargnons pas totalement à tous les sujets ; et ceux qui comme vous, *mes frères*, en sont exemptés, doivent le regarder comme une faveur, qui tacitement les invite à s'en rendre dignes : peut-être au premier coup d'œil n'aurez-vous pas saisi les différences de cette seconde réception : une décoration pareille, rien de nouveau dans ce cérémonial, peu de chose ajouté au tableau, un signe, un mot de plus, ne semblent pas vous annoncer des objets bien essentiels : cependant ce grade vous en offre, *mes chers frères*, qui méritent la plus profonde méditation, et vous allez en convenir. En troquant la pierre brute, symbole de l'état d'apprenti pour la pierre cubique à pointe, attribut des compagnons, vous devez concevoir d'abord que ce second grade suppose déjà plus de connaissances, plus d'aptitude au travail : vous portiez les pierres pour l'édifice, vous êtes déjà de destiné à leur recoupe : aiguiser vos outils en conséquence, mais souvenez-vous que ce langage figuré ne parle qu'à votre cœur, qu'il soit voire premier maître. Jetez maintenant les yeux sur le tableau, sept marches que vous avez régulièrement montées vous ont conduit au portique ; arrêtez-vous sur le dernier degré, *mes chers frères*, pour vous souvenir sans cesse des choses que ce symbole renferme. Les sept jours que le grand architecte emploie à construire le monde, votre cœur se tourne nécessairement vers l'Être

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

suprême, vous vous rappelez la grandeur des ses œuvres, le respect suit l'admiration, la reconnaissance et l'amour en sont la conséquence infaillible.

Les sept années que Salomon emploie à construire le temple : cette merveille ne s'achève, malgré la sagesse et la profusion du monarque, qu'après un si longtemps ; vous en devez conclure que la constance, le zèle et l'assiduité au travail, sont les seuls mobiles de la perfection.

Les sept vertus que tout bon. Maçon doit pratiquer sans relâche. À cette explication vous observez sans doute qu'un édifice dont le portail est orné de chiffres aussi magnifiques, doit être l'asile de la sagesse, le temple du bonheur, et que vous destinant à en devenir ouvrier, vous ne pouvez y parvenir que par l'escalier mystique des vertus qu'il recommande, en les adoptant tellement qu'elles se massent, pour ainsi dire, dans votre cœur, pour se développer dans chacune de vos actions.

Les sept vices capitaux que tout Maçon doit fouler aux pieds : cette définition reproduit à la fois les obligations religieuses du chrétien, et les devoirs de l'honnête homme : orgueil avarice, luxure, colère, gourmandise envie, oisiveté, vices honteux dont l'existence n'accrédite que trop la fable de Pandore, vous n'aurez jamais de prise sur le cœur des *Maçons*, vous aviliriez le vulgaire, il nous méprise ; nous faisons mieux, nous osons vous braver.

Les sept arts libéraux auxquels les Maçons doivent s'appliquer particulièrement, et dont la cinquième, qui nous est le plus recommandé s'annonce par la lettre initiale qui occupe le centre de l'étoile. À ce précepte séduisant pour l'esprit d'un candidat, il démêle bien vite que nos loges ne sont pas des séances frivoles, où l'on se borne à une doctrine sèche et à des cérémonies burlesques et décousues : non content d'épurer l'âme, l'ordre veut encore l'embellir par des connaissances utiles, qui soient avantageuses dans toutes les positions de la vie, et qui nous sortent de cette espèce de végétation dans laquelle on ne languit que trop souvent, faute d'exercer la portion des talents que chacun a reçu de la nature, et dont il doit compte à la société. Voilà les vrais morceaux d'architecture qui nous plaisent et qui nous conviennent ; il est permis, il est beau, il est de précepte que l'on s'essaie sur tout ce qui peut

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

concourir au bien être, ou à l'instruction de l'humanité ; c'est aux services qu'on lui rend en effet, que se reconnaît un bon compagnon, c'est à ce titre et dans cet espoir, *mes chers frères*, que je m'applaudis de vous avoir en ce jour reçu comme tels.

N. B. On n'avait peut-être jamais imaginé de pérorer sur le grade de compagnon, parce que par un abus criant on le confère en même jour après l'apprentissage, et que le candidat encore ébloui des premières cérémonies, n'y aperçoit point d'accroissement de lumières ; cependant en se donnant la peine d'en assortir les allégories, on peut avec adresse en tirer les symboles utiles qui viennent d'être déduits, et qui ne sont pas sans quelque mérite je crois que l'étude d'un *vénérable* devrait toujours être d'amuser l'esprit, et de nourrir le cœur par d'ingénieuses applications ; mais il faudrait un peu de choix dans les chefs : ceux qui ne voient rien au-delà des grimaces pectorales, gutturales ou pédestres, sont proprement des automates qui prêchent à des machines.



TRAVAIL DE MAÎTRE

Discours prononcé à une réception de ce grade, le 16 septembre 1764

Mes chers frères

Le grade de *maître*, que l'ordre par dispense a bien voulu vous conférer aujourd'hui, ajouterait peu de choses aux connaissances premières de la maçonnerie, si bornant vos réflexions au seul spectacle que cet appareil lugubre vous présente, je ne vous aidais à en développer l'allégorie. Vous avez appris à votre initiation, que notre ordre avait pour objet dans son institution primitive, la reconstruction du temple de Salomon ; que dans la continuation de nos pratiques mystérieuses nous nous en occupons encore dans un sens moral, et déjà vous avez connu le but, le plan, les principes et, l'étude des Maçons, le surplus n'est précisément qu'une marche symbolique, nécessaire pour filer avec agrément et variété, la sage morale que contient essentiellement notre doctrine. Chaque grade auquel vous parviendrez, sera en effet un plus grand degré de sagacité un plus grand développement d'idées, un mode nouveau, qui rendra notre système plus lumineux.

Aujourd'hui l'ordre par des vues raisonnables et prudentes, occupe vos regards d'une décoration funèbre, tout y est relatif : le vêtement des frères, leur maintien, les lumières du tableau, les crayons qu'il présente, la cérémonie de votre réception, les figures que je vous ai appris, le mot même que je vous ai conféré, tout enfin dans ce moment doit retracer une époque douloureuse, quoiqu'elle ne soit pas consignée dans l'histoire ; la tradition qui lui équivalait souvent, en a tellement perpétué le souvenir, qu'aucun Maçon n'hésite de donner des larmes sincères à la perte de leur chef.

Celui que l'ordre regarde comme tel, périt sous les coups géminés des traîtres qui l'assassinent, l'ambition aiguisé leur poignard, l'avarice préside au complot, et la perfidie guide leur main sacrilège. Le père de la maçonnerie dont la mort même ne peut ébranler la confiance, expire avec son secret, victime de

la trahison et de sa propre fidélité. Tel est le précis du grade que vous venez d'acquérir, précis sec, froid, monotone, et qui n'aurait pas de quoi vous satisfaire, *mes chers frères*, si vous n'en suiviez l'allégorie dans tous ses points.

La perte du maître de l'ordre mérite sans doute tous nos regrets, mais enfin le temps passe l'éponge sur les événements les plus tristes, et si nous n'avions pas un point de vue plus réel, une commémoration sérieuse suffirait aux cendres du père des *Maçons*. Mais en examinant pied à pied les circonstances malheureuses de cette mort tragique, nous y trouvons des exemples trop frappants, des leçons trop utiles, pour n'en pas faire l'objet d'une méditation profonde. Ici le tableau des excès auxquels se livre tout homme qui écoute les penchants vicieux de la nature : là ce que peut sur une âme pénétrée de ses devoirs, la force de ses engagements et de ses promesses. Tel est succinctement le résultat moral des considérations que présente ici l'ordre dans l'historique de ce grade. Rien de plus affligeant pour nous, *mes frères*, que d'avoir à penser que des Maçons ont pu être auteurs d'une telle énormité : rien de plus de triste que de voir de nos jours se renouveler des scènes aussi effroyables. Le secret de l'ordre, voilà le véritable *Hiram*, l'indiscrétion des frères qui le divulgueraient ou l'exposeraient à profanation, voilà le meurtre, voilà les assassins ; l'ambition, l'avarice, furent le pivot d'un premier crime, elles peuvent l'être encore. Un troisième mobile non moins dangereux, prépare peut-être de nouvelles atrocités : l'amour n'est pas à son coup d'essai pour causer des désordres ; on fait les faiblesses qu'il autorise. Je me hâte d'écarter ces funestes images, les préceptes sont superflus, où les précautions ne sont pas nécessaires, où les explications ne peuvent trouver place : les sentiments de ceux qui composent cette respectable loge, les mettent infiniment au-dessus du besoin d'instruction à cet égard ; les vôtres, mes frères nouveaux reçus, dont nous avons pour gage, naissance, non, éducation, état, esprit, m'auraient suffisamment dispensé d'un si long détail, si je n'avais cru par ma place, en vous ouvrant le sanctuaire de la vérité, être obligé de vous la découvrir sans aucun voile : c'est par cette route peu frayée du vulgaire, que la maçonnerie conservera toujours l'estime qu'elle mérite ; la dignité de *maître* à laquelle vous venez d'être élevés, est le prix du

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

rapport de vos sentiments aux nôtres, il exige qu'à l'avenir nous communiquions avec vous de la façon la plus intime, la plus complète, la plus ingénue : c'est ainsi, que marchant à la suite, de grade en grade, jusqu'au dernier but de notre association, vous y reconnaîtrez toujours cette morale sage et solide qui présentant d'un côté, sous les surfaces de nos allégories, tous les monstrueux abus que le caprice, l'indiscrétion, l'avidité, l'orgueil, l'ambition, l'amour et la haine peuvent enfanter, fournissent de l'autre un antidote sûr, contenu dans les sages maximes de l'ordre, dans les vertus qu'il inspire, dont cette respectable loge vous donnera des exemples constants, et qui conviennent, on ne peut mieux, *mes chers frères*, à la beauté de votre âme, et à ce caractère que nous aimons en vous.

N. B. Il est bon de savoir tirer parti de tout. Les apologues font la meilleure de toutes les leçons, on ne peut ranger une hypothèse dans la même classe que les fables : en ce cas, celle de la mort du chef que les *Maçons* ont admise, deviendra une invention utile, si l'on sait en prendre occasion d'admonester le vice et de prêcher la vertu : j'approuve l'entreprise, mais je voudrais qu'un maître fût soigneux de ne pas hasarder des paradoxes : par exemple, *les penchants vicieux de la nature*, cette phrase n'est pas supportable, les bons philosophes ne peuvent la protéger. Justifie-t-on des enfants criminels, en déshonorant leurs mères ? Les vices ne sont point dans la nature, ils sortent au contraire de l'ordre et du cercle qu'elle-même a circonscrit ; nous ne tenons pas d'elle le goût et l'aptitude aux atrocités, mais l'abus des droits naturels nous y conduisent quelquefois. Tout homme naît pour le bien, supposer le contraire, c'est accréditer un blasphème : celui qui créa tout, fit deux lots ; à droite, il plaça les vertus ; à gauche, la fatale boîte aux crimes : il dit à l'homme : Tu es libre, choisis : les arguments civils ne touchèrent point au petit trésor, ils ajoutèrent beaucoup au grand coffre de la perversité, l'homme y puisa de préférence, est-ce la faute de la nature ?

OBSERVATION

La foule des grades qui suit immédiatement les trois premiers, produit également un tas de discours analogues aux rêveries qui sont l'essence de ces

modernes inventions ; on se dispense d'en donner aucun de cette espèce, parce qu'il serait indécent de dialoguer sur des objets, dont on croit d'ailleurs avoir assez montré l'absurdité ou le ridicule : au surplus, comme ces grades n'ont pas une forme fixe, et qu'ils varient suivant la chaleur d'imagination ou l'intérêt particulier de ceux qui les administrent, et qu'en général hors de la France, ils ont un très petit crédit, les discours prononcés en conséquence ne peuvent intéresser ni instruire. La *maçonnerie* semble être parvenue à son *nec plus ultra*, lorsqu'on arrive à l'*écossisme*, moyennant que par une juste estimation, l'on rejette vingt-cinq chimères qui portent ce nom, pour s'attacher au seul grade qui le mérite, et qui est connu de peu de personnes.

Comme il est assez simple que chacun soit de son pays, l'on croit devoir donner la préférence à l'*écossisme d'Écosse*, intitulé de *saint André* ; les choses sérieuses et raisonnables qu'il contient, vaudraient bien, si cela se pouvait, une dissertation particulière et lumineuse ; mais l'on se bornera aux prérogatives et privilèges acquis aux Maçons qui ont obtenu ce grade, cette ébauche suffira pour en donner une idée avantageuse.



*Discours prononcé en loge Écossaise,
Par le F. D. H. Orateur, le 8 mars 1765, jour de S. Jean de Dieu.*

S. L. M. VÉNÉRABLES FRÈRES ÉCOSSAIS

J'ai l'avantage de parler devant des *Écossais*, c'est outil des *Écossais* dont je vais les entretenir : leur rang, leurs privilèges, leur autorité, leur primatie sur les *Maçons* : voilà les objets que je me propose de discuter ; non en m'appuyant sur des fables et des suppositions, mais en cherchant dans l'histoire des faits et des monuments incontestables.

Je commence par annoncer, *mes vénérables frères*, que je n'entends point renfermer, sous le nom d'*Écossais*, les *Maçons* qui se disent tels, *Écossais purificateur, apprenti, compagnon, maître Écossais, Écossais d'Alcidony, lévite Écossais martyr, Écossais d'Hiram, sublime Écossais, Écossais de Prusse, académie d'Écosse, Écossais trinitaire, Écossais des frères aînés, Écossais des fils aînés, grand Écossais, Écossais de la quarantaine, Écossais de Jacques VI, Écossais des trois J. J. J., parfait Écossais, Écossais Anglais, Écossais d'Angers, Écossais de Messine, Écossais des petits appartements, Écossais d'Anjou, Écossais de Paris, Écossais de Clermont, Écossais de Montpellier, etc.* Quel sens une pareille dénomination présente-telle à l'esprit ? Une idée ridicule, une image fantastique. Que dirait-on d'un homme qui prendrait le titre d'Allemand de Verdun, ou d'un autre qui s'appellerait Portugais de Luxembourg, Chinois d'Amsterdam ? De pareilles expressions seraient folles, pour ne rien dire de plus.

Que tous les *Écossais* de cette fabrique règnent sur les fables qui les soutiennent, et qu'ils ne songent pas à sortir des froides hypothèses qui les environnent. Venons aux véritables *Écossais* qui composent cette honorable compagnie : quatre choses leur donnent la prééminence sur tous les *Franco-Maçons*.

L'ancienneté,
La science,

La fidélité,

Les services importants.

J'ouvre les livres saints, et j'y aperçois une mention formelle du quatrième grade de la maçonnerie que nous pratiquons sous le nom d'*Écossais* : nous y sommes désignés sous le titre de conducteurs des ouvrages, c'est-à-dire, des architectes : ils reçoivent immédiatement les ordres d'Hiram, dont les Maçons modernes ont si défiguré la vie et les actions.

Le temple fini, les architectes subsistent autant que lui, ils en avaient l'intendance, le soin, la manutention : ce qui ne doit pas étonner, puisqu'il y a des architectes attachés à la conservation des grands édifices. Ceux du temple de Salomon ne sont pas licenciés, le reste des Maçons est payé et renvoyé. Ils demeurent près du roi à la porte même du temple ; les ouvriers retournent chacun chez eux, il subsiste un corps nombreux et régulier ; cette foule de constructeurs et d'artistes est dissipée. Qui me contestera une possession aussi constante ? Il y a plus.

Le temple est détruit par les Assyriens, les architectes demeurent en corps : un nouveau temple s'élève, ils en prennent la direction : ce second édifice périt sous Titus ; les architectes restent inconnus, mais unis. Les croisades annoncent de nouveaux travaux ; ils combattent pour l'intérêt de la religion ; les guerres saintes ne réussissent pas ; ils forment des établissements utiles, des associations vertueuses.

Y a-t-il un peuple, une nation, un ordre, une compagnie qui puisse se vanter d'une ancienneté plus vénérable, d'une durée aussi inébranlable, confirmée par la succession des siècles et des années ? Partout les *Écossais* brillent, à la cour, à l'armée, dans le conseil des rois, dans le sanctuaire de la justice : partout les *Écossais* se distinguent et ne font rien que d'estimable ; la raison en est facile à donner : après la vertu, c'est la science qui élève les hommes.

J'entends par science tout ce qui contribue à rendre l'homme plus parfait ou plus heureux, plus sociable ou plus humain : science des mœurs, science du gouvernement, voilà la science des *Écossais* : c'est par là que se distinguaient les

Uldarics, les Morus et les Stuarts c'est par là qu'ils régissaient les peuples et triomphaient de leurs ennemis ; c'est par là qu'ils honoraient le sceptre, la tiare et la pourpre ; c'est par là qu'ils soutinrent notre institut et conservèrent nos maximes.

L'homme sans connaissances et sans talents sera-t-il d'un grand recours dans une occasion instante, délicate et périlleuse, où il faut joindre l'expérience à l'art de manier les esprits, où il faut prendre un parti sans blesser les lois ; où il faut entamer et soutenir une négociation importante dont dépend le salut de l'état, où il faut donner des règles et civiliser un peuple, où il s'agit de commander une troupe de braves, diriger leur courage, ménager leur sang ? Que sais-je enfin, quand et où ne faut-il pas être instruit ? Nos Écossais remplissent toutes les dignités et tous les postes avec le plus grand succès. Chéris des rois, estimés des grands, adorés des peuples, est-ce le lot des hommes du commun ? Les vertus domestiques et privées nous font aimer de nos amis ; les grands emplois, la faveur du monarque, le bonheur des peuples demandent un homme instruit, un Écossais. Dans le nombre des sciences qui leur conviennent, mes frères, je n'ai pas précisément articulé ces combinaisons occultes, dont faute de bons principes, il est résulté quelquefois la ruine de ceux qui n'avaient pour guide qu'un sordide intérêt, tandis que les vrais philosophes n'ont au contraire pour but que le bonheur de l'humanité : cette partie est essentiellement dévolue aux Écossais, parce que le sage qui méprise l'or et les richesses dont le prix n'est que de convention, doit être néanmoins studieux d'imiter la nature, de la perfectionner même, et de découvrir la source de ses trésors pour en faire part au reste des hommes : armé à cet égard d'une patience que rien n'altère, il travaille constamment, sa vertu ne contracte point une rouille comme les métaux, elle ne diminue pas au feu des calamités.

Mais quelque sagacité qu'un sujet puisse avoir, de quelque étendue de génie qu'il soit doué, s'il n'est fidèle, son habileté n'est que perfidie, sa science que trahison.

Chaque peuple a son caractère particulier, une disposition marquée pour telle ou telle chose, une inclination formelle pour une profession plutôt que

pour une autre. Il semble que la nature qui a différencié l'extérieur et la physionomie, ait voulu donner des cœurs dissemblables aux nations diverses. Le courage indomptable appartient aux unes, la finesse aux autres ; celle-ci se fait estimer par son habileté, celle-là n'a pas son égale pour la grandeur d'âme et le désintéressement : mais l'Écossais est fidèle ; le nommer, c'est dire l'équivalent de serviteur fidèle, de soldat dévoué. Où trouverais-je plus d'union que parmi les Écossais ? Toutes les familles se tiennent, pour ainsi dire, par la main, tous les chefs sont frères, et tous les sentiments pareils. Vous le savez, mes vénérables frères, c'est en Écosse que l'on trouve cette association jadis en usage chez les anciens Romains. Une famille du peuple s'attache à un seigneur, elle prend son nom elle se lie lui par la foi des serments, elle lui demeure dévouée pour jamais, elle marche avec lui, subit les mêmes révolutions, les mêmes vicissitudes.

Liaison plus puissante que la parenté, intimité plus forte que l'amitié, lien plus précieux que l'alliance la plus solennelle, confraternité plus durable que les contrats les plus authentiques, pacte plus solide et aussi sacré que la sanction des lois : par-là le simple citoyen s'unit au gentilhomme qui lui sert d'appui ; le cultivateur au guerrier qui défend les moissons, le commerçant à l'homme de loi qui soutient ses intérêts et protège son négoce : tous les ordres concourent au bien public, à faire fleurir les vertus, à honorer l'humanité.

Rome, longtemps maîtresse du monde, dût la meilleure partie de sa gloire à cette heureuse association que je ne me laisse point d'admirer en Écosse. Vous vous rappeliez, mes vénérables frères, cette illustre et nombreuse famille Fabienne, qui entreprit de sauver la république, et qui prodigua tellement sa vie, que de trois cents qu'ils étaient, il ne resta qu'un jeune enfant à la mamelle. Tels sont les Écossais, le particulier n'est rien ; tout est pour le prince et pour l'état.

La fidélité Écossaise s'élève aux postes les plus distingués ; St. Louis partant pour la Terre-Sainte, fait choix d'un certain nombre de vaillants Écossais, pour combattre près de sa personne ; il en forme la première garde de nos rois. C'est avec des Écossais qu'il veut conquérir les lieux saints, et fonder un nouvel

empire, ce sage prince, juste appréciateur du mérite, connaissait les Écossais depuis longtemps, et voulait honorer leurs vertus. Depuis ce temps, les monarques Français n'ont pu se passer du service des Écossais : et l'on voit encore actuellement à leur suite la compagnie des gardes Écossaises. Ceux que St. Louis rassembla connurent les secrets des Maçons, ceux-ci prirent le nom d'Écossais, et formèrent des établissements de tous côtés : notre ordre s'étendit ; la Suède, l'Écosse, l'Angleterre, furent les théâtres de leur valeur et de leur fidélité : on voulait s'appeler Écossais et pratiquer leurs vertus ; les princes accueillaient tous les valeureux personnages que le retour des guerres saintes ramenèrent en Europe ; de là les loges Écossaises ; les collègues Écossais.

Je ne veux point vous rappeler ici mille faits avantageux pour les Écossais : comment ils furent les appuis de l'état, le soutien de l'innocence, les vengeurs du crime, les colonnes des empires, les fléaux des méchants, les barrières de l'impiété : bornons-nous à certains points plus renfermés dans notre objet et plus analogues à la fraternité maçonnique.

Je n'appellerai point ici en témoignage quelques hommes renfermés dans le cercle de leur famille, des nations entières, des rois, des conquérants, des héros, des armées ; voilà mes garants : la France, l'Italie, l'Angleterre, la Suède, la Palestine, la Syrie, l'Égypte ; voilà mes témoins. L'on peut suborner des particuliers et leur faire dire ce qui importe nos intérêts, mais personne ne se vantera de pouvoir fasciner les yeux de l'univers entier.

La France me sera témoin de l'union des chefs de la première croisade, Baudouin, Eustache, Robert, Godefroi, Hugues, Raymond, leurs desseins sont connus, leur valeur éprouvée, leur mérite transcendant, unis aux anciens Écossais, qui étaient venus les chercher, ils partent pour les champs où l'on voit naître le palmier.

La Syrie me sera témoin des exploits périlleux de Bohemond dans la surprise d'Antioche, sa capitale, lorsqu'aidé de Godefroi il enlève cette métropole à l'Arabe insolent : Bohémond en fit le siège de sa principauté ; nos coutumes y fleurirent, et les ruines de cette grande ville montrent encore aux voyageurs le signe respectable des princes croisés.

L'Égypte me sera témoin de la constance héroïque de tous les guerriers Écossais ; la ville de Damiette fut le boulevard de leurs travaux, le théâtre de leur vaillance, le monument de leur courage. Les déserts même déposeront du savoir profond des Écossais, de leur étude, de leur application particulière, et les renseignements philosophiques que nous pourrions encore produire dans les respectables écrits du savant *Morienus*, en feront foi.

La Palestine et Jérusalem me seront témoins de l'entrée de Louis IX. Ces lieux vénérables ont vu le soldat désarmé, couvert d'un cilice, arroser de ses larmes une terre consacrée par la présence de tant d'illustres et saints personnages.

L'Angleterre me sera témoin de toutes ces institutions admirables qui honorent la vertu, déracinent le vice et annoncent la vérité ; de ces loges primitives que Guillaume le conquérant éleva chez un peuple qu'il venait de subjuguier, et qui furent les plus grands fondements de son autorité royale.

La Suède me sera témoin du dépôt sacré qu'elle conserve encore ; les vertus d'Uldaric, celles des chevaliers de son temps, la protection éclatante des rois, tant d'illustres compagnies rassemblées sous les auspices de la croix.

Les morts même, les tombeaux seront encore mes témoins ; combien de guerriers croisés portent encore sur eux dans la poussière du cercueil, les marques de leur confédération : tous les monuments funèbres, tous les mausolées, toutes les armoiries sont chargées de croix diversifiées à l'infini ; car ne vous y trompez point, toutes ces marques d'honneur qui décorent les familles, ont pris leur origine dans les guerres saintes, et toutes ces croix sont autant de respectables vertiges de la valeur de nos ancêtres.

Les ténèbres de la nuit, les rochers, les antres sauvages seront encore mes témoins : Louis VII, abandonné de son armée, seul sur un rocher escarpé, se défend encore, les traits volent sur lui, sa tête va tomber, l'instant approche, le monarque ne sera bientôt plus : deux soldats se précipitent à travers les dangers, leurs efforts sont victorieux, le prince est en sûreté. Qui étaient ces deux guerriers ? Deux Écossais. Périr pour son roi, sauver son prince, expirer à ses yeux, c'est la gloire des Écossais. Ils marchent les égaux des potentats, les

amis des souverains, les favoris du trône : tout est pour eux : les rois leur donnent leurs armes, leurs couleurs et leurs livrées ; oui, mes frères, et je n'avance ici rien que je ne puisse prouver la cathédrale de cette ville renferme des tombeaux respectables décorés de l'écusson Français, tel que le porte le monarque. C'est la récompense, le gage précieux de la valeur invincible qui affermit les empires, délivre les rois et venge la patrie.

Sera-t-il nécessaire de pousser plus loin le détail intéressant des services Écossais ? Faudra-t-il employer des preuves encore plus incontestables ? Toutes les histoires, toutes les annales n'ont qu'une voix, toutes les traditions qu'un cri, tous les hommes qu'un sentiment. Je m'arrête, vénérables frères ; vous resterait-il quelque doute sur les témoignages que je viens de produire ? En ai-je assez dit sur nos privilèges, notre autorité et notre légitime primatie ? Voyez quels nous avons été, quels nous sommes aujourd'hui ; nous subsistons à l'ombre des vertus, nous vivons avec nos amis, nos concitoyens et nos frères.

Les guerres saintes ont donné lieu à quantité d'associations hospitalières que l'on méconnaît aujourd'hui : ces grands corps ne sont plus que de faibles images de ce qu'ils étaient jadis ; c'est le sort des établissements humains de décliner insensiblement, et de tendre à leur destruction, à mesure que la révolution des siècles les perpétue et les consume ; les doigts du temps s'impriment également sur les ordres et sur les métaux. La tranquillité et la paix relâchent les cœurs les plus vertueux, amollissent les âmes les plus fermes, énervent les courages les plus décidés ; tel s'est montré un héros dans un instant d'orage, qui dans le calme devient quelquefois la honte de son état.

Éloignons ces tristes images, mes chers frères, vivez heureux, non par la possession des biens, non par les richesses, mais par le témoignage intérieur de la conscience. Vivez heureux, non par l'illustration des dignités, ni l'éclat de la naissance, mais par vos mœurs et votre probité : le cœur, enfin le cœur fidèle, le cœur Écossais, voilà notre trésor.

Un malheureux se présente, il implore votre pitié, votre secours ; votre cœur se ferme, vous n'êtes plus Écossais. Ce n'était plus la conduite du saint personnage dont la solennité nous rassemble. Né pauvre, il prodigua les

services aux indigents ; sans parents, son zèle lui donna des frères ; sans amis, sa vertu lui fit des imitateurs ; sans appui, la charité l'élève au rang de bienfaiteur de l'humanité ; sans retraite pour lui-même, il rassemble tous les recours utiles aux malheureux. Quoi donc ! un homme inconnu égale en générosité les grands de la terre ! Un simple serviteur surpasse les conquérants ; les fléaux de l'humanité ne sont rien. Détruire les hommes, quelle fureur ! conserver la vie d'un mortel expirant, quelle gloire !

Tel est, vénérables frères, cet homme que toutes les nations, toutes les religions n'hésiteront point d'honorer ; de l'orient au couchant, sa mémoire sera en vénération ; l'on racontera les actions des grands hommes ; on les gravera sur l'airain, sur le marbre ; on les publiera d'âge en âge ; mais l'on ne dira qu'un mot de notre illustre patron : *il aima ses frères*.

N. B. L'auteur de ce discours est un garçon rempli de ce que l'on peut appeler le vrai mérite. Également pourvu des qualités du cœur et de l'esprit, la noblesse qui n'est pour les gens sans fortune qu'un malheur de plus, n'est point avilie de sa part dans la triste médiocrité à laquelle il est réduit ; ses mœurs, analogues à son âme, sont parfaitement pures, ses procédés sont honnêtes comme fort cœur ; sa conversation, agréable comme son esprit, plaît, instruit, amuse ; sa tête est une bibliothèque vivante, où toutes les connaissances utiles et agréables sont classées dans un ordre clair et méthodique ; à tous ces avantages, il ajoute celui d'être ami sincère, *Maçon zélé* dans la même signification du mot : puissé-je, sans chagriner sa modestie, le faire connaître d'une façon plus particulière. Voilà l'homme que la fortune oublie, et qu'elle laisse végéter au fond d'une province, tandis que l'ignorance et l'improbité gagne des rangs, amasse des biens, acquiert des honneurs. Lorsqu'aigri par l'adversité, qui depuis quelques années semble s'être cramponnée sur moi, il me prend envie de murmurer et de me plaindre ; je pense au frère B. du H.... Cette comparaison me calme ; le parallèle est tout à son avantage, et je dis à la fortune : j'excuse tes tors à mon égard, répare-les seulement en faveur de mon ami.

Explication sensible de l'ETOILE FLAMBOYANTE
Discours d'instruction pour un comité Écossais, prononcé en 1766, par le frère T.
H. T. B.

Très respectables frères

S'il est permis de faire un choix dans la foule des vérités obscures et des hypothèses douteuses qui environnent le berceau de toutes les sociétés, surtout lorsque l'époque de l'origine reporte à des temps antérieurs dont les vestiges sont presque effacés ; sans doute il faut saisir les objets qui s'approchent le mieux de la probabilité, et dont les combinaisons semblent le plus analogues à un but raisonnable, parce que dans tous les âges, à quelques modifications près, les hommes ont dû avoir les mêmes idées sur les choses d'utilité et de sentiment. Celui qui créa notre être, n'employa qu'un seul limon ; le souffle divin qui anima cette pâte, la dota, pour tous les siècles, des mêmes facultés dont le nôtre se prévaut. Un philosophe conçoit bien un temps d'erreur et le règne de l'opinion, mais il n'admettra jamais un moment d'ignorance absolue, ni le règne total de l'aveuglement et de la folie. Nous serait-il réservé, mes chers frères, de prouver une vérité si fatale ?

Si nous n'envisageons la Maçonnerie que comme une association minutieuse qui n'aurait pour point fixe que l'usage frivole de quelques mots, de quelques gestes ; pour renseignements, que les mesures superflues d'un vieil édifice qui a subi son sort ; pour principe, une égalité dangereuse et hors de l'ordre, ou une liberté et une indépendance orgueilleuse, qui détacherait certaines parues du grand tout ; pour point de vue enfin, une liaison d'intimité assortie par l'humeur, le goût et le plaisir ; froids apologistes des mêmes vertus, qui sont celles de tous les hommes, nous accoutumerons-nous à penser que sous des aspects aussi vagues, notre confédération puisse avoir une source antique et respectable, qu'elle doive produire de grands effets, puisse se

soutenir longtemps ? Non, ce paradoxe est insoutenable : petits génies qui voyez mal, esprits audacieux qui voyez trop loin, automates grossiers qui ne voyez rien du tout, amusez-vous des fables que l'intérêt a forgé, que l'amour-propre protège, et auxquelles l'imprudence se livre. Le fil du raisonnement a guidé mes frères dans ce dédale : en reformant leur peloton, en retournant sur leurs pas, ils seront au point de stabilité, ils resteront dans le cercle. Errez, Maçons ordinaires, sur la circonférence ; l'*étoile flamboyante* brille au centre ; mais ses rayons ne peuvent encore vous atteindre. Un seul frère en avait aperçu la lumière et distingué l'éclat même avant d'être parvenu au grade sublime qui nous occupe. Le T. R. F. G., maître autrefois d'une loge ancienne et estimée, à laquelle depuis peu il vient, par un suffrage juste et unanime, de succéder comme chef, par la retraite volontaire de celui qui en avait été le restaurateur, rassembla, il y a quelques mois, neuf ou dix frères et amis intimes, j'étais du nombre ; il leur communiqua, dans une dissertation digne de la vivacité de son esprit et de l'élégance de sa plume, les différentes idées qu'il s'était faites sur le but possible et probable de l'ordre ; les feux lumineux de l'*Étoile* semblaient éclairer et parer son ouvrage ; chacun applaudit à la saillie des recherches, personne ne sentit la vérité ; seul j'osai la voir ; mais crainte d'éblouir des yeux trop faibles, et de profaner l'art, j'affectai de combattre l'opinion du F. G. et laissai tout l'auditoire dans le préjugé qui me semblait lui convenir, me réservant au surplus, lorsque le F. G. serait initié à notre grade, de le confirmer dans son principe, si son esprit, aidé des clartés de l'écossisme, continuait à suivre la même direction. J'attends encore cette satisfaction de sa part, et je la désire ; j'ai droit de l'espérer de la vôtre, mes vénérables frères, j'en jugerai par votre attention.

La maçonnerie, quelle que soit sa date, fut un système dans son début. Des hommes dévoués à la recherche des vérités naturelles, sentirent le besoin de secours, et celui de l'amitié ; mais ils sentirent encore plus la nécessité de cacher leur travail sous des emblèmes, dont les relations extérieures n'offrant que des idées religieuses et vénérables, servissent d'essais au genre d'esprit, de capacité et d'aptitude, dont il fallait que les enfants de la science fussent véritablement

pourvus. Nos auteurs adoptèrent pour père, l'homme le plus versé dans la partie occulte, et dans les spéculations physiques. Le plan du temple qu'il avait érigé, et dont la description aux livres saints n'indique pas précisément une merveille, devint le plan de leurs travaux : cette surface attira des curieux, les vertus réelles et les biens solides qui résultaient de cette alliance décidèrent les zélateurs. La guerre sainte réveilla le souvenir de Jérusalem et de sa grande église ; un moine hardi échauffa quelques téméraires, tout ce qui semblait tenir à l'édifice que l'on voulait rebâtir devint précieux, et le nom de *Maçon*, fut bientôt un titre de gloire, sous lequel les ouvriers du temple auguste de la nature, se mêlèrent aux croisés enthousiastes. Une circonstance peu essentielle accrédite souvent un objet important ; quelques *Écossais* s'étant particulièrement distingués dans cette rencontre, leur nom devint une marque d'honneur, et les Maçons se l'approprièrent comme le type de leur union particulière. Telle est la marche exacte de nos commencements. Et pourquoi, si l'on accorde un lustre à la maçonnerie, renouvelée sous une dénomination étrangère, dont les travaux ne vaillent que par le mérite du chef et les qualités des membres ; pourquoi refuserait-on un caractère également respectable à la maçonnerie ancienne et originaire, fixée sous la dénomination naturelle, historique et raisonnable d'*Écossais d'Écosse*, qui, sur toutes les autres branches de l'ordre, a l'avantage d'être peu répandue, bornée à un petit nombre, par conséquent encore pure, et dont la doctrine, le mode, et les formes consacrent de plus en plus la noblesse de notre destination, l'utilité de notre travail, les charmes et le bonheur d'un lien qui fait rentrer les hommes dans leur véritable état, et semble constituer en leur faveur un fonds public et commun de connaissances agréables et de ressources solides.

Tout ce qui finit une chose quelconque, est bon, louable, utile : la chose des Maçons est : l'amitié, l'égalité, les secours mutuels, l'honnêteté et l'étude la chose de la société générale est la conformité au culte, l'obéissance au souverain, le respect des lois, la bienveillance pour tous les hommes. Quelqu'un a dit que le vice et la vertu sont de convention ; mais à coup sûr les égards relatifs qui font détester l'un et honorer l'autre, et d'où dérive tout ce

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

qui vient d'être détaillé, sont des vérités de principe ; aucune n'implique contradiction, toutes s'étaient, toutes se secondent, en les amalgamant, le grand œuvre sera pour nous cette perfection de cœur qui ne dépend jamais, ni de la contrainte ni de l'autorité, ni de la crainte des punitions, mais du goût que l'on prend à l'ensemble, et des avantages qu'il procure. La maçonnerie ainsi sous-divisée en quatre gradations, apprenti, compagnon, maître, Écossais de Saint-André d'Écosse, rend au juste l'idée d'un carré, figure exacte, dont tous les côtés sont égaux. Celle du triangle vaudrait peut-être mieux ; mais comment, après un long usage, obtenir la suppression d'une des faces, d'un des côtés de ce carré, sur lequel, comme sur celui de l'hypoténuse, la folie des prétentions a élevé une quantité immense de lignes, d'angles, de trapèzes, de scalènes indéfinissables et ridicules. Vous sentez assez, mes chers Frères, sur quoi porte ma réflexion ; mais je l'ai toujours dit, il faut dans un banquet des aliments pour tous les goûts, les estomacs ne veulent pas tous une substance délicate, une nourriture simple, savoureuse et légère. Carré, cercle ou triangle, il n'importe, au milieu de l'un comme de l'autre, étincelle également ce feu céleste et vivificateur, cette Étoile flamboyante, décorée du nom de l'Éternel, parce qu'il est l'esprit universel, le premier des esprits. Aux rayons de cette Étoile, nos cœurs s'échauffent, notre intelligence s'anime, notre raison s'éclaire : amis de l'humanité, nous nous occupons des moyens de lui être utiles, en consultant la nature, en concourant avec elle, en l'imitant peut-être un jour. C'est ainsi que les lambris de notre temple seront revêtus de lames d'or, que les colonnes qui le soutiennent auront cet éclat riche et précieux, que l'on vante si fort dans la bâtisse du roi des Juifs, et qui ne sont au vrai que des symboles, des hiéroglyphes, dont la clef est dans les mains du sage, figurée par celle des loges qu'un *Écossais* obtient à son administration.

L'histoire de notre établissement en Europe, telle que ce grade la déduit, n'a rien d'absurde ni d'inconséquent ; les initiations mystérieuses des premières classes ne peuvent même s'expliquer que par là ; c'est une chaîne invisible pour le gros des Maçons, mais très bien aperçue par ceux que la vérité guide et conseille. Une belle morale est louable, mais ce n'est qu'une spéculation, et

lorsque l'on peint les attraites de la vertu, « l'on ne décide à l'admiration qu'en invitant à son culte par le motif pressant de l'intérêt personnel, qu'en faisant voir que les succès du vice ne peuvent jamais compenser la perte de la paix de l'âme, compagne sûre de l'innocence, des intentions droites et légitimes. » L'idée d'une république universelle répugne aux notions reçues ; elle a fait des Cromwell, et quelques personnes ont cru que de son temps elle fit aussi des Maçons : l'idée d'une liaison universelle entre tous les hommes, assorti aux lois de tous les lieux ; elle fera des héros, des pères de la patrie, c'est l'idée des Maçons ; elle fait des citoyens, des frères, des amis. Comme *Écossais*, la vertu nous parle sans cesse, nous sommes plus intimement unis, parce que nous savons que la nation qui se nomme ainsi, est une des plus fidèles à ses maîtres et à ses engagements, et que plusieurs des traits fameux qui les caractérisent, reviennent à notre mémoire. » Un exemple est un tableau où la vertu représentée devient, pour ainsi dire, palpable, et frappe nos sens de cette idée délicieuse, dont Platon affirme n'avoir jamais été véritablement fait, que lorsqu'il l'a vue dépouillée des frivoles ornements de l'art. » On en met trop à nous la montrer dans la maçonnerie ordinaire, et nos actes vertueux se bornent à des éloges stériles que la partie suit rarement ; les *Écossais* au contraire réduiront cette théorie en action, s'ils regardent leur modèle, s'ils suivent le point de vue, et consultent leur propre avantage. Je dis plus, et j'ose assurer que la réforme si nécessaire dans l'ordre, dépend peut-être des seuls *Écossais*, et de la formation de plusieurs collèges, qui réunis inviolablement de but, de forme et de principe, combineront les moyens infaillibles de séparer l'ivraie du bon grain, et de nettoyer absolument le champ vaste du laborieux cultivateur, qui ne doit semer son grain particulier que pour coopérer à la récolte générale. Ce mot, mes Frères, vous indique déjà la règle essentielle, dont la forme est prescrite aux règlements. Une masse où chacun aurait des droits, et pourrait trouver des ressources contre les revers, tel fut le premier vœu des hommes qui s'associèrent, et les mystiques confédérations que l'adresse du froc a su introduire, n'ont point eu dans l'origine de prétexte plus spécieux. Nous pouvons aisément faire revivre cette primitive organisation ; alors le titre de

corps, celui d'ordre conviendra à des gens liés par l'utilité réciproque, d'accord avec la conformité d'opinions et la parité de sentiments ; c'est le vrai moyen de rapprocher les esprits, sans nuire aux établissements honorables et gracieux qu'une autre branche du système fait valoir, que je respecte, mais qui ne pourrait produire les mêmes fruits ; parce que les objets qui s'y traitent sont trop répandus, trop connus, trop à la portée d'un chacun. La maçonnerie est peut-être au moment des convulsions et des secousses violentes qu'il est bon de prévoir ; la faction se fortifie, un homme obscur et las d'être ignoré doit être le chef d'un nouveau tribunal maçonnique ; les timbres, les patentes, les sceaux se gravent pareils à ceux des législateurs avoués ; déjà les lettres s'impriment et vont semer dans la province les libelles et la révolte ; déjà l'on annonce la délivrance des constitutions nouvelles, on les promet *gratis*, grand appât : assez d'ignorants, de dupes ou de mauvais sujets se pourvoiront à ce bureau d'iniquité, qui dresse autel contre autel, oppose lois à lois, et rompt l'accord et l'harmonie : il faut frapper le mal dans sa racine, ce serait l'ouvrage des Écossais, et des différents collèges correspondants, dépositaires, incorruptibles de la vérité : si le mal fait des progrès, que le remède soit vif ; qu'il émane à la fois de tous les collèges une proscription générale contre tout Maçon qui ne sera pas avoué d'eux ; alors la cabale demeure isolée, et les vrais, bons et honnêtes frères qui s'attachent au gros de l'arbre ramèneront la sève dans les seuls canaux où elle puisse filtrer avec décence et utilité. Cette opération ne peut être que brusquée ; il faut la ménager avec art : sans quoi nous restreignant alors à la partie qui nous concerne, pour n'être disciples, ni de *Cephas*, ni d'*Apollo*, nous bornerons nos travaux à l'enceinte de la maison des Lords, laissant le surplus, comme dit un ancien, *ad populum phaleras*. Il y a longtemps qu'il faudrait extirper des loges les vipères qui rongent le sein de leur mère, écarter le lion rugissant qui rodant sans cesse autour de notre temple ; *circuit quærens quem devoret*. Il y a longtemps qu'il faut en rayer sur ces imaginations multipliées, frauduleuses, déshonorantes, et réduire la populace maçonnique au très petit nombre de personnes qui sont vraiment

dignes d'en porter le nom : moins de gens s'en enorgueilliraient, moins d'autres en rougiraient ; le surplus en général serait Maçon de meilleure foi.

N. B. Il est très apparent que celui qui a fait ce très long discours, ne connaissait rien de supérieur en maçonnerie aux lumières Écossaises dont il fait l'apologie, rien au-delà dans l'ordre des dignités maçonniques ; sans quoi l'on présume qu'ardent, comme il le semble de toucher au but, il n'aurait pas donné, comme un principal, ce qui n'est qu'un accessoire. L'ordre de la Palestine annonce une souche différente, un point de vue plus vaste, et la partie physique ne paraît occuper que subsidiairement. Je ne suis point comptable de mes connaissances particulières à cet égard ; et le développement, tel qu'il vient d'être fait dans le discours, a du moins le mérite de ramener les Maçons à des spéculations utiles et raisonnables, et de coudre avec quelque probabilité des parties éparses qui semblaient étrangères entre elles. Relativement au système qui vient d'être esquissé, ce serait peut-être ici la place de la dissertation que j'ai promise sur la sublime philosophie des Maçons, constituant un grade formel de chimie divisé en apprenti, compagnon et maître, et que je crois contenir à peu près tous les articles de détails qui font le thème de l'art royal ; je compte en présenter le tableau et les catéchismes ou instructions pour l'apprenti philosophe seulement, cet ouvrage ne me permettant pas une plus grande extension à ce sujet, et le complément du reste pouvant devenir à la suite la matière d'un volume entier. Je sens moi-même qu'à ce moment où les idées des discours sur l'*Étoile flamboyante* sont encore fraîches, cet appendix en vaudrait davantage ; mais esclave de ma parole, ainsi qu'il sied à un bon Maçon, je ne sauterai point à pieds joints sur mes engagements, et il me souvient que je dois avant tout achever le recueil des discours, en joignant à ceux que j'ai déjà produits, quelques morceaux de morale et d'instruction, et quelques-uns des discours pour loge de table, dans lesquels l'adresse des orateurs fait marier le sérieux et le plaisir, la décence et la gaieté, et dont ordinairement une chanson peut devenir le texte.

*Discours d'instruction, prononcé en comité, le 2 novembre 1764,
Par le T. R. F. C. D. L., Orateur de la loge du Triangle lumineux*

T. VÉNÉRABLE MAÎTRE OFF. MEMBRES DIGN. AP. COMP. MAÎTRES DE CETTE
R. L. MES CHERS FRÈRES,

Depuis l'instant flatteur auquel vos suffrages m'ont appelé à la place brillante que j'occupe, et pour laquelle le zèle et l'envie d'être utile à mes frères, sont au vrai le seul mérite dont je puisse nie prévaloir : rassuré par votre indulgence, j'ai plusieurs fois essayé de peindre notre ordre, nos liens et la noblesse de nos travaux avec les couleurs vives et simples, qui seules ont droit de présenter la vérité, et de fournir les teintes précieuses qui la conservent et la consacrent ; cet utile tableau destiné également à frapper le cœur et l'esprit, aura sans doute fait sur les vôtres, mes chers frères, pression qu'il mérite : permettez-moi de vous le présenter encore sans changer les situations, mais en y ajoutant quelques traits essentiels qui ont pu m'échapper, et dont le développement dépend de l'explication exacte des figures tracées au carré de la loge ; cet objet me paraît digne de remplir le but qui nous rassemble en ce jour ; il s'agit de notre instruction particulière ; la science de nos mots, de nos usages serait froide et vide, si nous négligions d'y joindre la parfaite intelligence des emblèmes, des symboles que nos crayons expriment. L'habile artiste qui dresse aux portes de Memphis ce fameux obélisque chargé de signes hiéroglyphiques et mystérieux, veut moins étonner les citoyens qui l'admirent, que leur enseigner par d'ingénieuses allégories que le temps ne doit point effacer, les vertus, le patrimoine et les vérités de principe qui sont la base du bon gouvernement, de la conduite raisonnée et du bonheur solide.

L'ordre, pour premier objet, présente à nos yeux l'image informe d'un édifice fameux, et dont les fastes historiques ont perpétué le souvenir ; son intention n'est pas de nous donner par ce croquis l'idée juste de la perfection de l'ouvrage, de l'habileté des ouvriers, de la magnificence et de la sagesse du

monarque qui en jeta les premiers fondements ; mais pour nous faire comprendre que, comme ce temple fut un chef d'œuvre en son genre, le travail des Maçons ne souffre aucune médiocrité ; qu'ils doivent également buter à la perfection, et qu'ils ont un moyen sûr d'y atteindre, si ramenant l'idée d'une bâtisse pratique, qui n'est plus de leur ressort, à celle d'une architecture spéculative, qui consiste à élever dans leur cœur un sanctuaire à la vertu, ils s'occupent sérieusement d'en embellir le temple, d'en orner le portique, d'en décorer les contours et les parois, et d'en appuyer la construction sur des colonnes inébranlables, qui dans ce cas ne sont autre chose que la charité, la discrétion et l'amitié, en liant les pierres symboliques de ce chef-d'œuvre du ciment de l'union et de la parfaite harmonie : plus éclairés sur les principes philosophiques que la maçonnerie adopte et contient, peut-être apercevrons-nous des rapports très intimes entre la forme extérieure, la distribution interne du temple de Salomon, et celle indiquée pour le laboratoire de la vraie science, dont l'étude difficile, mais noble et avantageuse, est réservée aux élus de la perfection. Sept degrés conduisent au portique, nombre mystique et respectable, force et beauté soutiennent la face du bâtiment et ce n'est qu'après avoir dépassé les premières enceintes, que l'on aperçoit enfin les rayons de l'étoile flamboyante qui occupe le centre, qui nous rappelle le feu qui brûlait sans cesse devant le Saint des saints, pour exciter cette piété fervente qui doit toujours animer nos cœurs pour le culte de l'Éternel.

La lettre G, comme initiale du mot géométrie, est un ressouvenir des sciences qui nous conviennent, et du soin avec lequel un Maçon doit fuir l'oisiveté, et s'appliquer sans relâche à des objets utiles. Cette même lettre comme initiale du nom sacré de l'Être suprême nous ramène nécessairement à l'hommage qui lui est dû, et n'ayant cette valeur précise que dans le dialecte d'un pays auquel nous attribuons en Europe l'établissement de nos usages, elle devient pour nous un symbole chronologique, qui préserve d'oublier l'époque de notre origine, dans la partie du globe que nous habitons.

Le soleil et la lune occupent la partie supérieure du tableau, et le candidat auquel on n'expliquerait la position de ces deux astres, que sous l'idée de deux

grandes lumières éclairant le monde, comme le maître éclaire la loge, pourrait les trouver déplacés. Nos analogies n'ont pas cette ridicule sécheresse. Le soleil est le père de la nature, il vivifie tout, rien ne fructifie qu'à la chaleur de ses rayons bienfaisants : la maçonnerie est la mère de toutes les vertus ; le zèle qu'elle inspire vivifie toutes nos actions ; nos sentiments qu'elle échauffe produisent les fruits de bienfaisance et de cordialité, dont chacun de nous s'applaudit : le soleil éclaire à la fois tout l'orbe qu'il parcourt ; rien n'échappe à l'éclat du jour que son flambeau répand sur tout ce qui existe : songeons donc à ne rien faire qui ne puisse soutenir cet éclat, qui ne puisse paraître au grand jour, nous serons hommes, Maçons et vertueux. La lune qui semble nous payer l'intérêt du fonds de clarté, que le père du jour lui prête, n'emploie son flambeau qu'à adoucir le deuil général que les crêpes de la nuit sèment sur l'univers : Hécate guide nos pas chancelants dans des ténèbres, mais elle indique en même temps qu'il n'en est jamais d'assez épaisses pour dérober le crime à l'œil perçant d'un Dieu juste et vengeur.

Quant aux attributs mécaniques, qui meublent, pour ainsi dire, l'enceinte de nos mystères, sans doute ils servent à témoigner la simplicité de notre état, et à prouver que dans le fait nous sommes, ou devons être des ouvriers d'architecture ; mais ces instruments ont chacun un sens moral, parce que notre âme et nos mœurs sont les vrais chantiers de nos travaux : ici le compas, emblème de l'exactitude et de la droiture, pronostique celle de nos vices et de nos démarches ; là une perpendiculaire élevée sur sa base, indique la rectitude de nos jugements que le vrai seul peut décider, que la brigue, la cabale, les affections personnelles et particulières ne peuvent jamais détourner : un niveau, symbole de l'égalité, répète continuellement à nos cœurs le premier vœu de la nature, le sort de l'humanité, la folie des prétentions, le prix de l'ensemble et de l'union ; cette dernière est encore mieux caractérisée par le cordon qui s'entrelace et qui, faisant bordure au tableau pour exhorter au secret qui doit encadrer nos mystères et nos pratiques, n'élargit ses gances et les anneaux de la chaîne, que pour laisser lire sur chacune des faces le nom des limites de l'univers, seules bornes du règne de la vertu, de l'empire de la

maçonnerie, que le monde entier ne forme ou ne démontre visiblement qu'une loge par la parité de sentiments et de principes, et que la voûte azurée, figurée par le dais bleu céleste parsemé d'étoiles d'or, est l'unique coupole qui abrite nos mystères. Pierre brute, pierre cubique à pointe, planche à tracer, ciseau, maillet, marteau, objets de travail, outils de travailleurs, vous n'auriez pas une explication moins sensible et moins raisonnable pour qui voudrait vous méditer : tout, mes chers frères, tout dans nos pratiques fournit, sous des surfaces grossières, un texte aux plus utiles réflexions ; les cérémonies même de l'initiation sont symboliques et judicieuses. Enfermé dans un cabinet sombre, le candidat est livré seul à les pensées, parce que tout homme qui va embrasser un nouvel état, ne peut trop longtemps réfléchir sur les suites de l'engagement, et qu'il doit dans le silence sonder son propre cœur : la résolution prise, le frère préparateur, après l'avoir prévenu que l'ordre n'impose rien de contraire à la foi, aux lois, aux mœurs, exige un dépouillement de tous métaux et minéraux : cet usage renferme trois sens ; d'abord c'est pour préparer le récipiendaire à un total dépouillement de lui-même, à un abandon de tout préjugé ; lui faire quitter le vieil homme, l'homme du siècle, pour le revêtir de l'homme nouveau, de l'homme Maçon ; c'est le sens mystique et moral. On lui explique après que lors de la construction du temple de Jérusalem, tous les matériaux étaient tellement disposés, les bois coupés et préparés d'avance sur le Liban, que l'on n'entendit aucun coup d'instrument de fer ; c'est le sens historique : enfin, on est dans le cas de lui dire, que buttant à faire revivre entre nous l'âge d'or, nous devons écarter tout ce qui tient à ces pernicious métaux qui sont aujourd'hui l'objet de la cupidité des hommes, et dont on ignorait alors l'usage ; c'est le sens allégorique.

Lorsqu'après ce préliminaire, on lui découvre le bras et la mamelle gauche, il peut déjà deviner que sa première obligation sera de dévouer son bras à l'ordre, et son cœur à ses frères : le genou dépouillé, le pied en pantoufle, est une marque de respect. Ôte tes sandales, dit une voix terrible à Moïse, le lieu où tu pénètre est saint. Un bandeau vient enfin du consentement du récipiendaire, fermer les yeux au jour, et lui cacher la route qui mène au temple

du bonheur, image sensible des ténèbres de l'erreur des préjugés du siècle, et du besoin qu'aurait tout profane de venir chercher la lumière parmi nous : le voyage commence, et il est long, il est répété, parce que les sentiers de la vertu sont étroits, laborieux, difficiles, et qu'il faut marcher avec confiance pour parvenir au bien. Trois grands coups annoncent l'arrivée du postulant, ils ont l'expression muette de trois conseils sacrés et vénérables : *Frapper, on vous ouvrira ; demander, on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez* ; et combien ces mots n'auraient-ils pas d'application ? Un calice amer suspend la course du Néophyte, il le boit jusqu'à la lie, et cette salubre purification va régénérer son cœur, qui ne doit plus s'abreuver à l'avenir qu'à la source limpide et fraîche, des eaux de la vérité : le maître le presse, l'avertit l'intimide, l'exhorte, le prévient, l'interroge, essaye son âme, son courage, sa vocation, et laisse à sa liberté le choix de venir contracter parmi des hommes libres le vœu solennel, de les aimer, d'en être aimé, de fuir le vice, de chérir la vertu, d'honorer l'humanité, de protéger l'innocence, d'employer utilement les talents et son esprit, et d'être sans altération, meilleur citoyen, meilleur sujet, homme pieux, et bon ami.

Délicieux souvenir, dont chaque circonstance me retrace l'époque agréable de mon initiation, puissiez-vous toujours être présent à la mémoire de mes frères ; vous peignez nos devoirs, vous montrez aussi les charmes du lien qui nous unit ; l'ordre qui débute d'une façon si auguste et si ingénieuse, présage les plus beaux succès ; vos soins infatigables les assureront sans doute, mes chers frères ; jaloux d'y concourir, je le serai toujours de vous imiter ; mon augure est dans vos cœurs ; voyez dans le mien tous les sentiments que je sais mal exprimer, mais que je vous ai voué pour la vie, en vous souhaitant sans cette prospérité, salut bienveillance.

N. B. La gravure devient inutile, si la plume adroite sait si bien imiter l'habileté du burin. Que manque-t-il ici au tableau d'apprenti ? J'en vois la loge toute tracée ; m'accusera-t on pour cela de faire, par la publication de ce discours, un supplément aux *Franco-Maçons* trahis ? Non, sans doute, l'éloge de quelqu'un n'est jamais un grief contre le panégyriste : ce petit morceau

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

d'instruction en dit beaucoup, peut-être trop, vu la discrétion prodigieuse de mes frères, qui n'est qu'un scrupule hors d'œuvre ; peut-être encore trop peu pour la justice qu'ils méritent, et que je voudrais leur obtenir. Des assemblées où l'esprit s'exerce avec autant de précision et de fugacité à nourrir le cœur d'instructions utiles, prises des choses mêmes qui en paraissent le moins susceptibles, seront-elles toujours envisagées comme des conventicules dignes de l'animadversion et du blâme public ?



*Discours moral, prononcé en comité,
Le 13 août 1765, par le V. F. G. de V., Orateur de la loge des Amis réunis.*

T. V. MAÎTRE, MES CHERS FRÈRES,

L'objet le plus digne d'un ordre quelconque, est de faire des heureux ; l'association qui remplit le mieux ce but, semble s'élever au-dessus de l'humanité, et mériter la préférence sur toutes les sociétés qui dans l'enchaînement des liaisons civiles, n'ont pour base que le désœuvrement, l'ennui de la solitude, et le besoin de se faire au moins des connaissances. La maçonnerie étend ses soins bien au delà ; sa gloire, sa récompense est dans la satisfaction de ceux qui adoptent les règles ; elles ont la justice pour mobile, la vertu pour point de vue, la paix, l'innocence et le plaisir en aplanissent toutes les difficultés : point de remords, point de craintes, de complots, de séditions ; les Maçons ignorent tout ce qui peut déranger l'harmonie ; l'amour de l'ordre lui soumet tous les cœurs, et cimente sa puissance : tel est exactement, mes chers frères, la noble prérogative du lien qui nous unit ; l'intérêt qui divise le reste des hommes, n'a point de prise sur des cœurs qui par état se vouent à l'amitié la plus sincère, à la charité la plus active ; si j'ai bien connu nos préceptes, ils se réduisent à ce double sentiment que j'appellerais mieux l'exercice géminé d'une vertu qui se reproduit sous mille formes agréables et avantageuses.

Le ton du siècle a consacré des mots respectables, qui journellement n'expriment aucune idée précise ; le nom d'ami devenu une épithète de convention, n'annonce ni la sensation que l'on éprouve, ni la façon de penser que l'on désire ; un véritable ami, cet être si rare, si précieux, et si consolant, ne se trouve plus que chez ce petit nombre d'hommes vertueux que la corruption n'a pas encore gagné, ou qui échappent à la contagion, en se réfugiant dans nos loges : tout y rappelle habituellement la valeur de ce terme, dont nous apprécions l'étendue, les devoirs et les douceurs. Soigneux d'écarter tout ce qui

pourrait y porter atteinte, l'ordre a pris à cet égard les précautions les plus prudentes : l'exclusion du beau sexe n'était peut être pas la moins nécessaire. L'amour et l'amitié sont difficilement d'accord, les prétentions de l'un nuisent aux droits de l'autre ; partout où la rivalité commence, la bonne intelligence finit. L'amitié ne veut que des partisans, l'amour ne cherche que des victimes. La raison, trop faible, garantit rarement des pièges qu'il fait tendre ; les jeux, les plaisirs le précèdent et masquent au premier coup d'œil les soins cuisants, les regrets qui le suivent : en vain la plus austère morale déclame contre ce tyran, et retrace tous les maux qu'il a faits sur la terre : notre aveuglement est tel que nous ne voulons nous instruire que par notre propre expérience, nous nous flattons toujours d'être plus habiles ou plus heureux : telle est l'opinion des hommes ordinaires, dont la mesure est toujours le volume d'amour-propre dont chaque individu ose hardiment le caresser. Les Maçons, au contraire, qui voient tout de l'œil de la vérité, qui ne s'enorgueillissent jamais, qui ne s'en font accroire sur rien, n'ont pas assez présumé de leurs forces pour s'exposer aux dangers de l'occasion, et par une précaution prudente, ils ont écarté de l'enceinte respectable de leurs travaux, cette belle partie de l'univers, ce sexe agréable et terrible, dont la séduction pourrait exposer l'âme aux risques de l'indiscrétion aux pièges de la curiosité, à la fougue des passions violentes, qui peut-être étoufferaient un sentiment plus tranquille, plus doux, celui de l'amitié, le seul que nous désirions, et qui nous conviennent : les fatales équivoques que la calomnie du profane a semé à ce sujet sur la conduite des frères, ne peuvent nous nuire ni nous affecter ; la honte en retourne sur les auteurs, et tandis que hors de loge nous rendrons toujours à la reine d'Amathonte, le culte pur qui lui est dû ; tandis que le Maçon laborieux, actif et sage, multipliera les offrandes, sans mêler jamais aux roses de l'amour des fleurs indignes d'être unies à ses guirlandes ; qu'il borne ses hommages, dans le temple de la vertu, à la déesse du sentiment ; que l'amitié seule y règne despotiquement pour sa gloire et son bonheur.

Soigneuse d'éloigner tout ce qui peut y porter atteinte, la Maçonnerie n'a rien oublié : nos conversations ont des bornes prescrites ; tout objet de

contestation est proscrit, controverse politique, idiomes étrangers, dissertations profanes, germes funestes d'opinions, de schismes et de systèmes, nous vous laissons à des hommes dont le désir semble celui de ne s'accorder jamais : nous voulons être toujours à l'unisson. La médisance, cette fille chérie du siècle, qui depuis la naissance du monde paraît être le pis aller du désœuvrement, est absolument bannie de nos assemblées ; nous y respectons les absents, et nous n'y disons jamais de mal de personne : en cela, bien différents du profane, qui nous déchire, sans nous connaître, nous ne nous échappons jamais sur son compte, quoique nous le connaissions bien. L'ironie piquante, la saillie aiguë, la satire amère, ne repose jamais sur les lèvres d'un vrai Maçon, parce qu'elle n'est jamais dans son cœur : l'envie de briller, d'amuser ou de plaire ne nous fait jamais égayer le propos aux dépens du prochain. Nous savons à merveille, qu'en attaquant la réputation ou les ridicules d'un tiers, on est presque sûr d'être applaudi, et toujours écouté. On ne se refuse guère au plaisir d'entendre dégrader des gens dont quelquefois le mérite fait ombrage : celui qui se charge de cet emploi vil, fait adroitement sa cour à ceux qui l'écoutent ; il les élève pour ainsi dire, en abaissant les autres. Mais dans ce cas, le discoureur est un lâche, l'auditeur un complaisant indigne. Ce commerce de critique, de censure, de médisance, souvent de calomnie, est le plus grand fléau de l'humanité. Ces monstres odieux, guidés par l'envie, soutenus par l'ignorance, foulent aux pieds l'innocence ; et la vérité, triste et abattue, ne peut jamais réparer entièrement le tort que lui font ces ennemis cruels. De leur bouche impure coule un fiel, qu'elle répand à son gré, et qui laisse toujours après lui quelques traces des impressions qu'il a faites : en vain pour légitimer cette méthode barbare ose-t-on avancer que la charité elle-même exige que l'on corrige les hommes, et que le moyen le plus sûr est de leur faire apercevoir leurs torts, sous l'enveloppe du badinage, de la plaisanterie, et même de la satire. La charité des Maçons n'a pas ce caractère : elle est douce, compatissante, tranquille, patiente : elle éclaire ses frères, les instruit, les corrige, mais sans jamais les flétrir, les choquer, les aigrir ; indulgente sur leurs fautes, autant qu'attentive à leurs besoins, son rôle est de ramener par la persuasion, et de secourir par une assistance secrète, honnête,

généreuse, qui n'humilie ni ne chagrine. À la noblesse de ces procédés, *mes chers frères*, pourrait-on méconnaître celle de notre institution ? À la beauté de nos pratiques, à leur utilité, n'aperçoit-on pas le prix de l'union et de l'ensemble ? Aux charmes de notre morale, au sérieux de nos travaux, ne devine-t-on pas facilement le but de notre association ? Il n'est énigme que pour ces génies lourds, esclaves des surfaces, et malheureusement fixés dans les limites que nos crayons semblent circonscrire ; génies étroits qui jamais ne s'élancent hors de la sphère des images que l'on met sous leurs yeux ; mais qui même en s'y bornant, acquerraient encore les qualités du cœur si précieuses, qui nous distinguent et nous honorent : car tel est en effet, mes Frères, l'avantage réel de la Maçonnerie, que même en décomposant son tout, pour le réduire aux simples notions qu'elle offre aux premiers grades, aux explications symboliques dont elle essaie ses prosélytes ; il en résulterait toujours l'amour des vertus qu'elle prescrit, qu'elle sait faire aimer, et dont la pratique et l'habitude s'amalgame avec notre propre existence. Peut-être, *mes vénérables Frères*, dans ce faible essai vous ai-je mieux exprimé ce que l'ordre doit être, que ce qu'il est effectivement ; mais condamneriez-vous la pureté d'une doctrine, d'un culte quelconque, d'après l'abus et les torts de quelques-uns de ses ministres : les erreurs particulières de quelques Maçons qui nous avilissent peut-être, qu'il faudrait connaître, convaincre, ou expulser, ne nuisent point à l'ordre en général, ses principes n'en sont pas altérés, et j'ai la satisfaction particulière de les voir maintenus avec pureté dans cette respectable loge. C'est sur la conduite de ceux qui la composent que j'ai calqué les préceptes de morale, que ce discours d'instruction m'a permis de vous détailler : puissiez vous, toujours fidèles à des devoirs que vous connaissez et que vous remplissez si bien, ne jamais oublier le nom des trois principales colonnes qui soutiennent l'édifice. Entreprenez avec force tout ce qui conduit au bien ; conduisons-nous avec *prudence* et *sagesse* dans toutes les actions de la vie.

La beauté de notre ordre dépend de la perfection de notre œuvre. Daigne, ô grand Architecte ! protéger toujours les ouvriers de paix que je vois réunis pour la reconstruction de ton auguste temple ; répands sur eux la prospérité

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

dont l'interminable source est en toi. Fortifie leur zèle, échauffe leur cœur, anime leur esprit, soutient leur courage, décide leur succès. Enfants de la mère commune, le limon qui les forma, fut pétri par tes mains bienfaisantes ; ouvre-les avec profusion en leur faveur, et sans jamais permettre qu'ils abusent de tes grâces, dirige l'emploi des trésors que tu leur réserve, aux fins indiquées par ta sagesse infinie, pour ta gloire, pour le bien de l'humanité, pour leur bonheur particulier, et pour l'accroissement de l'empire de la vertu, dont ils renouvellent à ton nom et en ta présence le vœu solennel, d'être sans relâche les plus zélés sectateurs, *houzé, houzé, houzé*,



*Discours pour une loge de table,
Prononcé par le F. T., à la Saint Jean d'hiver 1764.*

T. V. MAÎTRE, MES CHERS FRÈRES,

Un peu de trêve au sérieux de la morale y ramène avec plus de plaisir : celui que l'ordre permet, et qui d'ordinaire succède à nos travaux, m'autorise à prendre pour texte du discours que le vénérable maître m'ordonne de faire à ce banquet, un cantique qui me paraît exprimer assez bien le genre de nos amusements, et dont la nouveauté pourra vous plaire. L'indulgence est la vertu favorite des Maçons, et le talent d'un frère, quelque faible qu'il soit, a des droits sûrs à cet égard.

CANTIQUE

Par nos chants, célébrons, mes Frères,
L'aménité de nos mystères,
Il est midi. *bis.*

Si le profane nous écoute,
D'abord pour le mettre en déroute,
refrain.

Qu'il soit minuit,
Qu'il soit minuit,

*
**

Lorsque pour les travaux du temple,
Un coup de maillet nous rassemble,
Il est midi :
Un seul mot chez nous en usage,
Indique la fin de l'ouvrage ;
Il est minuit.
Il est minuit.

*
**

Notre origine est respectable,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Ne la chargeons d'aucune fable,
C'est une nuit ;
La raison murmure et s'afflige,
Lorsqu'on masque, par le prestige,
Le jour qui luit,
Le jour qui luit.

*
**

La vertu n'est point un problème,
N'y jetons par aucun emblème
La moindre nuit :
Tout homme a droit de la connaître.
Le Maçon seul la fait paraître
En plein midi,
En plein midi.

*
**

Servir son roi, chérir son frère,
Profanes, sans ce caractère,
Il est minuit :
Joignez-y pour l'Être suprême
Le culte d'un cœur qui l'aime,
Il est midi,
Il est midi.

*
**

Amitié, charme de la vie,
Ailleurs serais-tu mieux servie
Qu'en ce réduit ?
Des titres la froide chimère
Ici le cède au nom de frère,
Qui nous unit,
Qui nous unit.

*
**

Secourons-les, ce terme est vaste,
Mais pour le bien faire et sans faste,
Qu'il soit minuit :
Un bienfait pur veut du silence,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Le cri de la reconnaissante,
Sonne midi,
Sonne midi.

*
**

Entre nous si quelqu'un fait brèche
Aux bonnes mœurs, qu'on se dépêche
De faire nuit :
Toujours à la vertu sublime,
Aux traits qui sont dignes d'estime
Qu'il soit midi,
Qu'il soit midi,

*
**

Beau sexe qu'une loi sévère,
Écarte de ce sanctuaire
Il est minuit :
Le temps viendra pour votre éloge,
À notre cœur, c'est votre horloge,
Il est midi,
Il est midi.

*
**

Amour, ton flambeau se renverse,
Dans la liqueur que Bacchus verse
En plein midi :
Bientôt par les soins de Morphée,
Ta gloire sera décidée,
Mais à minuit,
Mais à minuit.

*
**

Seconde-moi, charmante troupe,
Et ne quittons plus notre coupe,
Jusqu'à minuit.
Des nœuds d'un tissu agréable,
Doivent se resserrer à table,
Il est midi,
Il est midi,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

L'art royal, mes chers frères, en mettant sous vos yeux, pour premier objet, un plan tracé du plus beau temple de l'univers, n'emploie point cette esquisse pour vous donner une idée juste de la magnificence de l'édifice : en vous rappelant la chanson dont votre gaieté décente a avec complaisance répété les refrains, je n'ai pas prétendu par ce médiocre essai lyrique vous donner une idée juste des charmes de la poésie, ni de l'habileté de l'auteur ; mais affectés, comme vous l'êtes peut-être, de l'adresse avec laquelle il a su, sous l'écorce et la frivole enveloppe du badinage, réunir en un seul point, malgré quelques négliger ces de style, le tableau exact de nos devoirs, j'ai cru pouvoir m'étayer des images qu'il présente, pour retracer nos obligations avec le ton de t, que la paraphrase légère de chaque couplet n'altérera pas, suivant toute apparence.

Au premier, je trouve l'heure de nos travaux fixée, telle qu'elle l'est effectivement dans nos pratiques, et je vois en même temps le premier devoir des Maçons, qui doit soigner que la loge soit parfaitement couverte, et qu'aucun profane ne puisse pénétrer nos mystères.

Au second, je me souviens de l'obéissance que les frères doivent en loge à celui que leurs suffrages unanimes ont une fois désigné pour chef. Le maillet du maître est le signe du pouvoir et de la subordination ; un coup rassemble les ouvriers, un coup les disperse ; un mot prescrit le travail ou le repos ; et cette déférence volontaire, qui ne gêne point la liberté, maintient le bon ordre et la règle.

3°. La date de nos travaux est ancienne ; c'est dans la vérité de l'histoire que nous devons rechercher celle de l'origine de l'ordre ; tout ce qui la défigure ou la surcharge est fabuleux, et incapable d'attacher des esprits dévoués aux choses lumineuses et proprement géométriques : ce mot seul écarte tout-à-coup une foule d'innovations, de grades factices, de cérémonies sans liaison, qui caressent l'ambition et perpétuent l'ignorance et la mauvaise foi. La vertu n'est point un problème, c'est le quatrième couplet non, sans doute, mes Frères, la vertu est fixe, brillante, déterminée, et l'ordre qui n'a d'autre but que de lui dresser des autels, ne peut qu'être utile et saint, tout homme la connaît, mais très peu la pratiquent ; s'il est réservé aux seuls Maçons de la faire paraître

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

dans tout son éclat, voici les caractères essentiels auxquels nous le remarquerons : piété fervente et religieuse, obéissance aux lois, fidélité pour le prince, amour tendre pour ses frères. L'Étoile flamboyante, dont le feu purifie nos cœurs, n'a pas d'autres rayons ; en elle tous nos vœux se concentrent, d'elle émanent toutes les bonnes qualités qui nous distinguent : modestie qui nous fait renoncer aux chimériques prétentions du siècle ; équité qui nous ramène au vrai niveau que la nature a établi entre les hommes, et qui réduit tous nos titres à la seule gloire d'être le frère de nos amis, l'ami zélé de nos frères : charité qui nous rend compatissants, actifs, ingénieux sur les moyens d'aider les autres, sans peser à leur gratitude, et qui met la récompense dans le plaisir vif d'obliger ; en cachant autant qu'il se peut la source d'où partent des secours qui perdent toujours de leur prix, lorsqu'on les fait trop valoir : notre âme qui dans les loges est toute entière aux devoirs de notre état, se partage au dehors pour remplir avec un zèle égal ceux de la société commune ; accoutumés à sentir vivement, nous apprécions mieux que le vulgaire les objets dignes de notre hommage, et le beau sexe, qui n'a pu participer à nos mystères, est payé avec usure, lorsqu'ils sont finis, d'une privation dont nous avons été les premières victimes : son souvenir flatteur tient place dans nos cérémonies, et jamais un banquet ne s'achève sans célébrer, par des nombres peut-être plus présomptueux que possibles, les grâces, les charmes et la santé des sœurs aux pieds desquelles chacun de nous reporte un hommage légitime, dont il voudrait réitérer l'offrande en raison cubique de nos calculs les plus étendus. L'astre de l'amitié pâlit un temps le flambeau de l'amour, mais sans jamais l'éteindre ; et j'assurerais presque que la liqueur de l'amant d'Ariane, est un philosophe de plus pour tracer sur les lambris des alcôves de la volupté, les chiffres radieux des Maçons zélés, que l'un ou l'autre des deux frères introduisent dans leur temple. Le nôtre, mes chers Frères, est l'asile de l'innocence, nous quittons le sanctuaire pour passer dans le parvis à des banquets délicieux, où la frugalité et la prudence tempèrent ce que le goût pourrait avoir de trop impétueux et de trop libre. Un exercice agréable y cadence avec méthode, les libations que nous faisons, et la manière de célébrer

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

les santés qui sont chères à l'ordre, acquiert un mérite de plus par l'ensemble qui y règne, et le concert d'applaudissements par lequel nous exprimons nos souhaits et notre joie. Les noms que nous employons pour caractériser les meubles du festin, tiennent aux attributs militaires, parce que nulle classe dans l'ordre civil n'est plus faite pour la précision des temps, que celle d'une milice bien disciplinée et bien conduite ; le monarque a nos premiers vœux, le chef de l'ordre en France occupe le second rang ; nos maîtres, nos frères, nos amis, nos sœurs, nous feraient épuiser le cellier le plus abondant, si nous osions mesurer nos forces à l'envie que nous avons de leur marquer l'intérêt le plus tendre ; mais l'ivresse, suite funeste des excès, est en horreur chez les Maçons, la crapule ne s'assied jamais à côté de la vertu, la décence seule a droit de remplir sa coupe, les regrets sont exilés, les Maçons ne les appréhendent jamais ; adroits à lacer les guirlandes, les roses du plaisir avec les lys de la sagesse, nous ne dégénérons jamais ; nos principes se retrouvent par tout, au fort du travail, au sein des fêtes, au foyer des jeux, le feu de l'amitié est le seul qui nous échauffe ; nous voyons la joie ; nous la saisissons, mais nous voyons ses bornes, nous savons les respecter : qu'il n'en soit jamais, mes frères nouveaux reçus, à votre zèle, pour notre respectable association, nous n'en mettrons jamais aux sentiments que vous devez attendre de notre part, et que je suis flatté de vous garantir. *Vivant, vivant, vivant.*



Idee générale de la Maçonnerie,
Considérée sous un point de vue philosophique, et déjà désignée par plusieurs
anciens, sous le nom de LA SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES INCONNUS

La théorie des vérités hermétiques a donné naissance à plusieurs grades maçonniques, indiqués sous les noms d'adepte, phénix, sublime philosophie, etc. Un examen sérieux de tous les objets de détail morcelé dans les diverses pratiques des Francs-Maçons l'exposé de la plupart de leurs emblèmes, et particulièrement de celui de l'Étoile flamboyante dont ils semblent faire tant de cas, pouvait peut-être légitimer l'opinion que la science d'Hermès soit l'origine et le but de la confédération vulgairement appelée Franche-Maçonnerie. La marche des premiers grades, la forme des loges, la distribution intérieure du temple, les calculs mystérieux, les vœux de l'association, les règlements généraux de l'ordre, la pratique de la vertu, et le secret si fort recommandé, concourent à faire soupçonner que les premiers hommes qui s'assemblèrent sous le prétexte de rebâtir le temple de Salomon, méditaient une œuvre plus analogue à la sagesse et à l'habileté de ce pieux monarque si versé dans les combinaisons occultes de la nature. Peut-être la société des Maçons, qui s'est : si prodigieusement accrue, gagnerait-elle à justifier aux yeux du public cette idée qui lui serait avantageuse, et l'on estimerait beaucoup plus des hommes que l'on saurait appliqués à des spéculations savantes, fussent-elles même fausses, que de les voir, comme ils le sont en apparence, livrés à des cérémonies burlesques et décousues, qui n'annoncent aucun objet fixe, et font regarder les loges plutôt comme une assemblée de gens oisifs, ou bizarrement joyeux, que comme un laboratoire respectable de citoyens utiles dévoués à la recherche des trésors les plus consolants pour l'humanité. On ne s'est point proposé dans cet ouvrage de fixer inviolablement à cet égard les doutes raisonnables du public, il suffit d'offrir un canevas à ses méditations, et on va le lui procurer en mettant sous ses yeux la première partie des modes et

connaissances qui sont le point d'appui de la société des *Philosophes inconnus*, divisée en trois grades capitaux, comme celle des Maçons ; savoir, apprenti, compagnon et profès ou philosophe. Il n'est ici question que de l'apprenti, dont on joint le tableau et l'instruction, ou le catéchisme de la manière la plus étendue : si cet essai est accueilli, il sera facile de suppléer aux curieux, par un volume détaché, les deux autres parties qui complètent cette branche que j'oserais presque nommer le tronc, l'arbre essentiel de la maçonnerie.

Il y aurait trop d'amour-propre à citer ici son jugement particulier sur cet objet : convaincu intimement de la possibilité du grand œuvre, je ne dois point alléguer mes opinions, et je verrai volontiers venir sur celle du public ou des amateurs à cet égard. Pour mettre ce petit morceau à la portée de tout le monde, je l'ai dégagé autant qu'il est possible, des formes maçonniques, des questions qui ont un rapport direct aux formules de l'ordre, ménageant ainsi la délicate discrétion de mes frères, je n'ôte pas cependant au connaisseur profane, les moyens de promener son imagination sur tous les préceptes ou documents qui ressortissent à la *science*, et j'ambitionnerais singulièrement que quelqu'un, Maçon ou non, m'ouvrît d'autres idées, m'éclairât davantage, ou fortifiât mes principes. Les statuts des Philosophes, que Jean-Joachim d'Estingrel avait déjà publié lui-même, sont trop relatifs à ceux des Maçons qui semblent calqués sur ceux-ci, pour avoir négligé de les rappeler en cette occasion, et j'ai cru devoir leur accorder la première place.



STATUTS DES PHILOSOPHES INCONNUS

ARTICLE PREMIER.

Les Associés peuvent être de tout pays

Cette compagnie ne doit pas être bornée par une contrée, une nation, un royaume, une province, en un mot, par un lieu particulier ; mais elle doit se répandre par toute la terre habitable qu'une religion sainte éclaire, où la vertu est connue, où la raison est suivie : car un bien universel ne doit pas être renfermé dans un petit lieu resserré ; au contraire, il doit être porté partout où il se rencontre des sujets propres à le recevoir.

ART. II. *Divisions en corps particuliers.* Pour qu'il n'arrive pas de confusion dans une si vaste étendue de pays, nous avons trouvé bon de diviser toute la compagnie en compagnies ou assemblées, et que ces corps particuliers soient tellement distribués, que chacun ait son lieu marqué, et sa province déterminée. Par exemple, que chaque colonie se renferme dans un empire où il n'y ait qu'un seul chef ; que chaque assemblée se borne à une seule province, et ne s'étende pas plus loin qu'un canton de pays limité. Si donc il arrive qu'il se présente une personne pour être associé avec nous, qui ne soit pas d'un pays stable, et que l'on connaisse ; qu'on l'oblige d'en choisir un où il établisse son domicile, de peur qu'il ne se trouve en même temps attaché à deux colonies ou assemblées.

ART. III. *Le nombre des associés.* Pour ce qui est du nombre des associés dans chaque colonie ou assemblée, il n'est ni facile ni utile de le prescrire par les raisons ci-après : la Providence y pourvoira, puisqu'en effet c'est uniquement la gloire, le service de Dieu, celui du prince et de l'état, qu'on s'est proposé pour but dans toute cette institution. Ce qu'on peut dire en général, c'est qu'il s'en faut rapporter là dessus à la prudence de ceux qui associeront, lesquels, selon le temps, le lieu et les nécessités présentes admettront plus ou

moins de personnes dans leur corps. Ils se souviendront seulement que la véritable philosophie ne s'accorde guère avec une multitude de personnes, et qu'ainsi il sera toujours plus sûr de se retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque colonie, ou assemblée, aura chez lui le catalogue de tous les associés, dans lequel seront les noms et le pays de ceux de son corps, avec l'ordre de leur réception pour les raisons que nous dirons tantôt.

ART. IV. *Gens de toute condition et religion peuvent être admis.* Il n'est aucunement nécessaire que ceux que l'on recevra dans la compagnie soient sous d'une même condition, profession ou religion. Il sera requis en eux qu'ils soient au moins convaincus des mystères saints de la religion chrétienne, qu'ils aiment la vertu, et qu'ils aient l'esprit propre pour la philosophie, de manière que l'athée et l'idolâtre ne puissent être admis : seulement par une exception fondée sur le respect pour la loi ancienne, le Juif pourra, quoique rarement, y participer, pourvu qu'il soit doué d'ailleurs des qualités d'un honnête homme ; ainsi donc on aura aucun égard à l'extraction des personnes : car n'ayant point d'autre fin que d'aider les pauvres de la république chrétienne, et de donner du soulagement à tous les affligés du genre humain, en quelque lieu et de quelque condition qu'ils soient ; les associés d'une médiocre naissance y pourront aussi bien réussir, que ceux d'une qualité plus relevée. Ce serait donc au détriment de l'humanité qu'on les bannirait de notre corps, vu principalement que ces sortes de personnes sont d'ordinaire plus portées à pratiquer les vertus morales que celles qui sont le plus constituées en dignité. Le mélange de religions et de cultes ne peut en attaquer aucune, ni nuire à la véritable, ni élever contestation ou fomenter schisme, par la loi qui sera imposée de ne jamais converser sur des matières de ce genre, et n'étant pas au surplus probable que le grand Architecte accorde à des hommes quelconques la faveur de conduire à une heureuse fin le grand ouvrage, dont notre philosophie découvre les principes, s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes sortes de mauvaises intentions cependant l'ordre n'éclairera véritablement sur les mystères des philosophes que ceux qui cesseront d'être aveugles sur les mystères de la foi.

ART. V. *On admettra difficilement les religieux.* Quoiqu'il soit indifférent, comme je viens de le dire, de quelle condition soient les associés, il est à souhaiter pourtant qu'on n'en prenne point ou peu parmi les religieux ou gens engagés dans des vœux monastiques, principalement de ces ordres qu'on appelle mendiants, si ce n'est dans une extrême disette d'autres sujets propres à notre institut. Que la même loi soit pour les esclaves et toutes personnes qui sont comme consacrées aux services et aux volontés des grands ; car la philosophie demande des personnes libres, maîtres d'elles mêmes, qui puissent travailler quand il leur plaira, et qui, sans aucun empêchement, puissent employer leur temps et leurs biens pour enrichir la philosophie de leur nouvelles découvertes.

ART. VI. *Rarement les souverains.* Or, entre les personnes libres les moins propres à cette sorte de vacation, ce sont les rois, les princes et autres souverains. On doit juger de même sous un autre regard de certaines petites gens que la naissance a mis, à la vérité, un peu au-dessus du commun, mais que la fortune laisse dans un rang inférieur ; car, ni les uns, ni les autres ne nous sont guère propres, à moins que certaines vertus distinguées, qui brillent dans toute leur conduite, tant en public qu'en particulier, ne les sauvent de cette exception. La raison de cela, c'est qu'il ne se peut guère faire que l'ambition ne soit la passion dominante de ces sortes d'états or, partout où ce malheureux principe a lieu, on n'y agit plus par les motifs d'une charité et d'une affection générale pour le genre humain.

ART. VII. *Que l'on regarde surtout aux mœurs.* En général, que personne de quelque état ou condition qu'il puisse être, ne prétende point entrer dans cette compagnie, s'il n'est véritablement homme de bien ; il serait fort à souhaiter, comme il a été dit, qu'il fît profession du christianisme, et qu'il en pratiquât les vertus ; qu'il eût une foi scrupuleuse, une ferme espérance, une ardente charité. Ce sont les trois principales colonnes de tout édifice solide ; que ce fût un homme de bon commerce, honnête dans les conversations, égal dans l'adversité et dans la prospérité ; enfin, dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination, de peur que les personnes par lesquelles on prétendrait aider au

bonheur des autres, ne servissent elles-mêmes à leur perte. Qu'on se garde par dessus toute chose de gens adonnés au vin ou aux femmes ; car Harpocrate lui-même garderait-il sa liberté parmi les verres ? Et quand ce serait Hermès, serait-il sage au milieu des femmes ? Or, quel désordre, que ce qui doit faire la récompense de la plus haute vertu, devînt le prix d'une infâme débauche.

ART. VIII. *Que ce soit gens qui aient de la curiosité naturelle.* Ce n'est pas assez que les mœurs soient irréprochables, il faut en outre dans nos prosélytes un véritable désir de pénétrer dans les secrets de la chimie, et une curiosité qui paraisse venir du fond de l'âme ; de savoir, non pas les fausses recettes des charlatans, mais les admirables opérations de la science hermétique, de peur qu'ils ne viennent peu-à peu à mépriser un art, dont ils ne peuvent pas tout-à-coup connaître l'excellence. Ceci après tout ne doit pas s'entendre de cette manière, que dès qu'un homme est curieux, et autant que le sont la plupart des Alchimistes, il boit aussitôt censé avoir ce qu'il faut pour être agrégé parmi nous ; jamais la curiosité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes, donnent dans les opérations d'une chimie sophistique ; d'ailleurs, il n'en fût jamais de plus incapables et de plus indignes d'entrer dans le sanctuaire de nos vérités.

ART. IX. *Le silence, condition essentielle.* Pour conclusion, qu'à toutes bonnes qualités on joigne un silence incorruptible, et égal à celui qu'Harpocrate savait si bien garder ; car, si un homme ne sait se taire, et ne parler que quand il faut, jamais il n'aura le caractère d'un véritable et parfait philosophe.

ART. X. *Manière de recevoir.* Quiconque une fois aura été admis au nombre de nos élus, il pourra lui-même à son tour en recevoir d'autres, et alors il deviendra leur patron. Qu'il garde, dans le choix qu'il en doit faire, les règles précédentes, et qu'il ne fasse rien sans que le patron, par lequel il avait été lui-même agrégé, en soit averti, et sans qu'il y consente.

ART. XI. *Formulaire de réception.* Si donc quelqu'un, attiré par la réputation que s'acquerra cette compagnie, souhaitait d'y être admis, et si, pour cet effet, il s'attachait à quelqu'un de ceux qu'il soupçonnerait en être,

celui-ci commencera par observer diligemment les mœurs et l'esprit de son postulant, et le tiendra durant quelque temps en suspens, sans l'assurer de rien, jusqu'à ce qu'il ait eu des preuves suffisantes de sa capacité, si ce n'est que sa réputation fût bien établie, qu'on n'eût aucun lieu de douter de sa vertu, et des autres qualités qui lui sont requises. En ce cas, l'associé proposera la chose à celui qui lui avait à lui-même servi de patron ; il lui exposera nettement, sans déguisement et sans faveur, ce qu'il aura reconnu de bien et de mal, dans celui qui demande ; mais en lui cachant en même temps sa personne, sa famille, son nom propre, à moins que le postulant n'y consente, et que même il ne vienne à le demander instamment, instruit qu'il aura été de la défense expresse, qu'on a sans cela de le nommer dans la société ; car c'est une des constitutions des plus sages de la compagnie, que tous ceux qui en seront, non seulement soient inconnus aux étrangers, mais qu'ils ne se connaissent pas même entre eux, d'où leur est venu le nom de *philosophes inconnus*. En effet, s'ils en usent de la sorte, il arrivera que tous se préserveront plus facilement des embûches et des pièges qu'on a coutume de dresser aux véritables philosophes, et particulièrement à ceux qui auraient fait la pierre, lesquels, sans cette précaution deviendraient peut-être, par l'instinct du démon, en proie à leurs propres amis, et toute la société courrait risque de se voir ruinée en peu de temps ; mais au contraire, en prenant ces mesures, quand il se trouverait parmi elle quelque traître, ou quelqu'un, qui, sans qu'il y eut de sa faute, fût assez malheureux pour avoir été découvert comme les autres, qui, par prudence sont demeurés inconnus, ne pourront être déferés, ni accusés, ils ne pourront aussi avoir part au malheur de leur associé, et continueront sans crainte leurs études et leurs exercices. Que si après ces avis quelqu'un est assez imprudent que de se faire connaître, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même, s'il s'en trouve mal dans la suite.

ART. XII. *Devoirs des patrons*. Afin que l'ancien patron, qui est sollicité par le patron futur de donner son contentement pour l'immatriculation de son nouveau prosélyte, ne le fasse pas à la légère, il doit auparavant faire plusieurs questions à l'associé, qui lui en parle, et même, pour peu qu'il puisse douter de sa sincérité, l'obliger par serment de lui promettre de dire les choses comme

elles sont. Qu'après cela on propose la chose à l'assemblée ; c'est-à-dire, à ceux de ses associés qui lui seront connus, et qu'on suive leurs avis là-dessus.

ART. XIII. *Privilège des chefs.* Le chef, ou le plus ancien d'une colonie, sera dispensé de la loi susdite, aussi bien que de plusieurs autres choses de la même nature. Si cependant il arrivait que le nombre des associés venant à diminuer, on fût obligé de ne plus faire qu'une assemblée de toute la colonie ; alors le chef général perdra son privilège, en quoi l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Après sa mort aussi personne ne lui succédera, jusqu'à ce que la multitude des associés ait obligé de les subdiviser en plusieurs assemblées.

ART. XIV. *Réception.* Tout cela fait et le consentement donné en ladite forme, le nouveau postulant sera reçu en la manière que je vais dire.

Premièrement, on invoquera les lumières de l'Éternel, en faisant célébrer à cette intention une fonction publique religieuse et solennelle, en un endroit consacré, suivant que le lieu et la religion de celui que l'on doit recevoir le permettent. Si la chose ne se peut faire en ce temps, qu'on la diffère à un autre, selon qu'en ordonnera celui qui reçoit.

Ensuite, celui qu'on va recevoir promettra de garder inviolablement les statuts susdits, et sur toutes choses, qu'il s'engage à un secret inviolable, de quelque manière que les choses puissent tourner, et quelque événement bon ou mauvais, qu'il en puisse arriver.

De plus, il promettra de conserver la fidélité aux lois et au souverain, également envers ses nouveaux frères associés ; jurant d'aimer toujours tous ceux qu'il viendra à connaître tels, comme ses propres frères. Qu'enfin, s'il se voit jamais en possession de la pierre, il s'engagera, même par serment, si son patron l'exige ainsi, (sur quoi, comme dans toutes les autres lois de la réception, il faudra avoir égard à la qualité et au mérite de ceux qu'on recevra) qu'il en usera selon que le prescrivent les constitutions de la compagnie. Après cela, celui qui lui aura servi de patron, en recevant ses promesses, lui fera les siennes à son tour au nom de toute la société et de ses associés : il l'assurera de leur amitié, de leur fidélité, de leur protection, et qu'ils garderont en sa faveur tous les statuts, comme il vient de promettre de les garder à leur égard ; ce qui

étant fini, il lui dira tout bas et à l'oreille les mots de l'ordre, et puis en langage des sages, le nom de la *Magnésie* ; c'est-à-dire, de la vraie et unique matière de laquelle se fait la pierre des philosophes. Il sera néanmoins plus à propos de lui en donner auparavant quelque description énigmatique, afin de l'engager adroitement de le déchiffrer de lui-même ; que s'il reconnaît qu'il désespère d'en venir à bout, le patron lui donnera courage, en lui aidant peu-à-peu, mais de telle manière néanmoins, que ce soit de lui-même qu'il découvre le mystère.

ART. XV. *Du nom de l'associé.* Le nouveau frère associé prendra un nom cabalistique, et, si faire se peut commodément, tiré par anagramme de son propre nom, ou des noms de quelqu'un des anciens philosophes ; il le déclarera à son patron, afin qu'il l'inscrive au plutôt dans le catalogue ou journal de la société ; ce qui sera fait par quelqu'un des anciens, qui prendra soin de le faire savoir, tant au chef général de chaque colonie, qu'au chef particulier de chaque assemblée.

ART. XVI. *De l'écrit que le nouveau frère doit à son patron.* Outre ce qui a été dit, si le patron juge qu'il soit expédient, il exigera, pour engager plus étroitement le nouvel associé, une cédule écrite de sa main, et souscrite de son nom cabalistique, qui fera foi de la manière dont les choses se sont passées, et du serment qu'il a fait ; réciproquement le nouveau frère associé pourra aussi obliger son patron de lui donner pour valoir comme certificat, son signe et nom cabaliste au bas d'un des exemplaires de ces statuts, par lequel il témoignera à tous ceux de la compagnie qu'il l'a associé dans leur nombre.

ART. XVII. *Écrits nécessaires que le nouvel associé doit recevoir.* Quand le temps le permettra, on donnera la liberté au nouveau frère de transcrire les présents statuts, aussi bien que le tableau des signes et caractères cabalistiques, qui servent à l'art, avec son interprétation, afin que quand par hasard il se rencontrera avec quelqu'un de la compagnie, il puisse le reconnaître et en être reconnu, en le faisant les interrogations mutuelles sur l'explication de ces caractères. Enfin, il pourra prendre aussi la liste des noms cabalistiques des agrégés, que son patron lui communiquera en lui cachant leurs noms propres, s'il les savait.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Pour ce qui est de nos autres écrits particuliers que le patron pourrait avoir chez lui, ou à sa disposition par tout autre moyen, il sera encore obligé de les faire voir et procurer à son nouveau frère, ou tous à la fois, ou par partie, selon qu'il le pourra, et jugera à propos ; sans jamais cependant y mêler rien de faux ou qui soit contraire à notre doctrine ; car un philosophe peut bien dissimuler pour un temps, mais il ne lui est jamais permis de tromper. Le patron ne sera point tenu de faire ces sortes de communications ou plus amplement ou plus vite qu'il ne voudra ; davantage, il ne pourra même rien communiquer qu'il n'ait perçu du nouveau frère la taxe da tribut imposé pour entrer à la masse commune de la compagnie, et qu'il ne l'ait d'ailleurs éprouvé sur tous les points, et reconnu exact observateur des statuts, de peur que ce nouvel agrégé ne vienne à se séparer du corps et découvrir des mystères qui doivent être particuliers et cachés. Quant aux lumières qu'un chacun aura puisé d'ailleurs, il lui sera libre ou de le cacher, ou d'en faire part à son choix.

ART. XVIII. *Devoirs du nouvel associé.* Il reste présentement à exhorter le nouvel associé de s'appliquer avec soin, soit à la lecture de nos livres, et de ceux des autres philosophes approuvés, ou seul en particulier ou en compagnie de quelqu'un de ses confrères ; soit à mettre lui-même la main à la pratique, sans laquelle toute la spéculation est incertaine.

Qu'il se donne garde surtout de l'ennui qui accompagne la longueur du travail et qu'une impatience d'avoir une chose qu'il attend depuis si longtemps, ne le prenne point. Il doit se consoler sur ce que tous les frères associés travaillent pour lui, comme lui-même doit aussi travailler pour eux, sans quoi il n'aurait point de part à leur découverte ; fondé sur ce que le repos et la science parfaite sont la fin et la récompense du travail, comme la gloire l'est des combats quand le ciel veut bien nous être propice ; et sur ce qu'enfin la paresse et la lâcheté ne sont suivies que d'ignorance et d'erreurs.

ART. XIX. *Anniversaire de la réception.* Tous les ans, à jour pareil de sa réception, à moins que l'on ne soit convenu d'un jour commun pour tous, chaque associé, s'il est catholique Romain, offrira à Dieu le saint sacrifice, en actions de grâces et pour obtenir de l'Éternel le don de science et de lumières.

Tout chrétien en général ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être, sera la même chose à sa manière : que si on s'oubliait pourtant de le faire, on ne doit pas en avoir de scrupule ; car ce règlement n'est que de conseil et non pas de précepte.

ART. XX. *Qu'on ne se mêle point de sophistications.* Qu'on s'abstienne de toutes opérations sophistiques sur les métaux de quelques espèces qu'elles puissent être. Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les charlatans et donneurs de recettes ; car il n'y a rien de plus indigne d'un philosophe chrétien qui recherche la vérité, et qui veut aider ses frères, que de faire profession d'un art qui ne va qu'à tromper.

ART. XXI. *On peut travailler à la chimie commune.* Il sera permis à ceux qui n'ont point encore l'expérience des choses qui se font par le feu, et qui ignorent par conséquent l'art de distiller de s'occuper à faire ces opérations sur les minéraux, les végétaux et les animaux, et d'entreprendre même de purger les métaux, puisque c'est une chose qui nous est quelquefois nécessaire ; mais que jamais on ne se mêle de les allier les uns aux autres, encore moins de se servir de cet alliage ; parce que c'est chose mauvaise, et que nous défendons principalement à nos frères et associés.

ART. XXII. *On peut détromper ceux qui seraient dans une mauvaise voie.* On pourra quelquefois aller dans les laboratoires de la chimie vulgaire, pourvu que ceux qui y travaillent ne soient pas en mauvaise réputation ; comme aussi se trouver dans les assemblées de ces mêmes gens, raisonner avec eux, et si l'on juge qu'ils soient dans l'erreur, s'efforcer de la leur faire apercevoir, au moins par des arguments négatifs tirés de nos écrits ; et le tout, s'il se peut, par un pur esprit de charité, et avec modestie, afin qu'il ne se fasse plus de folles dépenses ; mais en ces occasions, qu'on se souvienne de ne point trop parler ; car il suffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le précipice, et de le remettre dans le bon chemin ; on n'est pas obligé de lui servir de guide dans la suite : loin de cela, ce serait quelquefois mal faire, surtout si l'on reconnaît que la lumière de l'esprit lui manque, et qu'il ne fait pas de cas de la vertu.

ART. XXIII. *On peut donner envie d'entrer dans société.* Que si entre ceux qui se mêlent de la chimie, il se trouve quelque honnête homme, qui ait de la réputation, qui aime la sagesse et la probité, et qui s'attache à la science hermétique, par curiosité et non par avarice ; il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choses qui se pratiquent dans notre société et des mœurs de nos plus illustres associés ; afin que si quelqu'un était appelé du ciel et destiné pour cet emploi, il lui pût par telle occasion venir en pensée de se faire des nôtres, et remplir sa destinée. Dans ces entretiens, cependant, on ne se déclarera point associé, jusqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette personne les qualités dont nous avons parlé, et qu'on ait pris avis et consentement de son patron ; car autrement ce serait risquer de perdre le titre de philosophe inconnu ; ce qui est contre nos statuts.

ART. XXIV. *Se voir de temps en temps.* Ceux des confrères qui se connaîtront, de quelque manière que cela puisse être, et de quelque colonie ou assemblée qu'ils soient, pourront se joindre et réunir ensemble, pour conférer, quand et autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours et lieux assignés. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la société : on y parlera des lectures particulières qu'on aura faites, de ses méditations et opérations, afin d'apprendre les uns des autres, tant en cette matière qu'en toute autre science. Le tout sera suivi, autant que faire se pourra, d'un repas en commun, à condition que rien ne s'y passera contre la sobriété, et que, vivant ensemble, soit dans les auberges, ou autres lieux où ils prendront leurs banquets, ils y laisseront toujours une grande estime d'eux et de leur conduite : or quoique ces assemblées puissent être d'une grande utilité, on n'en impose cependant aucune obligation.

ART. XXV. *S'entretenir par lettres.* Il sera aussi permis d'avoir commerce par lettres les uns avec les autres, à la manière ordinaire ; pourvu que jamais on n'y mette par écrit le nom et la nature de la chose essentielle qui doit être cachée. Les associés ne souscriront point ces lettres autrement que par leurs noms cabalistiques ; pour le dessus il faudra y mettre le même, et ensuite ajouter une enveloppe sur laquelle on écrira l'adresse, en se servant du nom

propre de celui à qui l'on écrit. Si l'on craint que ces lettres soient interceptées, on se servira de chiffres, ou de caractères hiéroglyphiques, ou de mots allégoriques. Ce commerce de lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des associés qui seraient dans les lieux les plus éloignés du monde, en se servant pour cela de leurs patrons, jusqu'à ce qu'on ait reçu les éclaircissements dont on peut avoir besoin, sur les difficultés qui naissent dans nos recherches philosophiques.

ART. XXVI. *Manière de s'entre corriger.* Si l'on vient à remarquer que quelqu'un des associés ne garde pas les règles que nous venons de prescrire, ou que ses mœurs ne seraient pas aussi irréprochables que nous le souhaitons, le premier associé, et surtout son patron, l'avertira avec modestie et charité ; et celui qui sera ainsi averti, sera obligé d'écouter ces avis de bonne grâce et avec beaucoup de docilité : s'il n'en use pas ainsi, il ne faut pas tout d'un coup lui interdire tout commerce avec les autres ; mais seulement on le dénoncera à tous les frères que l'on connaîtra de son assemblée ou colonie, afin qu'à l'avenir on soit sur la réserve avec lui, et qu'on n'ait pas la même ouverture qu'auparavant. Il faut néanmoins s'y conduire avec sagesse, de peur que venant à s'apercevoir qu'on le veut bannir, il ne nuise aux autres : mais que jamais on ne lui fasse part de la pierre.

ART. XXVII. *Celui qui aura fait l'œuvre en donnera avis.* Si quelqu'un des frères est assez heureux pour conduire l'œuvre à sa perfection, d'abord il en donnera avis, non pas de la manière que nous avons prescrit les lettres ci-dessus, mais par une lettre sans jour et sans date, et s'il se peut, écrire d'une main déguisée qu'il adressera à tous les chefs et anciens des colonies, afin que ceux qui ne pourront voir cet associé fortuné, soient excités par l'espérance d'un bonheur semblable, et animés par-là à ne pas se dégoûter du travail qu'ils auront entrepris. Il sera libre à celui qui possédera ce grand trésor, de choisir parmi les associés, tant connus, qu'inconnus, ceux auxquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert : autrement il se verrait obligé de le donner à torts, même à ceux auxquels la société n'a point encore l'obligation ; en quoi il s'exposerait, ainsi que toute la compagnie, à de très grands périls.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

ART. XXVIII. *Il en fera part à ceux qui le viendront trouver.* On obligera surtout cet heureux associé par un décret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à son propre patron, à moins qu'il n'en soit indigne, ensuite à tous les autres confrères connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pourvu qu'ils fassent connaître qu'ils ont gardé exactement tous les règlements ; qu'ils ont travaillé sans relâche ; qu'ils sont gens secrets, et incapables de faire jamais aucun mauvais usage de la grâce qu'on leur accordera. En effet, comme il serait injuste que chacun conspirât à l'utilité publique, si chaque particulier n'en marquait en temps et lieu sa reconnaissance ; aussi serait-il tout-à-fait déraisonnable de rendre participants d'un si grand bonheur les traîtres, les lâches et ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre.

ART. XXIX. *Manière de faire cette communication.* La méthode pour communiquer ce secret, sera laissée entièrement à la disposition de celui qui le possède ; de sorte qu'il lui sera libre, ou de donner une petite portion de la poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement son procédé, ou seulement d'aider par ses conseils ceux de ses compagnons qu'il saura travailler à la faire. Le plus expédient sera de se servir de cette dernière méthode ; afin qu'autant qu'il se pourra, chacun ne soit redevable qu'à lui-même, et à sa propre industrie, d'un si grand trésor. Quant à ceux qui, par une semblable voie, s'en trouveraient enrichis, ils n'auront pas le pouvoir d'en user de la sorte à l'égard de leurs autres confrères, non pas même de leur propre patron, s'ils n'en ont du moins demandé la permission auparavant à celui de qui ils auront été instruits ; car le secret est la moindre reconnaissance qu'ils lui doivent, et celui-ci même ne le permettra pas aisément, mais seulement à ceux qu'il en trouvera dignes.

ART. XXX. *De l'emploi qui en doit être fait.* Enfin, l'usage et l'emploi d'un si précieux trésor doit être réglé de la manière qui suit, un tiers sera consacré à l'Éternel à bâtir de nouvelles églises, à réparer les anciennes, à faire des fondations publiques, et autres œuvres pies. Un autre tiers sera distribué aux pauvres, aux personnes opprimées et aux affligées de quelque manière qu'elles le soient ; enfin, la dernière partie restera au possesseur, de laquelle il pourra

faire ses libéralités, en aider ses parents et ses amis, mais de telle sorte qu'il ne contribue point à nourrir leur ambition, mais seulement autant qu'il est nécessaire pour qu'ils glorifient le grand Architecte de l'univers, qu'ils le servent, et leur patrie, et qu'ils fassent en paix leur salut. Qu'on se souviene que dans un soudain changement de fortune, rarement on sait garder de la modération ; et même que jusque dans les aumônes qu'on fait aux pauvres, si on ne les fait que par vanité, l'on peut trouver occasion de se perdre.

Fin des statuts et règles de la société cabalistique des Philosophes inconnus.

N. B. Il serait très facile, en rapprochant chacun des articles de cette confédération avec ceux qui sont connus aux règlements généraux de la Franc-Maçonnerie, de faire voir la parité la plus suivie ; et de prouver qu'en effet, comme il a été dit, les statuts des Maçons semblent avoir été calqués sur ceux des Philosophes, d'où l'on conclurait avec assez de vraisemblance, que le but physique est peut-être l'objet essentiel de notre association première ; mais cette vérité est une de celles qu'il faut seulement laisser apercevoir au lecteur sans préjugé ; aussi ne ferons-nous aucuns efforts pour y donner du crédit, et nous passerons sans intervalle au catéchisme instructif des Philosophes, tel qu'il a été annoncé à l'introduction.



*Catéchisme ou instruction pour le grade d'adepte ou apprenti Philosophe sublime et
inconnu*

D. Quelle est la première étude d'un Philosophe ?

R. C'est la recherche des opérations de la nature.

D. Quel est le terme de la nature ?

R. Dieu, comme il en est le principe.

D. D'où proviennent toutes les choses ?

R. De la seule et unique nature.

D. En combien de régions la nature est-elle divisée ?

R. En quatre principales.

D. Quelles sont-elles ?

R. Le sec, l'humide, le chaud, le froid, qui sont les quatre qualités élémentaires, d'où toutes choses dérivent.

D. En quoi se change la nature ?

R. En mâle et femelle.

D. À quoi est-elle comparée ?

R. Au mercure.

D. Quelle idée me donnerez-vous de la nature ?

R. Elle n'est point visible, quoiqu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, et qui est animé par l'esprit universel, que nous connaissons en maçonnerie vulgaire, sous le respectable emblème de l'Étoile flamboyante.

D. *Que représente-t-elle positivement ?*

R. *Le souffle divin, le feu central et universel, qui vivifie tout ce qui existe.*

D. Quelles qualités doivent avoir les scrutateurs de la nature ?

R. Ils doivent être tels que la nature elle-même, c'est-à-dire, vrais, simples, patients et constants ; ce sont les caractères essentiels, qui distinguent les bons Maçons, et lorsque l'on inspire déjà ces sentiments aux candidats dans les

premières initiations, on les prépare d'avance à l'acquit des qualités nécessaires pour la classe philosophique.

D. Quelle attention doivent-ils avoir ensuite ?

R. Les Philosophes doivent considérer exactement si ce qu'ils se proposent est selon la nature, s'il est possible et faisable ; car s'ils veulent faire quelque chose comme le fait la nature, ils doivent la suivre en tout point.

D. Quelle route faudrait-il tenir pour opérer quelque chose de plus excellent que la nature ne l'a fait ?

R. On doit regarder en quoi et par quoi elle s'améliore ; et on trouvera que c'est toujours avec son semblable : par exemple, si l'on veut étendre la vertu intrinsèque de quelque métal plus outre que la nature, il faut alors saisir la nature métallique elle-même, et savoir distinguer le mâle et la femelle en ladite nature.

D. Où contient-elle les semences ?

R. Dans les quatre éléments.

D. Avec quoi le Philosophe peut-il produire quelque chose ?

R. Avec le germe de ladite chose, qui en est l'élixir, ou la quintessence beaucoup meilleure, et plus utile à l'artiste que la nature même ; ainsi, d'abord que le Philosophe aura obtenu cette semence ou ce germe, la nature pour le seconder sera prête à faire son devoir.

D. Qu'est ce que le germe ou la semence de chaque chose ?

R. C'est la plus accomplie et la plus parfaite décoction et digestion de la chose même, ou plutôt c'est le baume du soufre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux.

D. Qui engendre cette semence ou ce germe ?

R. Les quatre éléments, par la volonté de l'Être suprême, et l'imagination de la nature.

D. Comment opèrent les quatre éléments ?

R. Par un mouvement infatigable, et continu, chacun d'eux selon sa qualité, jetant leur semence au centre de la terre, où elle est recuite et digérée, ensuite repoussée au dehors par les lois du mouvement.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

D. Qu'entendent les Philosophes par le centre de la terre ?

R. Un certain lieu vide qu'ils conçoivent, et où rien ne peut reposer.

D. Où les quatre éléments jettent ils et reposent-ils donc leurs qualités ou semences ?

R. Dans l'ex-centre, ou la marge et circonférence du centre, qui, après qu'il en a pris une due portion, rejette le surplus au dehors, d'où se forment les excréments, les scories, les feux et même les pierres de la nature, de cette pierre brute, emblème du premier état maçonnique.

D. Expliquez-moi cette doctrine par un exemple ?

R. Soit donnée une table bien unie et sur icelle, en son milieu, dûment assis et posé un vase quelconque, rempli d'eau ; que dans son contour on place ensuite plusieurs choses de diverses couleurs, entre autres qu'il y ait particulièrement du sel, en observant que chacune de ces choses soient bien divisées et mises séparément, puis après que l'on verse l'eau au milieu, on la verra couler de çà et de là : ce petit ruisseau venant à rencontrer la couleur rouge, prendra la teinte rouge ; l'autre passant par le sel, contractera de la salaison ; car il est certain que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change la nature de l'eau ; de même la semence, jetée par les quatre éléments au centre de la terre, contracte différentes modifications ; parce qu'elle passe par différents lieux, rameaux, canaux ou conduits ; en sorte que chaque chose naît selon la diversité des lieux, et la semence de la chose parvenant à tel endroit, on rencontrerait la terre et l'eau pure, il en résultera une chose pure, ainsi du contraire.

D. Comment et en quelle façon les éléments engendrent-ils cette semence ?

R. Pour bien comprendre cette doctrine, il faut noter que deux éléments sont graves et pesants, et les deux autres légers, deux secs et deux humides, toutefois l'un extrêmement sec et l'autre extrêmement humide, et en outre sont masculin et féminin : or, chacun d'eux est très prompt à produire choses semblables à soi en sa sphère : ces quatre éléments ne reposent jamais, mais ils agissent continuellement l'un et l'autre, et chacun pousse de soi et par soi ce

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

qu'il a de plus subtil ; ils ont leur rendez-vous général au centre, et dans ce centre même de l'*Archée*, ce serviteur de la nature, où venant à y mêler leurs semences, ils les agitent et les jettent ensuite au-dehors. On pourra voir ce procédé de la nature, et le connaître beaucoup plus distinctement dans les grades sublimes qui suivent celui-ci.

D. Quelle est la vraie et première matière des métaux ?

R. La première matière proprement dite est de double essence, ou double par elle-même ; néanmoins l'une sans le concours de l'autre ne crée point un métal ; la première et la principale est une humidité de l'air, mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse adhérente à chaque chose, pour pure ou impure qu'elle soit.

D. Comment les Philosophes ont-ils nommé cette humidité ?

R. Mercure.

D. Par qui est-il gouverné ?

R. Par les rayons du Soleil et de la Lune.

D. Quelle est la seconde matière ?

R. C'est la chaleur de la terre, c'est-à-dire, une chaleur sèche que les Philosophes appellent soufre.

D. Tout le corps de la matière se convertit-il en semence ?

R. Non, mais seulement la huit centième partie qui repose au centre du même corps, ainsi que l'on peut le voir dans l'exemple d'un grain de froment.

D. De quoi sert le corps de la matière, relativement à la semence ?

R. Pour la préserver de toute excessive chaleur, froideur, humidité ou sécheresse, et généralement toute intempérie nuisible, contre lesquelles la matière lui sert d'enveloppe.

D. L'artiste qui prétendrait réduire tout le corps de la matière en semence, en supposant qu'il peut y réussir, y trouverait-il en effet quelque avantage ?

R. Aucun, au contraire son travail alors deviendrait absolument inutile, parce que l'on ne peut rien faire de bien, sitôt que l'on s'écarte du procédé de la nature.

D. Que faut-il donc qu'il fasse ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Il faut qu'il dégage la matière de toutes ses impuretés : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qu'il n'ait ses impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

D. *Comment figurons-nous dans la maçonnerie la nécessité absolue et préparatoire de cette dépuración ou purification.*

R. *Lors de la première initiation du candidat au grade d'apprenti, quand on le dépouille de tous métaux et minéraux, et que d'une façon décente on lui ôte une partie de ses vêtements, ce qui est analogue aux superfluités, surfaces ou scories, dont il faut dépouiller la matière pour trouver la semence.*

D. À quoi le Philosophe doit-il faire le plus d'attention ?

R. Au point de la nature, et ce point il ne doit pas le chercher dans les métaux vulgaires, parce qu'étant déjà sortis des mains de la formatrice, il n'est plus en eux.

D. Quelle en est la raison précise ?

R. C'est parce que les métaux du vulgaire, principalement l'or, sont absolument morts, au lieu que les nôtres au contraire sont absolument vifs, et ont esprit.

D. Quelle est la vie des métaux ?

R. Elle n'est autre chose que le feu lorsqu'ils sont encore couchés dans leurs mines.

D. Quelle est leur mort ?

R. Leur mort et leur vie sont un même principe, puisqu'ils meurent également par le feu, mais un feu de fusion.

D. De quelle façon les métaux sont-ils engendrés dans les entrailles de la terre ?

R. Après que les quatre éléments ont produit leur force ou leur vertu dans le centre de la terre, et qu'ils y ont déposé leur semence ; l'*archée* de la nature, en les distillant, les sublimise à la superficie par la chaleur et l'action d'un mouvement perpétuel.

D. Le *vent*, en se distillant par les pores de la terre, en quoi se résout-il ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Il se résout en *eau* de laquelle naissent toutes choses, et ce n'est plus alors qu'une vapeur humide, de laquelle vapeur se forme ensuite le principe principié de chaque chose, et qui sert de première matière aux Philosophes.

D. Quel est donc ce principe principié, servant de première matière aux enfants de la science dans l'œuvre philosophique ?

R. Ce sera cette même matière, laquelle aussitôt qu'elle est conçue, ne peut absolument plus changer de forme.

D. Saturne, Jupiter, Mars, Vénus le Soleil, la Lune, etc. ont-ils chacun des semences différentes ?

R. Ils ont tous une même semence ; mais le lieu de leur naissance a été la cause de cette différence, encore bien que la nature ait bien plutôt achevé son œuvre en la procréation de l'argent qu'en celle de l'or, ainsi des autres.

D. Comment se forme l'or dans les entrailles de la terre ?

R. Quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimisée au centre de la terre, et qu'elle passe par des lieux chauds et purs, et où une certaine graisse de soufre adhère aux parois, alors cette vapeur que les Philosophes ont appelé leur mercure, s'accommode et se joint à cette graisse, qu'elle sublimise après avec soi ; et de ce mélange résulte une certaine onctuosité, qui laissant ce nom de vapeur, prend alors celui de graisse, et venant puis après à se sublimer en d'autres lieux, qui ont été nettoyés par la vapeur précédente, et auxquels la terre est plus subtile, pure et humide, elle remplit les pores de cette terre, se joint à elle, et c'est alors ce qui produit l'or.

D. Comment s'engendre Saturne ?

R. Quand cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux totalement impurs et froids.

D. *Comment cette définition se trouve-t-elle au noviciat ?*

R. *Par l'explication du mot Profane, qui supplée au nom de Saturne, mais que nous appliquons effectivement à tout ce qui réside en lieu impur et froid, ce qui est marqué par l'allégorie du monde, du siècle et de ses imperfections.*

D. Comment désignons-nous l'œuvre et l'or ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. *Par l'image d'un chef-d'œuvre d'architecture, dont au détail nous peignons la magnificence toute éclatante d'or et de métaux précieux.*

D. Comment s'engendre Vénus ?

R. Elle s'engendre alors que la terre est pure, mais mêlée de soufre impur.

D. Quel pouvoir a cette vapeur au centre de la terre ?

R. De subtiliser toujours par son continuel progrès, tout ce qui est cru et impur, attirant successivement avec soi ce qui est pur.

D. Quelle est la semence de la première matière de toutes choses ?

R. La première matière des choses, c'est-à-dire, la matière des principes principiants, naît par la nature sans le secours d'aucune semence, c'est-à-dire, que la nature reçoit la matière des éléments, de laquelle elle engendre ensuite la semence.

D. Quelle est donc absolument parlant la semence des choses ?

R. La semence en un corps n'est autre qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est résolue par une vapeur chaude, devient tout-à-fait inutile.

D. Comment la génération de la semence se renferme-t-elle dans le règne métallique ?

R. Par l'artifice d'e l'*archée*, les quatre éléments en la première génération de la nature, distillent au centre de la terre une vapeur d'eau pondéreuse, qui est la semence des métaux, et s'appelle mercure, non à cause de son essence, mais à cause de sa fluidité et facile adhérence à chaque chose.

D. Pourquoi cette vapeur est-elle comparée au soufre

R. À cause de sa chaleur interne.

D. Que devient la semence, après la congélation ?

R. Elle devient l'humide radical de la matière.

D. De quel mercure doit-on entendre que les métaux sont composés ?

R. Cela s'entend absolument du mercure des Philosophes, et aucunement du mercure commun ou vulgaire, qui ne peut être une semence, ayant lui-même en soi sa semence comme les autres métaux.

D. Que faut-il donc prendre précisément pour le sujet de notre matière ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. On doit prendre la semence seule ou grain fixe, et non pas le corps entier, qui est distingué en mâle vif c'est-à-dire, soufre ; et femelle vive c'est-à-dire mercure.

D. Quelle opération faut il faire ensuite ?

R. On doit les conjoindre ensemble, afin qu'ils puissent former un germe, d'où ensuite ils arrivent à procréer un fruit de leur nature.

D. Qu'entend donc de faire l'artiste dans cette opération ?

R. L'artiste n'entend faire autre chose, sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais.

D. À quoi se réduit conséquemment toute la combinaison philosophique ?

R. Elle se réduit à faire d'un deux et de deux un, et rien de plus.

D. *Y a-t-il dans la maçonnerie quelque analogie qui indique cette opération ?*

R. *Elle est suffisamment sensible à tout esprit qui voudra réfléchir, en s'arrêtant au nombre mystérieux de trois, sur lequel roule essentiellement toute la science maçonnique.*

D. Où se trouve la semence et la vie des métaux et minéraux ?

R. La semence des minéraux est proprement l'eau qui se trouve au centre et au cœur du minéral.

D. Comment la nature opère-t-elle par le secours de l'art ?

R. Toute semence, quelle qu'elle soit, est de nulle valeur, si par l'art ou par la nature elle n'est mise en une matrice convenable, où elle reçoit sa vie en faisant pourrir le germe, et causant la congélation du point pur ou grain fixe.

D. Comment la semence est-elle ensuite nourrie et conservée ?

R. Par la chaleur de son corps.

D. Que fait donc l'artiste dans le règne minéral ?

R. Il achève ce que la nature ne peut finir, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la terre, mais dans sa superficie.

D. Quelle correspondance ont les métaux entre eux ?

R. Pour bien entendre cette correspondance, il faut considérer la position des planètes, et faire attention que Saturne est le plus haut de tous, auquel

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

succède Jupiter, puis Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, et enfin la Lune. Il faut observer que les vertus des planètes ne montent pas, mais qu'elles descendent, et l'expérience nous apprend que Mars se convertit facilement en Vénus, et non pas Vénus en Mars, comme étant plus basse d'une sphère : ainsi Jupiter se transmue aisément en Mercure ; parce que Jupiter est plus haut que Mercure, celui-là est le second après le firmament, celui-ci est le second au-dessus de la terre, et Saturne le plus haut ; la Lune la plus basse : le Soleil se mêle avec tous, mais il n'est jamais amélioré par les inférieurs. On voit clairement qu'il y a une grande correspondance entre Saturne et la Lune, au milieu desquels est le Soleil ; mais à tous ces changements, le Philosophe doit tâcher d'administrer du Soleil.

D. Quand les Philosophes parlent de l'or ou de l'argent, d'où ils extraient leur matière, entendent ils parler de l'or ou de l'argent vulgaire ?

R. Non : parce que l'or et l'argent vulgaire sont morts, tandis que ceux des Philosophes sont pleins de vie.

D. *Quel est l'objet de la recherche des Maçons ?*

R. *C'est la connaissance de l'art de perfectionner ce que la nature a laissé imparfait dans le genre humain, et d'arriver au trésor de la vraie morale.*

D. Quel est l'objet de la recherche des Philosophes ?

R. C'est la connaissance de l'art de perfectionner ce que la nature a laissé imparfait dans le genre minéral, d'arriver au trésor de la pierre philosophale.

D. Qu'est-ce que cette pierre ?

R. La pierre philosophale n'est autre chose que l'humide radical des éléments, parfaitement purifiés et amenés à une souveraine fixité, ce qui fait qu'elle opère de si grandes choses pour la santé, la vie, résidant uniquement dans l'humide radical.

D. En quoi consiste le secret de faire cet admirable œuvre ?

R. Ce secret consiste à savoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de nature renfermé dans le centre de l'humide radical.

D. Quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour ne pas manquer l'œuvre ?

R. Il faut avoir grand soin d'ôter les excréments à la matière, et ne songer qu'à avoir le noyau, ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

D. Pourquoi cette médecine guérit-elle toutes fortes de maux ?

R. Cette médecine a la vertu de guérir toutes sortes de maux, non pas à raison de ses différentes qualités, mais en tant seulement qu'elle fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remèdes l'irritent par un mouvement trop violent.

D. Comment me prouverez-vous la vérité de l'art à l'égard de la teinture ?

R. Cette vérité est fondée premièrement sur ce que la poudre physique étant faite de la même matière, dont sont formés les métaux, à savoir, l'argent vif ; elle a la faculté de se mêler avec eux dans la fusion, une nature embrassant aisément une autre nature, qui lui est semblable ; secondement, sur ce que les métaux imparfaits n'étant tels, que parce que leur argent vif est cru, la poudre physique, qui est un argent vif mur et cuit, et proprement un pur feu leur peut aisément communiquer la maturité, et les transmuier en sa nature après avoir fait attraction de leur humide cru ; c'est-à-dire, de leur argent vif qui est la seule substance qui se transmue, le reste n'étant que des scories et des excréments, qui sont rejetés dans la projection.

D. Quelle route doit suivre le Philosophe pour parvenir à la connaissance et à l'exécution de l'œuvre physique ?

R. La même route que le grand Architecte de l'univers employa à la création du monde, en observant comment le chaos fut débrouillé.

D. Quelle était la matière du chaos ;

R. Ce ne pouvait être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances créées, qui se terminent par un terme étranger, et qui soit un véritable sujet pour recevoir les formes.

D. Donnez-moi un exemple de ce que vous venez de dire ?

R. Cet exemple peut se prendre des productions particulières des mixtes, dont les semences commencent toujours par se résoudre en une certaine humeur, qui est le chaos particulier, duquel ensuite se tire comme par irradiation toute la forme de la plante. D'ailleurs, il faut observer que l'écriture

ne fait mention en aucun endroit, que de l'eau pour sujet matériel, sur lequel l'esprit de Dieu était porté, et la lumière pour forme universelle.

D. Quel avantage le Philosophe peut-il tirer de cette réflexion, et que doit-il particulièrement remarquer dans la matière dont l'Être suprême créa le monde ?

R. D'abord, il observera la matière dont le monde a été créé, il verra que de cette masse confuse, le souverain Artiste commença par faire l'extraction de la lumière, qui dans le même instant dissipa les ténèbres qui couvraient la surface de la terre, pour servir de forme universelle à la matière. Il concevra ensuite facilement que dans la génération de tous les mixtes, il se fait une espèce d'irradiation, et une séparation de la lumière d'avec les ténèbres, en quoi la nature est perpétuellement imitatrice de son créateur. Le Philosophe comprendra pareillement comme par l'action de cette lumière se fit l'étendue, ou autrement le firmament séparateur des eaux d'avec les eaux : le ciel fut ensuite orné de corps lumineux ; mais les choses supérieures étant trop éloignées des inférieures, il fut besoin de créer la lune, comme flambeau intermédiaire entre le haut et le bas, laquelle après avoir reçu les influences célestes, les communique à la terre ; le Créateur rassemblant ensuite les eaux, fit apparoir le sec.

D. Combien y a-t-il de cieux ?

R. Il n'y en a proprement qu'un ; à savoir, le firmament séparateur des eaux d'avec les eaux ; cependant, on en admet trois. Le premier, qui est depuis le dessus des nues, où les eaux raréfiées s'arrêtent, et retombent jusqu'aux étoiles fixes, et dans cet espace sont les planètes et les étoiles errantes. Le second, qui est le lieu même des étoiles fixes. Le troisième, qui est le lieu des eaux surcélestes.

D. Pourquoi la raréfaction des eaux ce termine-t-elle au premier ciel ; et ne monte-t-elle pas au delà ?

R. Parce que la nature des choses raréfiées est de s'élever toujours en haut, et parce que Dieu, dans ses lois éternelles, a assigné à chaque chose sa propre sphère.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

D. Pourquoi chaque corps céleste tourne-t-il invariablement comme autour d'un axe sans décliner ?

R. Cela ne vient que du premier mouvement qui lui a été imprimé, de même qu'une masse pesante mise en balan, et attachée à un simple fil, tournerait toujours également, si le mouvement était toujours égal.

D. Pourquoi les eaux supérieures ne mouillent-elles point ?

R. À cause de leur extrême raréfaction ; c'est ainsi qu'un savant chimiste peut tirer plus d'avantage de la science de la raréfaction, que de toute autre ?

D. De quelle matière est composé le firmament, ou l'étendue ?

R. Le firmament est proprement l'air, dont la nature est beaucoup plus convenable à la lumière que l'eau.

D. Après avoir séparé les eaux du sec et de la terre, que fit le Créateur pour donner lieu aux générations ?

R. Il créa une lumière particulière destinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, et tempéra ce feu par l'humidité de l'eau et la froideur de la terre, afin de réprimer son action, et que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son auteur.

D. Quelle est l'action de ce feu central ?

R. Il agit continuellement sur la matière humide qui lui est la plus voisine, dont il fait élever une vapeur, qui est le mercure de la nature, et de la première matière des trois règnes.

D. Comment se forme ensuite le soufre de la nature ?

R. Par la double action ou plutôt réaction de ce feu central, sur la vapeur mercurielle.

D. Comment se fait le sel marin ?

R. Il se forme par l'action de ce même feu sur l'humidité aqueuse ; lorsque l'humidité aérienne qui y est renfermée, vient à s'exhaler.

D. Que doit faire un Philosophe vraiment sage, lorsqu'une fois il a bien compris le fondement et l'ordre qu'observa le grand Architecte de l'univers, pour la construction de tout ce qui existe dans la nature ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Il doit être, autant qu'il se peut, un copiste fidèle de son Créateur ; dans son œuvre physique, il doit faire son chaos tel qu'il fût effectivement ; séparer la lumière des ténèbres ; former son firmament séparateur des eaux d'avec les eaux, et accomplir enfin parfaitement, en suivant la marche indiquée tout l'ouvrage de la création.

D. Avec quoi fait-on cette grande et sublime opération ?

R. Avec un seul corpuscule ou petit corps, qui ne contient, pour ainsi dire, que *féces*, saletés, abominations, duquel on extrait une certaine humidité ténébreuse et mercurielle, qui comprend en soi tout ce qui est nécessaire au Philosophe, parce qu'il ne cherche en effet que le vrai mercure.

D. De quel mercure doit-il donc se servir pour l'œuvre ?

R. D'un mercure qui ne se trouve point tel sur la terre, niais qui est extrait des corps, et nullement du mercure vulgaire, comme il a été dit.

D. Pourquoi ce dernier n'est-il pas le plus propre à notre œuvre ?

R. Parce que le sage artiste doit faire attention que le mercure vulgaire ne contient pas en soi la quantité suffisante de soufre, et que par conséquent il doit travailler sur un corps créé par la nature, dans lequel elle-même aura joint ensemble le soufre et le mercure, lesquels l'artiste doit séparer.

D. Que doit-il faire ensuite ?

R. Les purifier et les rejoindre derechef.

D. Comment appelez-vous ce corps-là ?

R. *Pierre brute*, ou chaos, ou illiaste, ou hylé.

D. *Est-ce la même pierre brute dont le symbole caractérise nos premiers grades ?*

R. *Oui, c'est la même que les Maçons travaillent à dégrossir, et dont ils cherchent à ôter les superfluités ; cette pierre brute est, pour ainsi dire, une portion de ce premier chaos, ou masse confuse connue, mais méprisée d'un chacun.*

D. Puisque vous me dites que le mercure est la seule chose que le Philosophe doit connaître, pour ne s'y pas méprendre, donnez m'en une description circonstanciée.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Notre mercure, eu égard à sa nature, est double, fixe et volatil ; eu égard à son mouvement, il est double aussi, puisqu'il a un mouvement d'ascension, et un de descension : par celui de descension, c'est l'influence des plantes par laquelle il réveille le feu de la nature assoupi, et c'est son premier office avant sa congélation : par le mouvement d'ascension, il s'élève pour se purifier, et comme c'est après sa congélation, il est considéré alors comme l'humide radical des choses, lequel sous de viles scories ne laisse pas de conserver la noblesse de sa première origine.

D. Combien compte-t-on d'humide dans chaque composé ?

R. Il y en a trois : 1°. l'*élémentaire*, qui n'est proprement que le vase des autres éléments ; 2°. le *radical*, qui est proprement l'huile, ou le baume dans lequel réside toute la vertu du sujet ; 3°. l'*alimentaire*, c'est le véritable dissolvant de la nature, excitant le feu interne, assoupi, causant par son humidité la corruption et la noirceur, et entretenant et alimentant le sujet.

D. Combien les Philosophes ont ils de sorte de mercure ?

R. Le mercure des Philosophes se peut considérer sous quatre égards ; au premier, on l'appelle le *mercure des corps*, c'est précisément la semence cachée : au second, le *mercure de la nature* ; c'est le bain ou le vase des Philosophes, autrement dit l'humide radical : au troisième, le *mercure des Philosophes*, parce qu'il le trouve dans leur boutique et dans leur minière ; c'est la sphère de Saturne. ; c'est leur Diane ; c'est le vrai sel des métaux, après lequel, lorsqu'on l'a acquis, commence seulement le véritable œuvre philosophique : au quatrième égard, on l'appelle le *mercure commun*, non pas celui du vulgaire, mais celui qui est proprement le véritable air des Philosophes, la véritable moyenne substance de l'eau, le vrai feu secret et caché, nommé le *feu commun*, cause qu'il est commun à toutes les minières, qu'en lui consiste la substance des métaux, et que c'est de lui qu'ils tirent leur quantité et qualité.

D. Pourquoi les Maçons ont ils les nombres impairs, et nommément le septénaire en vénération ?

R. Parce que la nature, qui se plaît dans ses propres nombres, est satisfaite du nombre mystérieux de sept, surtout dans les choses subalternes, ou qui

dépendent du globe lunaire ; la lune nous faisant voir sensiblement un nombre infini d'altérations et de vicissitudes dans ce nombre septénaire.

D. Combien d'opérations y a-t-il dans notre œuvre ?

R. Il n'y en a qu'une seule, qui se réduit à la sublimation, qui n'est autre chose, selon *Geber*, que l'élévation de la chose sèche, par le moyen du feu, avec adhérence à son propre vase.

D. Quelle précaution doit-on prendre en lisant les Philosophes hermétiques ?

R. Il faut surtout avoir grand soin de ne pas prendre ce qu'ils disent à ce sujet au pied de la lettre, et suivant le son des mots : *car la lettre tue, et l'esprit vivifie*.

D. Quelle livre doit-on lire pour parvenir à la connaissance de notre science ?

R. Entre les anciens, il faut lire particulièrement tous les ouvrages d'Hermès, ensuite un certain livre, intitulé : *le Passage de la mer Rouge*, et un autre appelé *l'abord de la Terre promise*. Parmi les anciens, il faut lire surtout *Paracelse*, et entre autre son *sentier Chimique* ou *Manuel de Paracelse*, qui contient tous les mystères de la physique démonstrative, et de la plus secrète cabale. Ce livre manuscrit, précieux et original, ne se trouve que dans la bibliothèque du Vatican ; mais Sendivogius a eu le bonheur d'en tirer une copie, qui a servi à éclairer quelqu'un des sages de notre ordre. 2°. Il faut lire *Raymond Lulle*, et surtout son *Vade mecum*, son dialogue, appelé *Lignum vite*, son testament et son codicille ; mais on sera en garde contre ces deux derniers ouvrages, parce qu'ainsi que ceux de *Geber*, ils sont remplis de fausses recettes, de fictions inutiles, et d'erreurs sans nombres, ainsi que les ouvrages d'Arnauld de Villeneuve ; leur but en cela ayant été, suivant toute apparence, de déguiser davantage la vérité aux ignorants. 3°. Le *Turba Philosophorum*, qui n'est qu'un ramas d'anciens auteurs, contient une partie assez bonne, quoiqu'il y ait beaucoup de choses sans valeur. 4°. Entre les auteurs du moyen âge, on doit estimer *Zacharie*, *Trévisan*, *Roger Bacon*, et un certain anonyme, dont le livre a pour titre *des Philosophes*. Parmi les auteurs modernes, on doit faire cas de *Jean*

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Fabre, Français de nation, et de *Despagnet*, ou l'auteur de la *Physique restituée*, quoiqu'à dire vrai, il ait mêlé dans son livre quelques faux préceptes, et des sentiments erronés.

D. Quand un Philosophe peut il risquer d'entreprendre l'œuvre ?

R. Lorsqu'il saura par théorie tirer d'un corps dissout par le moyen d'un esprit cru, un esprit digeste, lequel il faudra derechef rejoindre à l'huile vitale.

D. Expliquez-moi cette théorie plus clairement ?

R. Pour rendre la chose plus sensible, en voici le procédé : ce sera lorsque le Philosophe saura, par le moyen d'un menstrue végétale uni au minéral, dissoudre un troisième menstrue essentiel avec lesquels réunis il faut laver la terre et l'exalter ensuite en quintessence céleste, pour en composer leur foudre sulfureux, lequel, dans un instant, pénètre les corps, et détruit leurs excréments.

D. Comment donnons-nous dans nos éléments maçonniques les rudiments de cette quintessence céleste ?

R. Par le symbole de l'Étoile flamboyante, que nous disons feu central et vivificateur.

D. Ceux qui prétendent se servir d'or vulgaire pour la semence, et du mercure vulgaire pour le dissolvant, ou pour la terre, dans laquelle il doit être semé, ont-ils une parfaite connaissance de la nature ?

R. Non vraiment, parce que ni l'un ni l'autre n'ont en eux l'agent externe : l'or, pour en avoir été dépouillé par la décoction, et le mercure pour n'en avoir jamais eu.

D. En cherchant cette semence aurifique ailleurs : que dans l'or même, ne risque-t-on pas de produire une espèce de monstre, puisqu'il paraît que l'on s'écarte de la nature ?

R. Il est sans aucun doute, que dans l'or est contenue la semence aurifique et même plus parfaitement qu'en aucun autre corps : mais cela ne nous oblige pas à nous servir de l'or vulgaire, car cette semence se trouve pareillement en chacun des autres métaux ; et ce n'est autre chose, que ce grain fixe, que la nature a introduit en la première congélation du mercure, tous les métaux

ayant une même origine, et une matière commune, ainsi que le connaîtront parfaitement au grade suivant ceux qui se rendront dignes de le recevoir par leur application et une étude assidue.

D. Que s'ensuit-il de cette doctrine ?

R. Elle nous enseigne que, quoique la semence soit plus parfaite dans l'or, toutefois elle se peut extraire bien plus aisément d'un autre corps que de l'or même : la raison en est que les autres corps sont bien plus ouverts, c'est-à-dire, moins digérés et leur humidité moins terminée.

D. Donnez-moi un exemple pris dans la nature ?

R. L'or vulgaire ressemble à un fruit lequel parvenu à une parfaite maturité a été séparé de l'arbre : et quoiqu'il y ait en lui une semence très parfaite et très digeste, néanmoins si quelqu'un pour le multiplier, le mettait en terre : il faudrait beaucoup de temps, de peine, de soins, pour le conduire jusqu'à la végétation : mais si au lieu de cela, on prenait une greffe ou une racine du même arbre, et qu'on la mît en terre, on la verrait en peu de temps, et sans peine, végéter et rapporter beaucoup de fruits.

D. Est-il nécessaire à un amateur de cette science de connaître la formation des métaux dans les entrailles de la terre, pour parvenir à former son œuvre ?

R. Cette connaissance est tellement nécessaire, que si avant toute autre étude, on ne s'y appliquait pas, et l'on ne cherchait pas à imiter la nature en tout point, jamais on ne pourrait arriver à rien faire de bon.

D. Comment la nature forme-t-elle donc les métaux dans les entrailles de la terre, et de quoi les compose-t-elle ?

R. La nature les compose tous de soufre et de mercure, et les forme par leur double vapeur.

D. Qu'entendez-vous par cette double vapeur, et comment par cette double vapeur les métaux peuvent ils être formés ?

R. Pour bien entendre cette réponse, il faut savoir d'abord que la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulfureuse, en un lieu caverneux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice ; il se forme *premièrement* le vitriol de nature : *secondement*, de ce vitriol de nature, par la commotion des éléments, s'élève

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

une nouvelle vapeur, qui n'est ni mercurielle, ni sulfureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhère la graine du soufre, s'unit avec elle, et de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répandue en ces lieux caverneux, agissant par le moyen du soufre qu'elle contient en elle, il en résulte des métaux parfaits, si le lieu et la vapeur sont purs ; et imparfaits, si au contraire le lieu et la vapeur sont impurs ; ils sont dits imparfaits, ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entière perfection par la coction.

D. Que contient en soi cette vapeur ?

R. Elle contient un esprit de lumière et de feu de la nature des corps célestes, lequel doit être proprement considéré comme la forme de l'univers.

D. Que représente cette vapeur ?

R. Cette vapeur ainsi imprégnée de l'esprit universel, qui n'est autre que la véritable Étoile flamboyante, représente assez bien le premier chaos, dans lequel se trouvait renfermé tout ce qui était nécessaire à la création, c'est-à-dire, la matière et la forme universelle.

D. Ne peut-on pas non plus employer l'argent vif vulgaire dans ce procédé ?

R. Non, parce que, comme il a déjà été dit, l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui l'agent externe.

D. *Comment cela est-il désigné en Maçonnerie ?*

R. *Par le mot de vulgaire ou profane ; en nommant tel tout sujet qui n'est pas propre à l'œuvre maçonnique. C'est dans ce sens qu'il convient d'entendre le couplet : Vous qui du vulgaire stupide, etc. Il est appelé, stupide, parce qu'il n'a pas vie en soi.*

D. D'où provient que l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui son agent externe ?

R. De ce que lors de l'élévation de la double vapeur, la commotion est si grande et si subtile, qu'elle fait évaporer l'esprit ou l'agent, à peu près comme il arrive dans la fusion des métaux : de sorte que la seule partie mercurielle reste

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

privée de son mâle ou agent sulfureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transmuée en or par la nature.

D. Combien de sortes d'or distinguent les Philosophes ?

R. Trois sortes : l'or astral, l'or élémentaire, et l'or vulgaire.

D. Qu'est-ce que l'or *astral* ?

R. L'or *astral* a son centre dans le soleil, qui le communique par ses rayons, en même temps que sa lumière à tous les êtres qui lui sont inférieurs : c'est une substance ignée, et qui reçoit une continuelle émanation des corpuscules solaires qui pénètrent tout ce qui est sensitif, végétatif et minéral.

D. *Est-ce dans ce sens qu'il faut considérer le soleil peint au tableau des premiers grades de l'ordre ?*

R. *Sans difficulté : toutes les autres interprétations sont des voiles pour déguiser au candidat les vérités philosophiques qu'il ne doit point apercevoir du premier coup d'œil, et sur lesquelles il faut que son esprit et ses méditations s'exercent.*

D. Qu'entendez-vous par or *élémentaire* ?

R. C'est la plus pure et la plus fixe portion des éléments et de toutes les substances qui en sont composées ; de sorte que tous les êtres *sublunaires* des trois genres contiennent dans leur centre un précieux grain de cet or élémentaire.

D. *Comment est-il figuré cher nos Frères les Maçons ?*

R. *Ainsi que le soleil au tableau indique l'or astral, la lune signifie son règne sur tous les corps sublunaires qui lui sont subjacents, contenant en leur centre le grain fixe de l'or élémentaire.*

D. Expliquez-moi l'or *vulgaire* ?

R. C'est le plus beau métal que nous voyons, et que la nature puisse produire, aussi parfait en soi qu'inaltérable.

D. *Où trouve-t-on sa désignation aux symboles de l'Art royal ?*

R. *Dans les trois médailles, etc. le triangle, le compas, et tous autres bijoux ou instruments représentatifs, comme d'or pur.*

D. De quelle espèce d'or est la pierre des Philosophes ?

R. Elle est la seconde espèce, comme étant la plus pure portion de tous les éléments métalliques après sa purification, et alors il est appelé or vif philosophique.

D. *Que signifie le nombre quatre adopté dans le grand écosisme de Saint-André d'Écosse, le compliment des progressions maçonniques ?*

R. *Outre le parfait équilibre, et la parfaite égalité des quatre éléments dans la pierre physique, il signifie quatre choses qu'il faut faire nécessairement pour l'accomplissement de l'œuvre, qui sont, composition, altération, mixtion et union, lesquelles une fois faites dans les règles de l'art, donneront le fils légitime du soleil et produiront le phénix toujours renaissant de ses cendres.*

D. Qu'est-ce que c'est proprement que l'or vif des Philosophes ?

R. Ce n'est autre chose que le feu du mercure, ou cette vertu ignée, renfermée dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité et la nature du soufre, d'où il est émané : le soufre des Philosophes ne laissant pas aussi d'être appelé mercure, à cause que toute sa substance est mercurielle.

D. Quel autre nom les Philosophes donnent-ils à leur or vif ?

R. Ils l'appellent aussi leur soufre vif, ou leur vrai feu, et il se trouve renfermé en tout corps, et nul corps ne peut subsister sans lui.

D. Où faut-il chercher notre or vif ou notre soufre vif, et notre vrai feu ?

R. Dans la maison du mercure.

D. De quoi ce feu vit-il ?

R. De l'air.

D. Donnez-moi une comparaison du pouvoir de ce feu ?

R. Pour exprimer cette attraction du feu interne, on ne peut pas donner une meilleure comparaison que celle de la foudre, qui n'est d'abord qu'une exhalaison sèche et terrestre, unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter, venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humide qui lui est inhérent, qu'elle attire à soi, et transmue en sa nature, après quoi elle se précipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par une nature fixe semblable à la sienne.

D. Que doit faire le Philosophe après qu'il aura extrait son mercure ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Il doit l'amener ou réduire de puissance en acte.

D. La nature ne peut-elle pas le faire d'elle-même ?

R. Non, parce qu'après une première sublimation elle s'arrête ; et de la matière ainsi disposée s'engendre les métaux.

D. Qu'entendent les Philosophes par leur *or* et par leur *argent* ?

R. Les Philosophes donnent le nom d'*or* à leur *soufre*, et celui d'*argent* à leur *mercure*.

D. D'où les tirent-ils ?

R. Je vous ai déjà dit qu'ils les tirent d'un corps homogène où ils se trouvent avec abondance, et d'où ils les savent extraire l'un et d'autre, par un moyen admirable, et tout-à-fait philosophique.

D. Dès que cette opération sera dûment faite, que doit-on faire ensuite ?

R. On doit faire son amalgame philosophique avec une très grande industrie, lequel pourtant ne se peut exécuter qu'après la sublimation du mercure, et sa due préparation.

D. Dans quel temps unissez-vous votre matière avec l'or vif ?

R. Ce n'est que dans le temps qu'on l'amalgame : c'est-à-dire, par le moyen de cette amalgame, on introduit en lui le soufre, pour ne faire en semble qu'une seule substance, et par l'addition de ce soufre, l'ouvrage est abrégé, et la teinture augmentée.

D. Que contient le centre de l'humide radical ?

R. Il contient et cache le soufre, qui est couvert d'une écorce dure.

D. Que faut-il faire pour l'appliquer au grand œuvre ?

R. Il faut le tirer de ses prisons avec beaucoup d'art, et par la voie de la putréfaction.

D. La nature a-t-elle dans les mines un menstrue convenable, propre à dissoudre et à délivrer ce soufre ?

R. Non, à cause qu'il n'a pas un mouvement local ; car si elle pouvait derechef dissoudre, putréfier et purifier le corps métallique, elle nous donnerait elle-même la pierre physique, c'est-à-dire, un soufre exalté et multiplié en vertu.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

D. Comment m'expliqueriez-vous, par un exemple, cette doctrine ?

R. C'est encore par la comparaison d'un fruit ou d'un grain, qui est derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, et ensuite pour multiplier ; or le Philosophe qui connaît le bon grain, le tire de son centre, le jette dans la terre qui lui est propre, après l'avoir bien fumée et préparée, et là il se subtilise tellement, que sa vertu prolifique s'étend et se multiplie à l'infini.

D. En quoi consiste donc tout le secret pour la semence ?

R. À bien connaître la terre qui lui est propre.

D. Qu'entendez-vous par la semence dans l'œuvre des Philosophes ?

R. J'entends le chaud inné, ou l'esprit spécifique renfermé dans l'humide radical, ou la moyenne substance de l'argent vif, qui est proprement le sperme des métaux, lequel renferme en soi sa semence.

D. Comment délivrerez-vous le soufre de ses prisons ?

R. Par la putréfaction.

D. Quelle est la terre des minéraux ?

R. C'est leur propre menstrue.

D. Quel soin doit avoir le Philosophe pour en tirer le parti qu'il désire ?

R. Il faut qu'il ait un grand soin de la purger de ses vapeurs fétides, et soufres impurs, après quoi on y jette la semence.

D. Quel indice peut avoir l'artiste qu'il soit sur le bon chemin au commencement de son œuvre ?

R. Quand il verra qu'au temps de la dissolution, le dissolvant, et la chose dissoute demeurent ensemble sous une même forme et matière.

D. Combien de solution y a-t-il dans l'œuvre philosophique

R. Il y en a trois ; nombre par cette raison mystérieux et respectable aux Maçons. La première est celle du corps cru et métallique, par laquelle il est réduit dans ses principes de soufre et d'argent vif ; la seconde, celle du corps physique ; et la troisième, celle de la terre minérale.

D. Comment par la première solution peut-on réduire un corps métallique en mercure, et puis en soufre ?

R. Par le feu occulte artificiel, ou l'Étoile flamboyante.

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

D. Comment se fait cette opération

R. En tirant d'abord du sujet le mercure, ou la vapeur des éléments, et après l'avoir purifiée, s'en servir à sortir le soufre de ses enveloppes, par la voie de la corruption, dont le signe est la noirceur.

D. Comment se fait la seconde solution ?

R. Quand le corps physique se résout avec les deux substances susdites, et acquiert la nature céleste.

D. Quel nom donnent les Philosophes à la matière dans ce temps ?

R. Ils l'appellent leur chaos physique, et pour lors, c'est la vraie première matière, qui n'est proprement dite telle, qu'après la jonction du mâle, qui est le soufre, et de la femelle, qui est le mercure, et non pas auparavant.

D. À quoi se rapporte la troisième solution ?

R. Elle est l'humectation de la terre minérale, et elle a un entier rapport à la multiplication.

D. Est-ce dans ce sens qu'il faut entendre la multiplication usitée dans les nombres maçonniques ?

R. Oui, nommément celle du nombre trois, pour le conduire à son cube, par les progressions connues de 3, 9, 27 81.

D. De quel feu doit-on se servir dans notre œuvre ?

R. Du feu dont se sert la nature.

D. Quel pouvoir a ce feu ?

R. Il dissout toutes choses dans le monde, parce qu'il est le principe de toute dissolution et corruption.

D. Pourquoi l'appelle-t-on aussi mercure ?

R. Parce qu'il est de nature aérienne, et une vapeur très subtile participant toutefois du soufre, d'où il a tiré quelque souillure.

D. Où est caché ce feu ?

R. Il est caché dans le sujet de l'art.

D. Qui est-ce qui peut connaître et former ce feu ?

R. Le sage sait construire et purifier ce feu.

D. Quel pouvoir et qualité ce feu a-t-il en soi ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Il est très sec et dans un continuel mouvement, et ne demande qu'à corrompre et à tirer les choses de puissance en acte ; c'est lui enfin qui, rencontrant dans les mines des lieux solides, circule en forme de vapeur sur la matière, et la dissout.

D. Comment connaîtrait-on plus facilement ce feu ?

R. Par les excréments sulfureux, où il est renfermé, et par l'habillement salin dont il est revêtu.

D. Que faut-il faire à ce feu pour qu'il puisse mieux s'insinuer dans le genre féminin ?

R. À cause de son extrême siccité il a besoin d'être humecté.

D. Combien y a-t-il de feux philosophiques ?

R. Il y en a de trois sortes, qui sont le naturel, l'innaturel, et le contre nature.

D. Expliquez-moi ces trois sortes de feu ?

R. Le feu naturel est le feu masculin, ou le principal agent ; l'innaturel est le féminin, ou le dissolvant de nature, nourrissant et prenant la forme de fumée blanche, lequel s'évanouit aisément, quand il est sous cette forme, si on n'y prend bien garde, et il est presque incompréhensible, quoique par la sublimation philosophique, il devienne corporel et resplendissant ; le feu contre nature est celui qui corrompt le composé, et a le pouvoir de délier ce que la nature avait fortement lié.

D. Où se trouve notre matière ?

R. Elle se trouve partout, mais il la faut chercher spécialement dans la nature métallique, où elle se trouve plus facilement qu'ailleurs.

D. Laquelle doit-on préférer à toutes les autres ?

R. On doit préférer la plus mûre, la plus propre et la plus facile ; mais il faut prendre garde surtout que l'essence métallique y soit non seulement en puissance, mais aussi en acte, et qu'il y ait une splendeur métallique.

D. Tout est-il renfermé dans ce sujet ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Oui, mais il faut pourtant secourir la nature, afin que l'ouvrage soit mieux et plutôt fait, et cela par les moyens que l'on connaît dans les autres grades.

D. Ce sujet est-il d'un grand prix ?

R. Il est vil et n'a d'abord aucune élégance en soi, et si quelques-uns disent qu'il est vendable, ils ont égard à l'espèce, mais au fond il ne se vend point, parce qu'il n'est utile que pour notre œuvre.

D. Que contient notre matière ?

R. Elle contient le sel, le soufre et le mercure.

D. Quelle est l'opération qu'on doit apprendre à faire ?

R. Il faut savoir extraire le sel, soufre et mercure l'un après l'autre.

D. Comment cela se fait-il ?

R. Par la seule et complète sublimation.

D. Qu'extrait-on d'abord ?

R. On tire d'abord le mercure en forme de fumée blanche.

D. Que vient-il après ?

R. L'eau ignée, ou le soufre.

D. Que faut-il faire ensuite ?

R. Il faut le dissoudre avec le sel purifié, volatisant d'abord le fixe, et puis fixant le volatil en terre précieuse, laquelle est le véritable vase des Philosophes et de toute perfection.

D. Ne pourriez-vous pas mettre tout-à-coup sous les yeux, et réunir comme en un seul point, les principes, les formes, les vérités et les caractères essentiels de la science des Philosophes, ainsi que du procédé méthodique de l'œuvre ?

R. Un morceau lyrique, composé par un ancien savant Philosophe, qui joignait à la solidité de la science, le talent agréable de badiner avec les Muses, peut remplir à tous égards ce que vous me demandez : aucune science n'étant effectivement étrangère aux enfants de la Science ; cette ode, quoiqu'en langue italienne, la plus propre à peindre des idées sublimes, trouve ici place.

ODE

Era dal nulla uscito
It tenebroso chaos ; massa difforme ;
Al primo suon d'Onnipotente labbro
Parea che patorito
Il disordin l'avesse, anti che Fabro
Stato ne fosse un Dio, tanto era informe ;
Stavano inoperose
In lui tutte le cose
E senza Spirto divisor confuso
Ogni elemento in lui stava racchiuso.

*
**

Or chi ridit potrebbe
Come formossi il Ciel, la Terra, il Mare,
(Si leggier' in lor stessi, e vasti in mole ?)
Chipuo suelar com' ebbe,
Luce, e moto lassù, la Luna el' Sole ;
Stato, e forma quaggiù, quanto n'appare :
Chi mai comprender come
Ogni cosa ebbe nome
Spirito quantita Legge, e misura
Da questa massa inordinata impura.

*
**

O del divin Hermete
Emoli Figli, à cui l'arte paterna
Fà the natura appar senza alcun velo
Voi Sol, Sol voi sapete
Come mai fabricô la Terra, e'l Cielo
Dall' indistinto Cahos la mano eterna.
La grande opera vostra
Chiaramente vi mostra

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Che Dio nel modo ifresto, onde è prodotto
Il sisico elissir, compote il tutto.

*
**

Ma di ritrar non vaglio
Con debil penna un paragon si vasto
Jo non espetto ancor Figlio dell' arte,
Se ben certo 'o staglio
Scoprono al guardo mio le vostre carte.
Se ben m' è noto il provido Illiasto
Se ben non m' è nascosto
Il mirabil composto,
Per cui Voi di potenza avete esttatto
La purità degli elementi in atro.

*
**

Se ben da me s' intende
Ch' altro non è vostro mercurio ignoto
Ch' un vivo Spirto universale innato
Che dal Sole discende
In aëreo vapor sempre agitato
Ad empier della Terra il centro voto :
Che di quà poi se n' esce
Tra solsi impuri, e cresce
Di volatile in fisso, e presa forma
D'umido radical se stesso informa.

*
**

Se ben io so, che senza
Sigillarsi de vetro il vaso ovale
Non si ferma in lui mai vapore illustra
Che se pronta assistenza
Non ha d'occhio Linceo, di mano industrie.
More il candido infante al suo natale.,
Che più nol ciban poi
I primi umori suoi

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Come 'l Uom, che nel' utero si pasce
D' impuro sangue, e poi di latte in fasce.

*
**

Se ben so tanto ; pure
Oggi io prova con voi uscir non oso
Che anche gl' errori altrui dubbio mi sanno.
Ma, se l' invidie cure.
Nella vostra pietà luogo non hanno
Voi togliete all' ingegno il cor dubbioso.
Se 'l magistero vostro
Distintamente io mosro
In questi sogli miei ; deh fate omai
Che sol legga in risposta : *opra the 'lfai*.

*
**

Quanto s'ingannan mai gli Uomini ignari
Dell' hermetica scienza
Che al suon della parola
Applican sol consentimenti avari
Qaindi i nomi volgari
D' argento vivo, e oro
S' accingono al avoro,
E con l' oro commun à soco lento
Credon fermare il fuggitivo argento

*
**

Ma se agli occulti sensi apron la mente
Ben vedon manifesto
Che manta e à quello, e à questo
Quel soco universal ch é spirto agente
Spirto, che in violente
Fiemma d' ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni metal, che senza vivo moto
Fuor della sua miniera é corpo immoto

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

*
**

Altro mercurio, altr oro Hermete addita
Mercurio humido, e caldo
Al soco ogn' or più saldo
Oro, ch' é tutto foco, e tutto vita
Differenza infinita
Non fia ch' or manifesti
Da quei del volgo questi
Quei corpi morti son, di spirto privi
Questi spirti corporei, e sempre vivi.

*
**

O gran mercurio nostro, in te s' aduna
Argento, e oro estratto
Dalla potenza in atto
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina sostanza in una :
Una che in tre si spande.
O meraviglia grande
Mercurio, solfo, e sal, voi m'apprendete
Che in tre sostanze voi sol una siete.

*
**

Ma dov' é mai questo mercurio aurato
Che sciolto in solfo, e sale
Umido radicale
Dei metalli divien seme animato
Ah ch' egli é imprigionato
In carcere sì dura,
Che perfin la natura
Ritrar nol pruô dalla prigion alpestra
Se non apre le vie acre maestra.

*
**

L' arte dunque the fà ? Ministra accorta
Di natura operosa

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Con fiamma vaporosa
Purga il sentiero, e alla prigion ne porta
Che non con altra scorta
Non con mezzo migliore
D' un continuo calore
Si soccorre à natura ; ond' ells poi
Scioglie al nstro mercurio i ceppi suoi

*
**

Sî sî questo mercurio animi indotti
Sol cercar vol dovete
Che in lui Colo potete
Trovar cio, che desian gl' ingegni dotti
In lui già son ridotti
In prossima potenza
E Luna, e Sol ; che senza
Oro, e argento del volgo, uniti iasieme
Son dell', e l' oro il vero seme.

*
**

Pur ogni seme inutile si vede
Se incorrotto, e integro
Non marcisce, e vien negro,
Al generar la corruzion precede
Tal natura provvede
Nell' opre sue vivaci
E noi di lei segnaci
Se non produrre abotti al sin vogliano
Pria negreggiar, che biancheggiar dobbiamo.

*
**

O voi, che à fabricar, l' oro per arte
Non mai stanchi traete
Da continuo carbon flamme incessanti,
E i vostri misti in tanti modi, e tanti
Or fermate, or sciogliete,

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Or tutti sciolti, or congelati in parte :
Qindi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, e giorno
State vegliando à stolti sochi intorno.

*
**

Dal' insane fatiche ommmai cessate
Né più cieca speranza
Il credulo pensier col fumo indori
Son l' opre vostre inutili sudori :
Ch' entro squallida stanza
Sol vi stampan sul volto ore stantate.
A the fiamme ostlnate ?
Non carbon violento, accessi saggi.
Per l' hermetica pietra usano i saggi.

*
**

Col soco, onde souerra al tutto giova,
Natura, arte lavora
Che imitar la natura arte sol deve :
Foco che vaporoso, è non è leve,
Che nutre, e non divora
Ch' é naturale, e 'l artificio il trova.
Arrido, e sa che piova,
Umido, e ogn' or dissecca, aqua che stagna,
Aqua the lava i corpi, e man non bagna.

*
**

Con tal soco lavora l' arte seguace
D' infaillibil natura
Ch' ove questa mancô, quella supplifsce :
Indcomincia natura, arte finisce,
Che sol l' arte depura
Ciô che à purgar, natura era incapace.
L' arte é sempre sagace,
Semplice è la natura, onde se scaltra

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Non spiana una le vie, s' attesta l' altra

*
**

Donque à che prô tance sostanze e tante
In ritotte, in Lambicchi,
S' unica é la materia, unico il soco :
Unica é la mareria, e in ogni loco
L' hanno i poveri, e i ricchi
A tutti sconosciuta, e a tutti innante
Abietta al volgo errante
Che per sango a vil prezzo ogn' or la vende,
Preziosa al Philososo, che intende.

*
**

Questa maria Sol tanto avvilita
Cerchin gl' ingegni accorti,
Che in lei quanto desian, tanto s' aduna.
In lei chiudonsi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti.
In lei chiudesi il soco, onde han la vita ;
Ella da l'acqua ignita
Ella la terra fista, ella da tutto
Che infin bisogna à un intelletto istratto.

*
**

Mai voi senza osservar che un sol composo
Al Filosofo basta
Più ne prendente inman Chimici ignari.
Ei cuoce in un sol vaso a i rai solari
Un vapor, che s' impasta,
Voi mille paste al soco avete esposto :
Cosi mentre ha composto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate in tutto al primitivo niente.

*
**

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

Non molli gomme, od escrementi duri
Non sangue, o sperma humano
Non uve acerbe, o quinte essenze erbali
Non acute acute, o corrosivi sali
Non vitriol romano,
Arridi tachi, od antimoni, i imputi,
Non solfor, non mercuri
Non metalli del volgo, al fin adopra
Un artifice esperto ala grand' opra.

*
**

Tanti misti che pio, l'alta scienza
Solo in una radice
Tutto restringe il Magisterio nostro :
Questa, che già quai fia chiaro v'ho mostro
Forse più che non lice ;
Due sostanze contien, ch'hanno una essnza
Sostanze, che in potenza
Sono argent' e sono oro ; e in arto poi
Vengono, se i lor pesi uguagliam. noi.

*
**

Si che in atto, si sanno argento e oro
Anzi uguagliate in peso
La volante si fissa in solfo aurato :
Oh solfo luminoso, oro animato
In te del Sole acceso
L' operosa virtù ristretta adoro !
Solfo tuttu tesoro
Fondamento dell' arte, in cui natura
Decoce l'or, et in elissir matura.

*
**

- D. Quelle heure est-il quand le Philosophe commence son travail ?
R. Le point du jour, car il ne doit jamais se relâcher de son activité.
D. Quand se repose-t-il ?

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

R. Lorsque l'œuvre est à sa perfection.

D. Quelle heure est-il à la fin de l'ouvrage ?

R. Midi plein ; c'est-à-dire, l'instant où le soleil est dans sa plus grande force, et le fils de cet astre en sa plus brillante splendeur.

D. Quel est le mot de la magnésie ?

R. Vous savez si je puis et dois répondre à la question, *je garde la parole*.

D. Donnez-moi le mot des ralliements des Philosophes ?

R. Commencez, je vous répondrai.

D. Êtes-vous apprenti Philosophe ?

R. Mes amis et les sages me connaissent.

D. Quel est l'âge d'un Philosophe ?

R. Depuis l'instant de ses recherches, jusqu'à celui de ses découvertes : il ne vieillit point.

N.B. Si tous les catéchismes de Maçonnerie étaient aussi instructifs que celui-là, et ceux des autres grades de cette partie que j'espère communiquer un jour au Public, s'il accueille cette ébauche ; il est à croire que l'on s'appliquerait davantage à se ressouvenir des questions de l'ordre ; mais leur sécheresse fatigue la mémoire, perd le temps, et rebute l'esprit.

L'on a eu soin de mettre en lettres italiques toutes les questions et réponses qui sont absolument directes à la *Maçonnerie* proprement dit, ou qui en émanent, pour la facilité des intelligents en cette partie : attendu que l'objet purement philosophique contenu en ce grade ou sublime philosophie inconnue, peut être également utile à ceux qui ne sont pas Maçons, y ayant beaucoup de curieux et d'amateurs de la science, qui sans être imbus des principes de l'Art Royal, s'appliquent aux recherches curieuses de la nature : en effet, le sort d'une chose bonne, est de pouvoir l'être généralement pour tout le monde, sans que telle ou telle qualité prise d'une société particulière puisse exclure de sa participation. Le reproche que l'on a fait de tout temps à la Maçonnerie étant de dire que, puisque par son régime elle doit rendre les hommes meilleurs, il est absurde que ses connaissances soient absolument réservées à une poignée d'êtres, qui par état sont tenus d'en faire un mystère :

l'objection cesse totalement, s'il est vrai que la science des *Maçons*, et leur but positif soit la philosophie hermétique, telle que l'on vient de la détailler. Je ne cautionnerais pas cette vérité, en supposant que c'en soit une, parce que je me suis imposé la loi de ne présenter jamais mon opinion particulière pour une règle de décision, et qu'il convient à la modestie de toute personne qui se mêle d'écrire sans prétendre former de système, de laisser à chacun la liberté des combinaisons, sauf à fixer par des raisonnements solides, les irrésolutions de ceux qui voudraient bien le consulter. Pour mon goût personnel, j'aimerais assez que la chose des Maçons fût effectivement la découverte du grand œuvre : j'y trouve de grandes probabilités, et il est constant qu'en anatomisant plusieurs de ce que l'on appelle grands grades, en écartant le mysticisme des uns, les entours fabuleux des autres, on les tournerait aisément à la spéculation physique, dont au fond ils semblent vouloir établir les principes ; un seul exemple le prouve : les faux schismes de Rose-Croix, traités avec l'appareil pieux, vague, lugubre et brillant, dont on les surcharge en certaines loges, n'offrent à l'esprit de celui que l'on initie, que l'action sainte, des mystères révévés que l'on peut avoir décrits en des livres que ce grade copie, pour ainsi dire, et ce n'est plus à beaucoup près le véritable Rose-Croix tel qu'il fut dans sa très ancienne origine ; cependant à qui voudrait le décomposer, en suivant exactement les mêmes surfaces, sous des analogies philosophiques, y trouverait infailliblement le grain fixe, si ce terme est permis, des éléments de la science d'Hermès ; et la signature même des Maçons orgueilleux de ce grade, F. R. C, ne signifie autre chose que *Fratres roris cocti*. Le grade du Phénix, que quelques-uns apprécient beaucoup plus qu'il ne vaut, revient entièrement à cette partie, le *Tétragrammaton*, le *Stibium*, la *Pentacule*, sont des emblèmes précis : de faux docteurs y ajoutent de très fausses recettes, contenues en une manière de procédé prescrite pour la perfection du *Stibium* ; ces erreurs ne trompent pas le sage, c'est à lui à les rectifier : il est toujours bien flatteur pour les Maçons de pouvoir aspirer à cette qualité, et se parer d'un titre qui fait honneur à l'esprit, annonce la pureté du cœur, et rassemble des ouvriers intelligents, dont le but est d'aider et d'éclairer l'humanité.

Adoption ou Maçonnerie des Femmes

En traitant de la Maçonnerie, il serait inconséquent de négliger aucuns des objets qui y ont rapport. Quoique la Maçonnerie des femmes soit une branche presque étrangère au sujet, et qu'en aucun endroit nous n'ayons annoncé devoir en parler ; la liaison est tellement établie, que cette agréable bagatelle paraît entrer dans le plan de cet ouvrage ; c'est au surplus une occasion de faire la cour au beau sexe, et je suis trop bon Maçon pour l'échapper. Une imagination moderne, en nous rapprochant de nos sœurs, vaut, à mon gré, la plus respectable antiquité, dont les règles sévères nous en éloignent ; et le maillet dans la main des grâces n'est pas moins absolu, que le compas dans celle d'un Philosophe.

On suppose d'abord que tout lecteur est à peu près au fait des matières qui se traitent dans nos loges de femmes. La même méthode qui gouverne les Maçons est, à quelques modifications près, le régime de l'ordre et de l'adoption. Des cérémonies, des tableaux, un air de secret, des mystères, des initiations, de l'épouvante, du sérieux, un badinage décent, des grades, des offices, des dignités, des cordons, des bijoux, des banquets, voilà le précis ; nous y joindrons simplement un discours d'apprentie : qui développe autant qu'il est possible, la morale de l'ordre.



*Discours d'adoption pour un travail d'Apprentie,
Prononcé à M., par le F. B. T., le 16 septembre 1765.*

Ma chère sœur,

Le spectacle flatteur des dons de Pomone et de Flore qui vient à vos yeux de succéder à l'appareil lugubre qui nous avait frappé avant votre initiation, est une image fidèle du degré de perfection et de lumière, auquel votre constance et votre zèle vous ont fait parvenir. Comme profane, vous étiez encore dans les ténèbres de l'erreur et du préjugé ; comme Maçonne, les prestiges des siècles disparaissent, et vous avez acquis le droit d'entrer dans le délicieux jardin d'Éden, où vous voyez tous les Frères et les Sœurs réunis autour de l'arbre de la science du bien et du mal, pour ne suivre à tous égards que la première, et renoncer expressément à l'autre, sa tige autrefois si funeste, et dont le genre humain ignorerait encore la fatalité, sans le puissant empire que la belle moitié de l'univers, dont vous faites partie, eut de tout temps sur l'autre, ne produira plus à l'avenir pour vous, ma chère Sœur, que des fruits délicats, savoureux, agréables, que nous partagerons avec vous, et qui nous deviendront plus précieux en les recevant de votre main. Vous mangerez la pomme, mais instruite par les règles de l'Ordre, vous ne toucherez point au pépin, parce qu'il contient le germe ; que le germe seul est dangereux, c'est la seule précaution que la Maçonnerie vous impose. Vous l'avez promis, ma chère Sœur, et c'est aussi à cette seule condition qu'en vous initiant à nos mystères, j'ai pu vous délivrer des liens qui vous retenaient, symboles des chaînes cruelles qui attachent notre âme au monde et à ses perversités, et auxquelles j'ai substitué ces guirlandes de lys et de roses, pour figurer à la fois la pureté de votre âme, le coloris enchanteur qui pare votre physionomie, et qui présage votre innocence ; enfin la légèreté des chaînes que nous vous imposons, et la vivacité des plaisirs qui les assaisonne. Votre résignation a éclaté lorsque la jarrettière de l'Ordre, instrument secret des volontés du maître vous a été présentée, comme

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

le gage de votre réception, et pour occuper cette nuit près de vous une place qui ne sera jamais oisive, si vous consultez nos cœurs, notre empressement, et le zèle ardent que tout bon Maçon a pour ses sœurs ; c'est à vos sentiments particuliers à en régler l'étendue, et nous estimerons toujours comme une très grande faveur ce que vous daignerez nous en faire paraître. La vertu, dont nous hommes les plus fidèles partisans, légitime l'hommage que nous vous adressons, et la décence dont nous ne nous écartons jamais, prête ses gazes et ses rideaux au spectacle du bonheur des Sœurs et des Frères, pour en dérober la connaissance aux regards du profane indigne d'y participer, et dont les malins commentaires empoisonneraient nos plaisirs : de là cette obligation essentielle du secret que l'ordre nous prescrit ; l'art de jouir est le talent des Frères et des Sœurs, celui de se taire sur les travaux et les mystères de nos loges leur est également accordé, et la Maçonnerie seule, ma chère Sœur, pouvait rendre votre sexe susceptible de cette discrétion si nécessaire, et sans laquelle les meilleures choses se profanent. Obéir, travailler et se taire, voilà nos trois devoirs ; amitié, charité, union, voilà nos trois vertus : cinq coups régulièrement frappés sont le signal de l'ouvrage, leur nombre mystique prouve invinciblement que dans nos loges tout a pour objet de nous flatter, de nous contenter et de nous plaire ; les cinq sens qui sont le principe de cette analogie, doivent tous ici s'occuper avec un égal agrément : peut-être les Frères seuls l'éprouvent ils le plus vivement, le plus en détail ; mais, mes chères Sœurs, vous en avez toute la gloire, et de notre part, réunissant en un seul point tout ce qui peut ainsi sous-diviser la sensation, le sentiment et le plaisir, vous trouverez dans nos cœurs l'équivalent de ce que nous devons aux grâces qui vous accompagnent.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.....	4
<i>Variété des opinions sur l'origine de la Franche-Maçonnerie.....</i>	4
<i>Du cas que méritent ces différents systèmes</i>	11
<i>Opinion moderne.....</i>	15
<i>Époque fixe.....</i>	19
<i>Ordre — Art Royal — Loge</i>	24
<i>Profanes : leurs idées sur le but de la Maçonnerie — Celle de plusieurs Maçons à cet égard....</i>	36
<i>Perles consacrées — Abus des termes, respect des nombres</i>	44
<i>Défense d'écrire — Serment — Secret — Banquet — Frères</i>	53
SECONDE PARTIE	61
<i>Des grades — L'absurdité de quelques-uns — L'inutilité de presque tous.</i>	61
<i>Morale, Jurisdiction, Police</i>	75
<i>Devoirs des Chevaliers de l'Orient.....</i>	92
<i>Règlements, Jurisdictions</i>	93
<i>Statuts pour les Apprentis</i>	95
<i>Statuts pour les Compagnons.....</i>	97
<i>Statuts pour les Maîtres</i>	99
<i>Statuts généraux et anciens</i>	101
<i>Réforme possible Conclusion.....</i>	114
<i>Tablette calculée de la perfection du nombre ternaire.....</i>	123
<i>Discours prononcé à la solennité de la Saint-Jean, jour désigné aux règlements pour l'élection des officiers, l'an 1764, par le V. F. B. D. T.</i>	125
<i>Discours prononcé dans une loge de province</i>	136

L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

<i>Discours prononcé à la réception de plusieurs Apprentis.....</i>	141
<i>Discours prononcé à la Loge S. T. à Pétersbourg,.....</i>	144
<i>Discours de réception pour un homme de qualité,.....</i>	147
<i>Dernier discours pour travail d'Apprenti,</i>	150
LOGE DE COMPAGNON.....	153
TRAVAIL DE MAÎTRE.....	156
<i>Discours prononcé en loge Écossaise,.....</i>	160
<i>Explication sensible de l'ÉTOILE FLAMBOYANTE.....</i>	168
<i>Discours d'instruction, prononcé en comité, le 2 novembre 1764,</i>	175
<i>Discours moral, prononcé en comité,.....</i>	181
<i>Discours pour une loge de table,</i>	186
<i>Idée générale de la Maçonnerie,</i>	192
STATUTS DES PHILOSOPHES INCONNUS	194
<i>Catéchisme ou instruction pour le grade d'adepte ou apprenti Philosophe sublime et inconnu ..</i>	207
ODE.....	232
<i>Adoption ou Maçonnerie des Femmes</i>	242
<i>Discours d'adoption pour un travail d'Apprentie,</i>	243